journal

# Paris au ciel et au bord de la mer

## Bernard Louis Lallement



### Bernard Louis Lallement

## PARIS AU CIEL ET AU BORD DE LA MER

(journal)

Hypallage Editions

# Hypallage Editions 16, rue de la Marne, 06 500 Menton

Édité sur Internet le 14 octobre 2016 Prix : 8,97 €

> © 2016 Hypallage Editions Tous droits réservés ISBN: 978-2-37107-149-0

## **Sommaire**

Mention légales	04
<u>Dédicace</u>	05
Préambule	06
I – Le Dictionnaire perdu de Dieppe	08
II – Les Actions délivrantes	281
III – Paris au ciel et au bord de la mer	298
IV – Le Miroir atomique	321
Postface	332
Notes	334



#### **Préambule**

Jusqu'à l'inauguration officielle de la tour Eiffel, lors de l'Exposition universelle de Paris, en 1889, le plateau de Châtillon a été « le point le plus élevé de la région parisienne », avec sa hauteur de 165 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Les premiers visiteurs de la tour de l'ingénieur Eiffel ne se sont-ils pas demandés « si l'on voyait jusqu'au bord de mer », depuis tout en haut, à 300 mètres d'altitude ?

Quatre ans après l'Exposition universelle, un certain François Biret, un homme original à la forte personnalité, acheta un terrain sur les hauteurs de Châtillon, route de Versailles, au n° 65, à l'emplacement même où se trouvait le belvédère que le duc de Croÿ avait fait construire, en 1763. Il y édifia « une guinguette surmontée d'une tour en bois d'où l'on avait une vue magnifique sur Paris ». Cette tour de cinq étages « aurait été elle-même construite – nous disons « aurait » – avec des débris de l'Exposition universelle de 1889¹».

François Biret était doué pour la communication. Sur les cartes postales promotionnelles de *la tour Biret*, il vantait « le plus beau panorama de Paris et de ses environs à une distance de 35 kilomètres » que l'on pouvait y découvrir. Mais il n'était pas dupe. Il savait bien que dans la course à

la hauteur sa concurrente lui damait le pion. Et que les visiteurs ne s'y trompaient pas.

Alors, il a eu une idée de génie. Celle de créer une attraction optique, avec un jeu de miroirs, qui permettait de voir (ou d'imaginer) « Paris au ciel et au bord de la mer ». Dans une sorte d'assemblage d'art contemporain avant l'heure, son dispositif, placé dans le lanterneau situé au sommet de sa tour, relayait l'analogie du plateau avec les falaises du bord de mer et faisait vivre le grand rêve de « Paris port de mer² ».

Il a donc nommé son « chef-d'œuvre d'optique obtenu par des effets de glace » : « Paris au ciel et au bord de la mer. »

Du coup, la tour Eiffel se vexa. Et elle quitta Paris en catimini pour aller se marier au milieu de l'Atlantique avec le fameux « Serpent de Mer ». Grand tumulte dans la capitale. Elle revint toutefois, un beau matin, mais dans quel état! Elle n'était « qu'un indescriptible enchevêtrement de varechs, d'algues et de goémons qui lui faisait une robe flottante. [...] Les Halles furent approvisionnées pendant huit jours en poisson, fruits de mer et crustacés, sans compter tout ce que les gamins dérobèrent dans leurs paniers. » C'est ce que nous conte J. Roche-Mazon, dans un merveilleux livre pour enfants des années trente : *Le Mariage de la Tour Eiffel* (Dessins de V. Le Campion.)<sup>3</sup>.

Voilà donc l'origine du titre du présent recueil qui vous propose un voyage labyrinthique entre Dieppe et le plateau de Châtillon (ou l'inverse?).

(14 janvier 2016.)

## I Le Dictionnaire perdu de Dieppe

#### A

#### À Pierre, l'histoire de Dieppe

Bonjour, mon Pierre. Je ne t'écris pas pour te gronder ou pour te rappeler telle ou telle tâche administrative à accomplir (pour une fois!)

Tu as dû être surpris, et peut-être vexé, lorsque je t'ai annoncé hier soir « que nous étions allés à Dieppe »... Comme si j'avais gommé de ma mémoire ta venue avec Éva, en aussi peu de temps!

J'ai été moi-même surpris par ce *Télescopage* (comme le titre de mon recueil). Il y a plusieurs « Dieppe » dans ma conscience. Plein, en fait. Depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui (alors que « je perds mes dents ») se sont superposées plein de strates dans ma mémoire. Je pourrais t'en parler longtemps. Toutes les fois où je suis allé à Dieppe. Beaucoup d'histoires, de souvenirs, de temps très forts, sont attachés à ce lieu que j'aime beaucoup.

Je crois que si j'en avais les moyens, j'aimerais y passer les quinze derniers jours de ma vie.

À Dieppe, le Temps donne l'impression de s'exaspérer, comme lorsque nous y sommes allés, à cette période « des grandes marées ». Je pourrais t'expliquer, la prochaine fois que nous nous verrons.

Je t'ai « oublié », comme si le moment que nous avons passé à Puys (petite commune à côté de Dieppe), le lendemain du jour de votre départ, avait été tellement fort qu'il avait tout gommé sur son passage. Trop long à t'écrire. Le retour à « L'Auberge du Vieux Puits », en fait la maison dans laquelle Alexandre Dumas (écrivain français 1802-1870) est mort. Un relais de ma mémoire. Une nuit à passer à écrire des lettres utopiques pour tenter d'empêcher la destruction du champ de grève qui se trouvait à droite de la sortie du port de Dieppe. Et puis, le matin, cette révélation : « Tu ne peux pas empêcher cette destruction, mais tu peux te défendre, toi. Défendre ta création. » Au mois d'août 1981. L'une des plus grandes prises de conscience de toute ma vie. Et les vagues, bleues, avec l'ombre turquoise. Lumière de trois quarts du matin. Le bruit abyssal. L'ombre des falaises. Je n'en suis pas revenu!

Tu es là, merveilleux fils! Alors, je te prie de me pardonner pour cette étrange absence qui m'a moi-même surpris. Du coup, je me suis dit qu'il fallait que je t'écrive ces quelques lignes.

Plein de bonnes pensées, bon courage pour tes études.

Grrr!

Ton méchant papa « dieppois ».

(Courrier, 2 octobre 2015.)

Noir le vaisseau, noire l'entrave. Immense la mer, dirait singe d'homme Perse.

Noir le navire dans une eau argentée, pièces mal moulées, mais nombreuses [dans les eaux de ce port, habité d'inconnus aux costumes contradictoires.

Alors, tu as erré à ma recherche – dans les eaux de ce port, dérivant par les bassins troubles. Les à-pics des murs qui y plongeaient te terrifiaient, ainsi que les ponts, vers lesquels tu n'osais lever les yeux. Tu as bu la tasse, avalant un bouillon saumâtre. Tes gestes étaient aisés, mais gênés par la crainte de toucher.

Oh, moi... Je t'espérais dans les soubassements infâmes de ce quai, parmi les ordures et des mousses curieuses. Il faisait froid et tu ne venais pas. Je me suis vautré dans la vase trop douce, déchiré sur un tesson. Des crabes déchiquetaient quelques fœtus à peine décomposés. C'était ici le lieu de toutes les abjections; le dépotoir de tout ce que le monde peut rejeter avec dégoût et chercher à oublier. J'étais abasourdi par les coups de boutoir des grues, juste au-dessus.

Redécouvrant les délices de la reptation, je me suis glissé hors de ma souille et coulé dans les sinuosités d'un ruisselet complètement pollué, qui sourdait du fond, là-bas.

Tous les égouts du monde communiquent entre eux, c'est bien connu. Sinon, comment feraient les mafiosi pour débarquer, un beau jour comme ça, à New York ou à Singapour? Dès que l'on creuse le moindre canal un peu secret, il se ramifie, se répand et – en cherchant d'autres – trace de loin en loin tout un réseau de *canalisations*. Ainsi, en 14, il n'était pas rare que certains boyaux détrempés et obscurcis par les corps entassés se retrouvassent en ligne directe avec Les Invalides.

Quelle dérivation étonnante, entre ce nom de monument, aujourd'hui vide de sens en lui-même, et « l'hospice destiné à abriter les invalides »!

Le bureau de l'officier supérieur, conservateur du musée de l'Armée, vient d'être saccagé – et tu n'y es pour rien.

#### II

Tu te réveilles dans un égout tiède, environnée de mie de pain détrempée. Tes jambes, couvertes de sangsues, dessinent dans le noir du tunnel des arcs phosphorescents. J'entends au loin tes fesses battre dans l'eau : tu m'appelles. Je rampe vers toi, tiré par six chiens aveugles, privés trop tôt de leur mère. Dans ma tête passent et repassent des calculs sordides : « Voyons, ça me coûte tant... Il ne faudrait pas que je me fasse avoir... »

Tu m'aspires, le chef renversé en arrière. Tes longs doigts de goule effleurent l'extrême de notre arborescence, fils ténus que déjà tu détaches de tes lèvres – de tes lettres. Ton haleine de vieux livre!... Femme-bibliothèque, nymphe absolue du bois devenu savoir! Tu es tout ce qu'il y a de

végétal dans l'édition! Je me plaque contre toi, long fuseautronc ou reliure. Craquent les vieux papiers trop secs!... Mon cœur impatient te cherche dans ce tuyau de gaz; mon cœur impatient t'espère dans cette urne qu'emplissent tes mélodies obscènes, obsessionnelles: conseils pédagogiques en arabe, en sémite! Tu cries ton amour en langue d'arbre!

Tu me regardes soudain, dans la pâle luminescence de ton corps, comme un enfant inconnu, froid et indésirable.

#### Ш

Tes fesses battent follement contre la cuvette du conduit. Dans mille jours, tu sortiras, vainqueur ou esclave de ton [rêve.

Des archers, des civils et des épiciers obèses te salueront comme la reine de l'endurance.

« Quand même! Passer tout ce temps dans un égout, face à face avec un mufle, un vilain coureur...

Elle a du cran, cette petite!

Ou bien, ils te couperont la tête, après t'avoir travestie en prophète, cherchant vainement une raison à leur acte – c'est ainsi que le responsable appellerait « les parties » [manquantes.

Mais déjà, du fin fond de la ville parviendraient les premiers troubles et, dans une atmosphère étouffante, les miliciens pédérastes et courts de souffle s'épuiseraient à lutter contre les forces vives. Des femmes inconnues, jamais vues, insoupçonnables, avanceraient dans les rues en créant l'ordre. Dessinant aussitôt une cosmogonie agraire avec leur sang menstruel – baignant dedans grand prêtre, exécuteurs et gérants divers. Ressortis gluants et collants, ils haïraient votre sexe et partiraient fulminer, en vain, contre le Nouvel Âge...

#### IV

Quinze mille ans après ce règne matriarcal,

[tu apparaîtrais encore
à un pauvre fou penché sur une pierre – fossile de

[ton sourire –
crissement indomptable de ta [voix]. Qui dirait

[sa grâce?

Les loups-garous repartent dans la forêt, emportant dans leur gueule les restes de l'administration du lycée de Meudon. Des locaux carbonisés s'élève une âcre odeur : poulet grillé et inculture. Les bois glacés, pétrifiés, accueillent les vandales dans un silence respectueux. Seule craque la glace, sous la corne des pattes. Blanc, le loup. Noir, le tronc. Alternances rapides, alors que monte comme une flamme la farandole vers toi – femme-hyène qui dirige le sabbat, sous le clair de lune.

Parviennent, étouffés, les ronronnements d'impuissance des véhicules bloqués dans la neige. Grondent-ils? En vain... La nuit sera rude! Plus d'un conducteur recevra la visite de quelque prédateur! Ainsi se vengera le peuple

sylvestre de ces abominables routes, qui pénètrent jusqu'au cœur du *Domaine*.

Tu avances, blanche sous la lumière pâle. Ton ombre, tes traces, m'appellent. Je ressors péniblement du silex glacé, fidèle à ton reflet; il m'unit à toi un beau jour d'automne, nous reliant par les pieds, par le sang, par la chair, dans le plus grand mépris de l'ordre et des lois du monde!

#### V

Silex, homme-silex, aux arêtes conchoïdales, tranchant comme un rasoir – je m'approche lentement de toi, femme-chacal, femme-hyène, au milieu d'une danse immortelle de mille loups incultes, de basse extraction, vulgaires comme des garçons de café siciliens. Arrogante, tu m'appelles, moi, l'homme-marbre, l'homme minéral, et nous nous unissons dans un silence glacé, imaginant – battant à tout rompre, nos sangs s'entortillent d'aise autour de l'indécente union que nous formons. Les cailloux grondent et se retournent du blasphème. Les gènes de générations de loups seront perturbés dans les instituts de zoologie à cause de nous. Et nous nous aimons avec toute l'ardeur de l'animal et la patience du minéral, simulant la semence par une mousse généreuse venue comme une traîne de tous les chênes de la forêt. Glands, bogues, chatons et brindilles tourbillonnent autour

N

de nous. L'orphelinat Saint-Philippe explose, brûle. Les pensionnaires sont sur les loups. Tu me regardes. Tout est fini.

Illusion.

(Dans la Selve obscure. I. 20 octobre 1984. Recomposition du texte d'après le manuscrit et la première rédaction : Brouillon C 278. 1985/1986.)

#### 1952

Résumé des épisodes précédents. L'auteur habite dans la maison de ses parents, sur le plateau de Châtillon. Un auteur d'une semaine, à 165 mètres au-dessus du niveau de la mer. Tout bébé qu'il est, il est déjà créateur. Nous le sommes tous, au départ. Sans cela, la Vie se dessécherait. Il enregistre comme le plus fidèle des sismographes les coups donnés par les excavatrices dans le socle du plateau, pour creuser la tranchée du nouvel emplacement de la vieille route de Paris à Versailles. Ces histoires de routes déviées, de maisons déplacées, le hanteront longtemps, dès lors.

(Décembre 2007.)	
(Texte écrit pour le chapitre 22 du Catalogue du Se	il
double.)	

Tout le monde n'a pas passé son enfance et son adolescence dans un lieu dont on analyse la radioactivité du sol tous les ans. Dans un lieu dont on trouve le plan des égouts sur Internet.

C'est dérisoire, comme toujours. Ces ingénieurs, ces savants, qui ont œuvré sur le plateau. Il est monté du beau monde, pour la première pulsation de la p'tite Zoé, le 15 décembre 1948, à 12 heures 12. La première pile atomique française. La mère-tap'-dur habitait-elle déjà dans sa baraque en bois, à c't'époque-là? Tu voudrais tout salir. Il a la varicelle. Tu montais avec ton frère chercher de la luzerne. Gaby. « Puisque cela vous obsède. »

(15 mai 2006.)	
(Texte écrit pour le chapitre 19 du Catalogue du S	ol
double.)	

#### 1953

#### Mon sol, c'était « les inverseurs »

- « Enfant, d'où venait la cervelle que l'on vous servait?
- De chez le boucher.
- Oui, mais qui l'avait payée?
- Ma mère.
- Avec quel argent?
- Avec l'argent de la semaine que lui donnait son mari, mon père.

- D'où lui venait-il?
- De sa paye de directeur technique à « C.L.C. »
- Avec quoi le payait-on?
- Avec le produit financier dégagé par la vente des « appareils C.L.C. ». Je ne suis pas comptable, moi. Et puis, pourquoi me posez-vous toutes ces questions?
  - Et quels étaient ces appareils?
- Des « inverseurs électro-automatiques pour machines à laver »... Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? Ce n'est pas parce que je ne gagne pas d'argent que vous avez le droit d'en profiter! »

Mon sol, c'était les inverseurs. Il serait possible d'établir cette même filiation pour le toit et le *plancher* de la maison dans laquelle j'ai vécu, ou pour la barboteuse, le tub, les jouets, le pédiatre (rue de la Pompe), *und so weiter*.

J'avais les pieds posés sur Clamart. J'ai appris à marcher sur Clamart. Mais le sol n'était pas recouvert d'une gigantesque carte, comme ce fut le cas à l'exposition *Cartes et figures de la Terre*, à Beaubourg, en 1980.

Le patron de « C.L.C. », mon grand-père, Charles Alphonse Lallement, pratiquait la photographie en tant qu'amateur averti. Il photographiait les différents types « d'inverseurs » qui sortaient de ses ateliers sur fond d'une carte de Clamart. Systématiquement. Inventorier, comme prétexte à la création. Mon sol, c'est les inverseurs. Avec tout ce que la société a produit, entre 1949 et 1976<sup>4</sup>, j'aurais pu recouvrir le sol de toutes les pièces du pavillon d'une couche de ferraille électromécanique, largement. Un deuxième plancher. Une isolation. Contre le feu, contre le mauvais

sort, contre le doute, contre les sarcasmes, les coups bas des banquiers. Mais la mauvaise conscience s'infiltre entre les cames. Et malgré le passe-fil caoutchouté, microbes, radiations filtrent comme un suint du corps. Une odeur de bête. J'ai passé mon enfance dans un inverseur de machine à layer.

```
(31 mai 2008.)
(Texte écrit pour le chapitre 22 du Catalogue du Sol double.)
```

#### 1953 - 1954

Nuit du 10 au 11 (maintenant). Bon, c'est du délire. J'irais bien me promener en forêt. Attirer toutes les bêtes avec mes lampes à acétylène. Étrange cortège nocturne. On ne sait rien.

J'ai vu les murs de « La Maison Léon »<sup>5</sup>, lorsque j'étais tout petit. Dans le fin fond de ma mémoire existe encore l'image du bastringue des Trois Communes. « Là-bas. » J'appelle les autres pour me souvenir, enfant-roi. Oui, vous pouvez courir, frôler les murs, glabres, *vous ne m'enlèverez pas ma mémoire*. Ou du moins, pas pour l'instant. Je suis le Plateau de Châtillon, et vous n'y pouvez rien. C'est pour cela que vous raclez.

Qu'importe. « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. » Il a raison, Charles. Qui dira le suc des fleurs ? Image brûlée par la lanterne, tu n'en lis plus que leurs poteaux indicateurs. Je croise mes plus anciens fantômes. « Là, regarde! » Comme mon ami blessé me dresse! Je suis « Tchernobyl. »

Et ça gicle de partout. Les ducs, les princes, s'empêtrent dans les pieds de chaise. On graisse, on crie, on s'allège. C'est au point où les insectes nécrophages dament le pion aux comptables. Vraiment! Ils repartent silencieusement comme des mues de serpent chassées par un vent capricieux.

Il fallait bien l'écrire, il fallait bien le dire. On n'a pas tous les jours *deux ans*. Grande gymnastique. Je t'ai dans l'asticot. Lorsqu'ils ouvrirent les murs, la poussière sentait l'ambre. Et j'avançais dans la pénombre, je m'étais levé dans mon berceau. Ces photos « ferment ». Car la nuit soufflait si fort dans la serrure que l'enfant grandissait à vue d'œil. Je comprends pourquoi je n'aimais pas « descendre » à Clamart. J'aurais voulu m'élever, encore. Ancres ne laissant presque plus d'interstices. Et qui grognaient mieux que les troncs. « Pourquoi ? Pourquoi ? », criaient-elles sourdement.

```
(Journal, 10/11 octobre 2012.)
(Texte présenté dans Télescopage.)
```

#### 1954

```
21 février. Je ne veux plus penser à ce que j'entreprends.
```

Dans la nuit qui suivit ton anniversaire. Tu venais d'avoir deux ans. Un gâteau, peut-être ? Une explosion, des cris, de l'agitation. T'en es-tu rendu compte ? Où dormais-tu comme un bienheureux ? À bord du voilier, au milieu de la tempête qui dévastait le port de plaisance de Toulon.

(Journal, 21 février 2013.) (Texte présenté dans Télescopage.)

#### **1955**

Mais le petit garçon sur la tour? Eut-il peur? Fut-il pris de vertige? Au mois de mai 1955, un dimanche, probablement, « on emmena madame Cannevet à La tour Biret ». Ascension. Tenait la main d'sa mère. Dix ans après la guerre. Je ne m'en souviens pas. Il a l'air contrarié, sur l'une des photos. Sur une autre, plutôt goguenard. Travailler sur cette série de photographies ne m'est pas agréable. Je trouve ces vues un peu vulgaires, tristes. Opinion toute personnelle, certes. Le véhicule du non-dit écrase plus de piétons que celui de la claire voyance. Sans les photographies de mon père, comment serais-je redescendu de cette cave?

J'ai eu plaisir à recomposer les panoramas qu'il avait prévus. J'ai mis mes pieds dans son chausson. Il m'a fallu du temps pour accepter. « En haut des escaliers. » Arras. Au bord de la falaise, aux Andelys. Dieu merci, pas de serpent! J'en frémis encore. Je suis descendu dans un bistrot. Ma série « du vertige » prendrait racine dans cette banale ascension oubliée<sup>6</sup>. De l'autre côté du virage. C'est même certain, puisqu'on le voit sur la photo, le petit garçon de deux ans et demi, avec sa casquette, au mois de mai 1955. Pensait pas au duc de Croÿ, à l'époque.

(Journal, 29/30 juin 2009.) (Texte présenté dans le Catalogue du Sol double, chapitre 25.)

#### 1956

Il s'était rendu à un endroit désert. C'était la fin de la journée. Il faisait bon. L'espace s'ouvrait largement devant lui, avec des points de repère qui balisaient le paysage.

Le plus-que-n'importe-quoi. Voilà le temps de mon présent d'écriture. Tout était cadenassé. Même les poules. Il était seul dans le temple oublié. Les derniers pèlerins avaient quitté la ville le mois précédent, écœurés, vexés. Ce lieu allait être désacralisé et vendu.

« Et le tigre? – Il n'y a pas de tigre, ici. Juste un chat. Je veux que vous arrêtiez de parler au second degré, par métaphores! C'est insupportable, à la fin! Cela finit par composer une espèce de vague fond poétique, incompréhensible pour autrui! Vous n'êtes qu'une vieille rombière qui fait la mijaurée pour ouvrir son coffre! Des choses simples, que diantre! Vous ne pouvez pas dire que *le champ des calamars géants* est... » Un coup de feu avait claqué. Une ombre s'était écartée de la fenêtre et avait disparu.

Le téléphone sonna. « Allô? Oui, c'est fait. Il voulait nous interdire l'utilisation des figures de rhétorique... Oui, les métaphores, en particulier... Non, n'ayez crainte. Il a fui par les vergers. Bon, alors, à demain, comme convenu. »

Me traiter de vieille rombière! Alors, ça, c'est le comble! Il se sentait libre et heureux de vivre cet instant-là, précisément, qui s'offrait à lui. Goûter l'air était un délice.

J'étais seul au pupitre de contrôle et je n'y comprenais rien. Le verbiage des scientifiques, leurs formules, leurs démonstrations, leurs expériences, leurs laboratoires, du chinois pour moi. J'étais une femme de ménage...

Ils prenaient des airs sérieux, entendus. Sûr qu'ils avaient de belles villas, à Sceaux.

« Allô? Augustine? Veuillez prévenir Hector. Il faut qu'il vienne avec un sac à gravats et une brouette dans mon bureau... Oui, il y a un corps encombrant à porter à l'incinérateur... Oui, celui du centre atomique... Dites-lui de ne pas tarder, parce que je dois partir pour un rendez-vous, après... Je ne voudrais pas laisser ça en plan... »

« Dites donc, cela vous gênerait de me désigner autrement que par ce pronom impersonnel, à connotation méprisante : « Ça » ? » L'ectoplasme vampirisait mon espace. « T'es pas sitôt occis que tu hantes déjà? – Bah, oui! Ça sert à ça, les fantômes... – Mais il ne vous faut pas du temps pour mariner, pour faisander un peu, non? Vous arrivez, direct, sitôt le dernier souffle exhalé? Il me semble qu'il y a là un peu d'abus. Vous ne nous laissez même pas le temps de regretter! Et puis, la mauvaise conscience, faut qu'elle macère, quand même! Non, je ne marche pas. C'est trop tôt. Revenez dans deux jours! » Juste à ce moment-là, on frappa à la porte. C'était l'homme de peine, Hector, qui venait chercher le cadavre. « Comme d'habitude, à l'incinérateur. Par le souterrain... — Oui, Monsieur! Mais ils ne le mettent en marche que vers vingt-trois heures... — Pas de souci...»

Le petit garçon rêva cette nuit-là que des camions de pompiers étaient venus, parce qu'un incendie s'était déclaré dans le centre atomique, en face, de l'autre côté de ce qu'ils appellent : « la place ». Le lendemain, son père avait feuilleté des journaux.

« Vous allez avoir des ennuis, mon vieux, si vous continuez... Il doit bien y avoir quelque part des Gardiens du Réel qui vont vous retrouver. Et ils ne vous feront pas de cadeaux! Je peux vous l'assurer. Des sortes de contrôleurs des Impôts. Vous ne pouvez pas écrire n'importe quoi, du moins au niveau social où vous êtes. — Mais les Surréalistes? — C'étaient des jeunes gens de bonne famille, pour la plupart. Non, je vous mets en garde... Parce que vous ne vous cantonnez pas dans les domaines conventionnels du

rêve et de la dérision. Vous flottez à la limite de l'histoire locale, suggérant tel ou tel nom de personne, évoquant tel ou tel lieu. Vous vous tenez à la limite de la clandestinité. Mais ils sauront vous retrouver, croyez-moi! »

(En repoussant le point final – V, 8.)	
(27 juin 2014 – Texte présenté dans Télescopage.)	

#### 1956 - 1957

C'était à l'école maternelle, ou à l'école primaire, au Jardin Parisien. À midi, nous attendions que l'on vienne nous chercher dans la rotonde, assis sur des petites chaises. Sol carrelé. Murs de verre. Lumière. Je me suis levé soudain et j'ai foncé la tête la première contre une vitre. Pourquoi?

(29 mars/8 avril 2002. Texte	écrit pour le	chapitre .	5 du
Catalogue du Sol double.)			

#### 1957

[Parmi les photos du *fonds*<sup>7</sup>, celles du chantier de construction du bâtiment de l'E.D.F. (1957/1958.)]

Ce n'était pas très agréable pour moi, en fait. La preuve en est que j'ai essayé de combler une fosse creusée, un dimanche, avec des outils, des planches, tout ce que je pouvais trouver autour... Ceci bien après la finition du bâtiment, me semble-t-il. Comme si j'avais voulu « effacer » sa présence, le faire disparaître, le « jeter aux orties ». Pourquoi?

```
(Journal, 17 juillet 2009.)
(Texte présenté dans le Catalogue du Sol double,
chapitre 25.)
```

#### <u>1957 – 1960</u>

J'ai été élevé dans une sorte de désert où nos seuls voisins étaient le vent, le cimetière de Clamart et le fort de Châtillon. Autour de chez nous, s'étendaient des terrains plus ou moins vagues, frappés par la servitude militaire, des bois et surtout des jardins et des vergers qui sont restés mythiques dans ma mémoire.

Pendant que je franchissais les étapes de l'enfance, ces terrains se pétrifiaient peu à peu en diverses zones bétonnées sur lesquelles le soleil des dimanches résonnait tristement.

En face de chez nous, des gamins plus âgés que moi avaient élevé, à partir d'un trou dans la terre, des murs de pierres sèches grossièrement entassées. J'y étais allé. Par une meurtrière, les reins à l'abri dans la protection des murs et de la terre fraîche, on voyait notre maison, de face.

(Conglomérat. Passé. C 393. 1978/1980. Reprise du texte en 1985/86.)

#### 1958 - 1962

Je repense aux arbres du « jardin d'à côté », ce terrain qui côtoyait notre maison et où j'allais jouer lorsque j'étais petit. Je revois cette vieille cabane toute vermoulue et ce puits dangereux, qui fut d'ailleurs comblé.

Au-delà de la partie verger s'étendait « la savane », zone où ne poussaient que des herbes hautes.

J'y mis un jour le feu. Ma mère affolée éteignit le sinistre à l'aide d'un tuyau d'arrosage branché à la hâte.

Ce fut aussi le cadre de mes premières « amours ».

J'ai rêvé cette nuit que je voyais, depuis les larges baies vitrées du restaurant où je travaille, un formidable front d'incendie sur l'île qui se trouve au large.

C'est la guerre.

Des panaches de feu et de fumée de Pearl Harbor ou d'Hiroshima, j'imagine les témoins éloignés, atterrés.

(Journal 1981 – Noté page 2	1 janvier. Texte p	résenté
dans Vergetures. II – 1984.)		

#### 1959 - 1960

Il y a eu un tremblement de terre, à Clamart. Personne ne l'a jamais su. Un après-midi, vers la fin des années cinquante, tout a tremblé, viré sur place. On l'a toujours ignoré. Il faut dire qu'il s'est passé des drôles de trucs, sur cette « place de la Division Leclerc ». Ma mère y a même vu des soucoupes volantes, un soir d'incendie dans le centre atomique, en face...

C'était juste avant le désert... Je jouais tout au bout du jardin. On ne se rend pas compte de ce que cela veut dire, pour un enfant, « tout au bout du jardin »... C'est la lune! De grandes enjambées ne font jamais le pas d'un adulte, ces géants. Derrière une haie commençait le vrai monde des adultes. Automobiles, camions, sur cette fameuse place. Et un après-midi, tout a tremblé. Personne ne s'en est aperçu. Des restes de la guerre, comme un écho. Huit Stukas qui plongeaient en hurlant... Une ambulance a strié. Là, je n'ai plus de mot pour définir ma peur. Le substratum était atteint. Régression, comme dans les rêves les plus terribles. On n'avance pas. Trop loin! J'étais orphelin; pire: abandonné! Et ces sacrées jambes qui n'avaient pas ma conscience! Avancer! Avancer! La sirène!

La terre a tremblé, place de la Division Leclerc. Et personne ne s'en est jamais aperçu.

$(Textes \ divers. TD \ 4 - B \ 323 - 1985/86^{8}.)$	

L'armoise, mais l'armoise. Cette tige, cette branche, ce fragment, placé là sur mon bureau, à l'abri dans son pot en verre; sans racines, en survie artificielle, irriguée par la section de sa tige. Il faut que je change l'eau. Obéissant au cycle des saisons, ces plantes ne vivront pas en hiver. Je vois d'affreuses suspensions noires accrochées comme des noyés à une charpente incertaine. Desséchées. Toute la vie s'est réfugiée dans les souterrains. Dans la ligne Maginot des rhizomes. Où se cache la vie ? Où vont se terrer nos espoirs ? Dans une vieille casemate. Comment appeler ce volume en forme de four? Lorsque je passe sous la voie de chemin de fer, près du Parc, à Évry, pour rejoindre le bord de Seine, je retrouve son odeur faite d'humidité et de relents de pipi, ainsi que sa résonance. Ces mêmes meulières sombres. Le sol n'en était-il pas dallé? J'allais dire : « carrelé. » Mais mon souvenir balance entre une consistance de terre battue et des traces de planéité régulière, comme s'il eût été cimenté. Je ne sais plus. Il y avait des détritus dans les coins. On y avait déféqué.

À chaque fois que je regarde une carte (établie après 1875) ou une photo aérienne du plateau, je cherche un signe indiquant la présence de cette construction qui m'apparaissait d'abord comme une grosse butte en terre, plantée d'arbres. Un mamelon. Il fallait en faire le tour pour en découvrir la gueule béante (comme celle d'un monstre du jardin de Bomarzo?). Deux diagonales d'équerre scolaire encadraient son ouverture. Elles formaient des pistes de glissade que j'empruntais avec une certaine appréhension – quand même. Je n'ai jamais donné de nom à cet antre postmilitaire qui constituait l'une des attractions du P'tit-bois.

Parmi les autres valeurs sûres de ce site sur lequel s'est posé le lycée intercommunal Jacques Monod, il y avait une rigole en forme de ruisseau. Pour moi, pour nous, qui jouions à patauger dedans, sous l'ombrage des noisetiers, peu nous importait que ce ru fût né d'une source ou laissé pour compte par les dernières pluies. Aujourd'hui, sachant que non loin de là, il y avait des étangs, j'établis – légèrement – une filiation entre ces eaux du plateau.

Mais nous ne pataugions pas dedans. Ce n'était pas une eau claire. Notre plaisir était plutôt de le suivre, de faire flotter des planches dessus, de l'enjamber, ce fossé rempli d'eau qui ourlait le bord du P'tit-bois.

Au-delà de sa berge la plus extérieure, le niveau du sol s'affaissait de façon assez franche pour aboutir, pour s'ouvrir sur la plate-forme d'un entrepôt. Lieu interdit où une large porte entrebâillée me fit voir un trésor de milliers de pièces de faïence<sup>9</sup>. Mais nous parlerons de cette plate-forme plus tard. Une fois traversé, l'espace s'ouvrait sur le large amphithéâtre d'une ancienne carrière de sable. Se retenir aux acacias (faux robiniers) pour descendre. Une route macadamisée, en bas. Des maisons, la ville.

(1 <sup>er</sup> septembre 2005.)	
(Texte écrit pour le chapitre 16 du Catalogue du S	lol
double.)	

#### 1959 - 1963

#### Faire tomber des choses (cas numéro 1)

*Lieu*: Châtillon (Hauts-de-Seine), au pied du pont passant au-dessus de la route nationale menant de Paris à Versailles (anciennement nommée « la nationale 306 ».)

Date: Entre 1959 et 1963.

Description: Des pneus laissés en plan sur le bord de la route descendant en ligne droite jusqu'au centre de Châtillon.

Remarques: En découvrant cette situation, l'auteur de ces lignes eut spontanément envie de faire rouler ces pneus. Ce qu'il fit. Après avoir parcouru une pente de plus de 700 mètres, les pneus débouchèrent dans un carrefour, en bas. Les gendarmes vinrent ensuite à la maison. Mais l'auteur de ces lignes n'apprit cette nouvelle que plus tard, incidemment.

#### Faire tomber des choses (cas numéro 2)

Lieu: Clamart (Hauts de Seine), au bord du pont passant au-dessus de la ligne de Montparnasse, très précisément à la fin du pont, sur la petite plate-forme herbeuse en déclivité qui surplombe la tranchée au fond de laquelle passent les voies

Date: Entre 1982 et 1988.

Description: Des buses laissées en plan sur le sol.

Remarques: En découvrant cette situation, l'auteur de ces lignes eut spontanément envie de faire rouler ces lourds cylindres pour les faire chuter « d'une belle hauteur ». Ce qu'il se garda de faire, tout de même.

```
(28 mars 2006.)
(Texte écrit pour le chapitre 17 du Catalogue du Sol
double.)
```

#### **1961**

Montrer ici, maintenant, les plantes rudérales – prises en photo sur le site « dévasté » – le jour où je me suis introduit en catimini dans l'enclave. J'étais passé par mon entrée secrète, à travers la grille du cimetière. Si je la connais! Cela me semblait si petit, l'espace, le plan au sol. J'essayais de retrouver un indice. Rien! Juste le bord du pavement de l'entrée sur la rue, devant l'emplacement passé, éteint, du Pavillon; au bord du grillage, s'infiltrant comme la lumière sous une porte ou à la frange d'une feuille photosensible voilée.

Le présent, c'est le présent. Et le socle racle le ciel comme un moignon. Un village interdit au bord de Tchernobyl; malgré les grillages et surtout malgré l'irradiation, les anciens y retournent, ai-je lu. C'est plus fort qu'eux. Tout notre bruit. Je raconterai le jour où le camion du brasseur a versé. Ce bruit cristallin qui m'avait sorti de ma cabane en bois sentant le moisi. Petit, j'étais. Enfin, pas d'une taille adulte, mais suffisamment éloigné du sol recouvert de... Le chauffeur affairé. La limonade qui descendait en flaques la rue de la Division Leclerc. Toutes les bouteilles n'étaient pas cassées. J'ai profité de la confusion pour en chiper quelques-unes. Butin dans ma cabane, sous le pommier, dans le Jardin-d'à-côté. Ce gros arbre sombre, au milieu, était-ce un pommier ou un poirier?

```
(30 août 2005.)
(Texte écrit pour le chapitre 16 du Catalogue du Sol
double.)
```

#### <u>1962</u>

« Notez, Jürgen, c'est vraiment très beau :

Ce cri de souffrance que tu dis, muette. Je me surprends dans tes gestes. Où es-tu? Je te surprends dans mes gestes. Où suis-je? En toi.

- Quelle abominable odeur de choux, monsieur
   Wilfried!
  - N'est-ce pas... Ah! Cette cuisine populaire! »

Ce cri de souffrance que tu dis, muette.

(Dans la Selve obscure. XIII. Manuscrit. 27 octobre 1984.)

Alors je me surprendrais à te guetter ici, dans ton propre quartier!

C'est la fin de la journée. « Quelle idée! Passeras-tu, seulement? » Le rouge galvaudé des enseignes, l'odeur des rôtissoires, l'animation: tout concourt à créer une ambiance de fête, une joie de la proximité. Mais l'inévitable immeuble blanc, qui s'élève en face de moi. Mais le grondement des voitures. Adossé contre cette palissade, je me sens plutôt mal à l'aise. « Je t'espérerai dans chaque visage de femme brune... »

À travers mon désir de te voir, combien de silhouettes ne deviens-tu pas! Tu apparaîtrais peut-être entre deux dames, un cabas à la main, jetant un coup d'œil au *Monde*.

Il faut certes être bien imaginatif, pour se figurer que tu puisses me suivre sur un chantier, toi, qui préférais de beaucoup les recoins douillets des bistrots à tous les parcs et cimetières, fussent-ils romantiques en diable! Pourtant, je prends la liberté de te faire pénétrer dans cet espace « INTERDIT AU PUBLIC », formidable et dangereux, dans ce désert de ferraille et de béton. Nous traversons de vastes aires fraîchement coulées; plates dalles, larges comme le ventre, qui répondent à nos pas avec des coassements teu-

tons: « BAUEN!... BUWEN!... BHEU!... » Résonances, réminiscences de notre épopée coccolithique... « Bâtir!... Bâtir!... », m'as-tu répété pendant des siècles, alors que je m'enlisais dans les sables, alors que je « pédalais » dans les graviers... N'ai-je pas joué du vibraphone contre les fers à béton? Frais! Frais! Nous nous arrêterions enfin, au pied d'une grue.

Qui de nous suggérerait d'en faire l'escalade ? Je rêve, bien sûr, mais il ne m'est pas désagréable de te croire capable, au-delà d'une certaine insécurité, de prendre soudain des initiatives risquées, comme celle de vouloir grimper dans la cabine du grutier, là-haut, à trente ou quarante mètres du sol...

Nous dépassons les premiers toits, crispés contre notre petite échelle, vaguement encagés dans une espèce de grand cylindre. Je n'ose regarder en bas. Au-dessus de moi, tu déploies tes ciels troubles, draperies où dansent tes jambes. Éclairs de désir. Je me raidis contre les montants, dans le froid de l'acier.

Nous voici enfin arrivés dans la petite cabine, véritable placard de tôle largement ouvert sur l'extérieur. Et quel extérieur! Tu te déshabilles déjà, accrochant ta lingerie au faisceau des manettes. Si Luis voyait ça!

(Dans la Selve obscure. XIII. 27 octobre 1984. Version 1985.)

Luis verrait un homme seul dans sa cabine, tiède en fin de journée. Mais il s'étonnerait certainement, lui, de voir un homme monter à cette heure-ci dans la grue d'en face...

Ta main froide, couverte de minium, qui se plaque contre moi... Je suis le *Nord*! Vieille grue salace, déesse de la métallurgie, je tricote, pour la locomotive que j'attends, des torrents de lave qui s'écoulent, mauves, rougeâtres, bleutés – tel un sang vicié – sur mon ventre et mes bas à résilles, avant de se joindre aux arcs de braises et de courtes flammes soufrées des périphériques! Nord!... plein de croisillons noirâtres, au-delà desquels je t'espère toujours, toi, le *Sud*, la fraîcheur et le bois!

Ta douceur envahit l'habitacle. Tu es immense. Je te limite. Couchant; couchant touché! Nous étions l'Ouest – nous serons le Sud! La flèche se met à tourner et nous sommes entraînés dans une giration exceptionnellement lente, apaisante, passant par le Sud, le Nord, l'Ouest, l'Est; les quatre âges de la vie, les éléments; le jour, la nuit, le matin. Tout se recrée et tout meurt. Tout redevient et tout s'éclaire. Immobiles, nous sommes.

« Grutier! Grutier! Appelle ton ami! Regarde ton instrument de travail devenu machine de guerre! Vois!... ces monstres de métal s'affronter dans le couchant! »

Une nuit de décembre, ne se retrouvèrent-ils pas, entre la rue du Nord et la rue de l'Ouest, à Clamart? « Entends ces sirènes hurlantes, ces moteurs emballés! Vois ces flèches lancées l'une contre l'autre... » Une nuit de Noël, ne se trouvèrent-ils pas au croisement de la rue du Sud et de la rue de l'Est, près du bois de Clamart, à côté de quelque couvent de carmélites? La lune jouait à cache-cache avec une haute cheminée.

Mais que fait cette femme au pied des cyclopes?... allant de l'un à l'autre comme pour s'interposer, échappant de justesse à leurs brusques écarts? « Vois ces tours qui vacillent, vacillent... reculent... reviennent à la charge, le grappin à la volée, tentant de s'arracher du sol! Entends ces cris du métal contre lui-même, ces raclements ignobles, rauques... Et là-haut! Vois ces deux silhouettes qui s'agitent comme de beaux diables! À force de maladresse, ces grands oiseaux dégingandés vont bien finir par s'abattre!... Han! Quelle haine! Quelle folie destructrice! » Nos corps emportés vibrent, glacés. Un silence impressionnant. Tu t'arrêtes, ta tête sur mon épaule. Ce cri de souffrance que tu dis, muette... Je te surprends dans mes gestes. Où suis-je? En toi.

Elle bascule – eux aussi.

On la vit s'élancer dans l'enchevêtrement et s'empaler sur un fer acéré – qu'attendait son cœur. Il en jaillit un sang noir qui rejoignit ceux des grutiers, l'un jaune, l'autre rouge... Et les grues se désagrègent. La matière fait un pas en arrière. Et nous chutons, comme des anges, au milieu d'une tapisserie de poutrelles, de boulons et de câbles... La triade des liqueurs s'enfonça en bouillonnant, à la recherche de l'inaccessible repos, dans le dernier point de conjonction des flèches, lors du choc qui les [avait réunies] pour les anéantir... Les images confiées à la terre ne s'effacent-elles pas plus lentement que les autres ?

(Dans la Selve obscure. XIII. 27 octobre 1984. Brouillon
B 131.1985/1986.)

## 1962 - 1963

S'abandonner. Il pleuvait ; j'allais être en retard à l'école. Je dévalais la rue en éprouvant une griserie toute nouvelle : le désir<sup>10</sup>.

(Textes divers. TD 3 – août 1986.)

# <u>1963</u>

Nuit du 26 au 27.

Pendant le carême, je trouve que les aliments ont un goût de charbon, ou de terre. Le climat glauque, hier soir, à table. Crise avec la clef qui a disparu. Peut-être allons-nous la retrouver? Tu dors dans l'arrière-boutique d'un libraire. « Les livres. » Souvenir de la librairie de Clamart, place de la Mairie. N'existe plus, évidemment. Ces villes sans librairie. Je ne suis pas bon. Failli partir, dimanche soir, à la messe. Pour moi, « c'est carême » toute l'année. Question abstinence.

[...]

Peut-être il y a-t-il un point élevé d'où tout cela semble simple? Une voix que l'on n'a jamais entendue et qui acquiesce. Dans tout le fatras du Musée de l'Air, j'y ai entrevu de l'harmonie.

Ton carnet d'adresses plein de crocodiles. Infesté de bêtes noires. Dans l'école ruinée, déjà. Nous nous reconnaissons encore. Si peu, juste une plate-forme fouettée par le vent. Le Temps n'a pas de pluriel. Je cherche, je creuse et je suis immobile.

```
(Journal, 26/27 mars 2012.)
(Texte présenté dans Télescopage.)
```

[2015.07.16 – petits récits exacts des faits] – (ce ne sont pas des « textes ».)

[Je vais chercher le chèque « des assurances vie » à l'agence de la Société Générale, à Évry (jeudi 6 novembre 2014).]

« Tu peux l'écrire. C'est pour toi, c'est impubliable. »

Il était arrivé, je n'avais plus qu'à aller le chercher et à le porter à La Banque Postale, pour le faire virer sur mon compte, le chèque des « Assurances sur la vie » dont Micheline Lallement avait choisi de me faire bénéficier. Ce n'est pas compliqué. Pourquoi avoir fait tant d'histoires!

Gros Léon, transport de fonds. Je n'ai pas de camionnette blindée! Ces quelques centaines de mètres qui séparent, à Évry, la rue Montespan de la Terrasse de l'Agora, l'agence de la Société Générale de la poste de l'Agora. Ce n'est rien! Si l'on transporte un pochon contenant une bouteille d'eau et un livre à rendre à la médiathèque, oui. Encore une fois, je voudrais parler de mes pas et de l'argent. Tout ce qui s'est passé, mes errements, mes erreurs manifestes, s'est joué dans ces instants. Dans ces quelques pas. « Le sol et l'argent. » Il me brûlait les doigts. J'aurais voulu être agressé. Cela aurait été plus simple. Parler de mes pas, entre, l'agence de la Société Générale et la poste de l'Agora. C'est musculaire. C'est nerveux. C'est sensuel. (Mais je n'ai plus vingt ans, mais je n'ai plus onze ans, je ne remonte pas la côte de la rue de la Division Leclerc avec les fruits de mon larcin dans la poche!) Sol volé, sol arraché, sol banni, sol perdu. Moi, le fils d'ingénieur. L'affaire n'est pas là. « Porter de l'argent. » J'ai détesté. Monsieur Guillier, je cite son nom, je me suis presque jeté dans ses bras, au milieu de toute cette foule qui encombrait la poste d'Évry. « Venez, il ne faut pas laisser ça comme ça... » Je revenais d'une traversée de plusieurs mois, avec mon galion chargé d'or, avec cet équipage qu'il avait fallu tenir en joue presque chaque nuit... Ils m'auraient fait la peau... L'argent! « Grand-mère Badie », dépossédée de son bien, en 1946, après le décès de son mari, Henri Gillet. L'argent! Je l'ai crié: « Pour l'argent, je suis comme les chiens qui ont été abandonnés. » Mais qu'est-ce qui me heurte dans ma vie, qu'est-ce qui m'a bafoué, pour que je tremble à ce point en transportant ce chèque entre la rue Montespan et la poste d'Évry, sur une distance de quelques centaines de mètres?

Avant que j'assassine quelqu'un en voiture, non pas par principe, par bêtise, mais par une singulière *inconscience*, ce qui a failli arriver l'autre jour, sur la route, entre Guyancourt et Saclay, je voudrais comprendre, réaliser, ce drame de ma vie. Pourquoi, mais pourquoi, je tremble, avec l'argent? Pourquoi n'ai-je jamais su me défendre? Pourquoi

n'ai-je pas crû normalement? Je ne voudrais pas oublier cette marche, ce jour-là. Je n'hériterai plus, maintenant. C'était la dernière fois, la seule fois. Il s'est passé quelque chose d'unique dans ma vie. Quoi? Pourquoi les centimètres qui séparaient ma semelle du bitume étaient-ils si démesurés? Le pavillon de Breteuil avait été saccagé dans la nuit. Des individus malveillants avaient brisé le mètre étalon! « Retour au passé! » criaient-ils. Pourquoi tant de distance, en hauteur, en longueur, en épaisseur, à franchir à chaque pas, entre l'agence de la Société Générale et la poste de l'Agora, à Évry, ce jour-là?

Pour trouver quelque soulagement, un vague repos, je me dis que ce jeudi 6 novembre, j'ai vieilli de vingt-quatre heures. Et qu'il me faut accepter les marques de ma diminution physique, mentale, parce que « c'est l'âge ». Ma tante m'a poussé dans le temps, comme on pousse un gamin contre des matelas posés verticalement contre un mur, dans l'annexe d'une colonie de vacances, comme ça, pour rigoler. Et que cela sent le foin.

Je suis ressorti de la poste par une porte dérobée, que monsieur Guillier, m'avait ouverte. Il avait interrompu son rendez-vous pour m'aider à effectuer le virement de mon chèque. « Il ne faut pas laisser ça comme ça. »

(16 juillet 2015. Texte écrit pour Potoma et Zaargi, ou le
livre des transformations.)

J'ai compris! L'argent que j'ai volé à mon père, en 1963, c'était pour m'acheter « un sol ». Cette réflexion vient de me venir à l'esprit en relisant le troublant roman de Simenon:

L'Homme de Londres. Sa relecture me met de nouveau mal à l'aise. Les rapports entre le sol et l'argent (ou l'inverse) sont rendus de façon tellement juste et sensible, dans ce livre...

(.	I	9	u	l	7	ı	C	l	l,	,	4	1	(	6	a	l	é	ć	C	$\epsilon$	?	ľ	r	ı	ľ	)	ľ	^	e	?	4	2	(	9	)	1	!	1	•,	)																					
																														•									 •							•			•												

# 1963-1964

Sans l'étude du latin<sup>11</sup> aurais-je écrit :

« En exil, en pension, à Igny, de mon expérience de la nuit sur le Plateau, j'étais privé. » ?

[...]
(Journal, 2/3 novembre 2012.)
(Texte présenté dans Téléscopage.)

« La paresse est la mère de tous les vices. » Je me souviens de ça. C'était dit. Cela me parvenait de façon sonore. C'est bien ainsi qu'un beau jour (tournure ironique) cet autobus a percuté ma cervelle et s'est frayé un chemin jusqu'à ma chambre des compréhensions. On a déposé cet agrégat phonétique sur le billard et je me suis retrouvé tout seul « pour manger l'morceau. » Il faisait sombre, je m'en souviens. Je n'avais pas le moral, ce jour-là. Il avait bien

besoin de nous asséner sa morale, aussi! Car le message avait été diffusé largement, pour tous les élèves de la classe, cet œuf que rien n'ouvrirait sur la nuit, nous le savions. Enfermés comme dans une coque de plâtre, que voyionsnous des lumières de la ville? Alors, ils pouvaient crier. Je somnolais largement. Il a fallu pousser ce corps jusqu'à Évry.

```
(Journal, 29 août 2012.)
(Texte présenté dans Télescopage.)
```

J'ai passé mon enfance dans un pavillon typique de banlieue, près du cimetière de Clamart. La maison avait appartenu à un rebouteux qui louait l'une des chambres à un employé de la marbrerie du coin. Celui-ci, par goût ou pour payer son loyer, avait peuplé le jardin de copies sans style exécutées dans des matériaux provenant de démolitions diverses... L'employé disparut, les pierres restèrent : chapiteaux, dalles et surtout un alignement d'arcades que mes parents appelaient : « Les ruines »... Je me souviens encore du contact râpeux de la main contre les fûts crayeux des colonnes. Des trous gros comme des billes parsemaient le mauvais calcaire. Après une terrible nuit d'orage, ces « ruines » justifièrent enfin leur appellation : elles gisaient écartelées sur le sol, témoignant ainsi de la violence de la tempête...

Ces pierres, désormais isolées, rejoignaient maintenant les quelques bornes qui jalonnèrent mon enfance. Curieusement, celles-ci me semblaient avoir une origine incertaine. Pavés et bloc de quartz s'étaient échoués chez nous comme de mystérieuses épaves, objets en rupture avec leur passé... Laissés à l'abandon, ils étaient retournés à l'état sauvage et refusaient dorénavant de se laisser domestiquer par la possession...

(Les Pierres et leur poétique. Chapitre 1.1978/80.)

# 1967

Dans mon cher livre de géologie<sup>12</sup> les images représentant des paysages étaient comme des décors où se déroulaient des « jeux imaginaires ». Des avions venaient bombarder des ennemis cachés sous les arches d'un pont... J'étais poursuivi sur une route qui se perdait dans la trame du papier... Sur certaines photos restent aujourd'hui les traces d'épopées, de débarquements, d'incendies, de bombardements...

Dans cet univers d'aventures, l'une de mes activités favorites était d'imaginer des repaires de pirates nichés dans des cavernes creusées au milieu de falaises côtières. Un treuil permettait aux pirates de descendre une barque lorsque la mer était montante. Ce délire se nourrissait d'un croquis que j'aimais beaucoup et qui contait la création des abris sous roche.

(Conglomérat – Notes sur « La pension » – R 897 – 1978-1980.) « Une plate-forme littorale rocheuse est creusée de sillons et de cuvettes; elle est parsemée d'écueils, restes de la falaise en recul; le frottement des sables, des graviers, des galets, agrandit sillons et cuvettes, use la base des écueils. Des matériaux qui tourbillonnent dans des anfractuosités creusent des marmites. [...] La mer use la plate-forme littorale.»

(M. Oria. Sciences naturelles. Géologie. Classe de 4<sup>e</sup>, Librairie Hatier, 1963, pages 179, 180.)

## Champ de grève, ou plate-forme littorale?

Locution « Champ de grève ». Où ai-je trouvé cela ? Je n'en retrouve pas trace dans les dictionnaires. Ni à « Champ » ni à « Grève »... Je ne l'ai pas inventée, cette expression.

« Oria », d'accord. L'étude sur le sol, dans *L'Homme de Londres*, aussi, mais en resserrant. En expliquant ce qui motive les changements d'état. Quelle crise? Mais pas d'auteurs autres. C'est un cul-de-sac déprimant, sinon.

(No	te a	le tr	ravo	ail 8	8 oc	tob	re i	201.	5.)				
		• • • •			• • • •				• • • •	 	 	 	

#### Pierre d'attente

Vendredi... Neuf, peut-être. Octobre.

« En dessous », il n'y a plus d'écriture. « Là où personne ne va. » Il fallait bien réagir à Dieppe... Au lieu de tout arrêter, utiliser ce que j'ai reconstitué « comme une pierre d'attente »... ÉCRIRE sur le vide. Je ne suis pas qu'un ciment dentaire.

Sans cesse recommencé. Sans cesse renouvelé.

/

Oui, il faut bien expliquer. Pourquoi ? Ce qui n'est pas dit. Ce qui a été sur toutes les lettres (je voulais dire « les lèvres ».)

Pourquoi ai-je « oublié » Pierre ? Alors là, tu as commencé à combler.

(Journa	l, 9 octobre	2015.)	

## Entre les piliers

Dieppe n'était plus ce qu'il croyait. Elle était pire. Lecture à double sens. Plongée redoutable. C'est ce qui l'avait troublé. En se relevant comme une robe, l'eau verte du bassin avait révélé les piliers qui soutenaient le sol de cette ville oubliée par Don Calvino dans son excellent inventaire marcopolien. Il y avait urgence!

Comme toutes ces pièces de bois sont suinteuses! De suint, de gras, de sale, de lâche, de fatal. Tu voudrais la retenir, mais tes mots, tes regards, tes injonctions ne font plus friture de bon miel. « Sous les piliers des dames. » Arrache pas ta plaie! On court, en vain, pour la prévenir. Des faubourgs populeux descendent tout un tas de braves gars. Mais qui restent incapables, les bras ballants, comme des mineurs rescapés. On cherche, on cherche encore. Dans la falaise, une partie qui ne se serait pas éboulée. Un havre. Pourrais-tu? Ce serait tard la nuit. Il aurait fallu se faufiler dans ce panier d'aiguilles avant qu'il ne soit trop tard. La

mercière souriait d'un air navré et un peu faux. Alors, que ne cours-tu plus vite que l'ombre ? Plus vite que ce flux de boîte de sardines qui a atteint son quota d'exhibition et qui commence à se rhabiller. Tout est bien calme et bien soumis. L'apparence est sauve. Dieppe n'était plus ce que je croyais. Elle était bien pire. « Tu n'as plus vingt ans. »

(9	)	C	)(	1	C	)ł	)	r	e		2	(	)	1	4	5	•	)																																						
				•			•	•		•	•		•		•					•	•		•		•	•	•	•		•		•	•		•	•			•	•	•		•	•	•		•	•		•	•		•	•	•	

#### Cimetière

« Lorsque vous connaîtrez votre anatomie. » On pourrait broder, sur un thème pareil! Comme il n'était pas assez souple pour explorer toute la surface extérieure de son corps, il était obligé de faire confiance à quelqu'un. Ou à un miroir. À un jeu de miroirs. Mais rien ne vaut la connaissance directe. Toujours le doute (comme pour les portes) qui s'insinue. Il découvrait ainsi que la monstrueuse aile qui lui poussait derrière faisait bien partie de « son intégrité physique ». Même si la jointure était parfaite. Comme dans le jeu de courbes de l'accroche d'une voilure de Spitfire. « Là, il y a un endroit très beau. » C'était Boeing. Mais revenons aux dents. C'est de cela qu'elle me parlait, la dame-en-blanc. Effectivement, il faut se le faire, le masque! Je comprends pourquoi les dentistes prennent si cher pour s'y confronter, l'espace d'une séance! « Un quart d'heure? — Non, trois quarts d'heure. » Il faut se le faire, le masque

mortuaire. Surtout quand c'est le sien. Entre les pierres tombales.

(	9	,	0	0	2	t	9	ľ	)	ľ	•	2	2	2	(	)	Ì	1	5	•	٠,	)																																													
		•			•							•			•	•			•	•					•		•	,		•	•	•		•	•	•		•		•		•	•	•		•	•	•	•		•	•		•	•	•	•		•	•		•	•		•	•	

# **1969**

L'officier sortait d'une soirée de gala qui lui avait été offerte par une amie du Ministère. Pour rentrer chez lui, il n'avait qu'à longer le boulevard et passer devant la grille du cimetière. Il remonta son col et pressa le pas. Il arriva bientôt devant la grille du cimetière. Alors il entendit un bruit lointain. Il s'arrêta et écouta, étonné d'entendre du bruit dans cette rue déserte. Alors il entendit la mer, puis une tempête. Il sentit la brise. Il se retourna et vit [le bitume se boursoufler,] la route et le trottoir se boursoufler de plus en plus fort puis se mettre à déferler à ses pieds. Des vagues de route s'élevaient à trois mètres et s'écrasaient dans un fracas d'enfer. Trempé, l'officier [se mit à courir] s'échappa rapidement. Alors la grille du cimetière qui bordait le trottoir se mit à grincer, à hurler sinistrement, puis à sortir de son socle [et barrer] et à se balancer au-dessus du trottoir. L'officier terrorisé courrait de plus en plus vite. Alors [la grille] l'extrémité de la grille traversa la route de manière à lui barrer le chemin, l'encercla. Pris entre la tempête et la grille [il resta un moment immobile et essaya] il chercha un instant à sortir du piège, mais rien à faire. La grille le tenait prisonnier et le

serrait, le serrait, et la tempête montait, montait... [Il crut que c'était] [Il s'évanouit...]<sup>13</sup>

(1	٧	C	11	'	21	n	ıŀ	9	r	$\epsilon$	,	1	!!	9	(	)	9	١.	)																													
																																			•									•				

# 1970 ou 1971

#### *Journal* – 1981

Visite souvenir autour de ma maison d'enfance, à Clamart. J'ai surtout été frappé par la couleur des crépis (« jaune C.L.C. ») qui est restée...

Tourner un film dans « l'allée du cimetière »...

(Journal 1981 – Noté page 1<sup>er</sup> août.)

#### *Vergetures – I (1982/83)*

Je me suis rendu près du pavillon de mon enfance, à Clamart.

Le seul lien que j'y ai retrouvé avec mon passé fut la couleur des crépis. Tenace, le fameux « jaune C.L.C. » 14!

Fidèle aussi, la peinture de mon graffiti,

qui transparaît encore rue du cimetière, non loin de la maison.

Une nuit de 14 Juillet décevant, alors que je rentrais à pied, seul, je trouvai sur le trottoir un énorme pot de peinture.

Aussitôt : fête!

Je connais bien cette rue, chemin de l'école, qui longe la grille du cimetière.
Combien de fois ai-je joué en marchant à faire rebondir contre les barreaux un bout de bois ou une clef?
Quelque part, manque une pointe.
Très tôt, j'ai été suffisamment intrigué par cette rupture pour la photographier, puis en faire une peinture.

Suis-je parti de cette « trouée » symbolique pour commencer mon graffiti?

Armé d'un pinceau géant, lui aussi offert par la Providence, j'ai laissé s'échapper du pied de la grille un flux blanchâtre; blanc linceul, « sang des morts ».

Venait-il de dessous ma maison, issu de cet orifice situé dans la cave, près de la chaudière, et qui communiquait

soi-disant avec le cimetière par une source ?

Écoulement sur le trottoir, chute dans le caniveau, puis delta!
Tu t'étales, devenant plante, éclosion, symboles, signes, puis lettres:
« LANCINANT CET ŒIL DISTORDU
QUI SE DÉBATTAIT DANS LE SOUFRE
[BRÛLANT]».

Je possédais la rue,
la marquant de mon pal, reliant ses rives,
le cimetière et le coteau
qui descend vers la Seine.
Au loin, Paris scintillait.
Sous un ciel immense,
s'étendaient dans mon dos les bois sombres.
Et devant moi, un car de police!
Encore au bout de la rue,
il me barrait la route du retour,
rendant toute fuite impossible.

Bon joueur, je laissai mon pinceau, et je m'avançai, sans peur, soumis.

Ont-ils remarqué quelque chose? Se sont-ils arrêtés? Dès qu'ils m'eurent dépassé, je traçai comme un possédé, fonçant vers la maison, où j'escaladai d'un bond la grille et où je me réfugiai, au comble de l'excitation, ivre de peur et de plaisir.

()	7	9	l	ı	ľ	7	1	C	ı	l		İ	1	(	)	6	8	)	1	-		1	١	I	(	)	t	•	ć	•	ľ	)	C	A	į	g	,	e	?	Ì	1	e	?1	-	(	a	l	0	ì	ú	ì	t	•	)																					
					•	•	•			•	•			•	•		•	•		•	•		•			•			•	•		•	•			•	•	•	•	•			•	•	•	•	•		•			•	•		•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•		•	•	•		•	•	,

#### Les Falaises et les Dents

As-tu de la mémoire?

Je suis en train de travailler sur l'analogie entre les falaises et les dents.

Il y a un an ou deux, je t'avais envoyé le lien sur une vidéo montrant l'effondrement de tout un pan de falaise. C'était spectaculaire. Et j'avais parlé des dents. Tu m'avais répondu en évoquant l'état de désastre de ta propre dentition. J'ai recherché dans mes archives mail. Perdu. Aurais-tu gardé cet échange épistolaire?

(	(	$\mathcal{C}$	)l	u	r	i	e	r.	 N	1	a	ıi	l	(	à	,	J	$\epsilon$	20	a	1	ı	-,	F	7	r	a	ľ	ı	ç	0	)	i	S	I	2	S	C	•	)	И	1	•	9	)	C	)(	ci	t	)	b	ľ	4	2
2	20	)]	1 4	5.	)																																																	
																																																			•			•

#### **Estacade**

« Nom féminin. (de l'italien *steccata*, palissade). [...] Travaux publics. Jetée à claire-voie, formée de palées de pieux en bois, en métal ou en béton armé, établie dans un port dans un cours d'eau pour canaliser un courant ou pour protéger des constructions hydrauliques. » (*Grand Larousse encyclopédique*, 1961.)

(9	9	6	0	`l	6	) į	6	r	e	2	?(	0	)	1	5	)	•,	)																																	
																						•				•			•		•								•				•			•			•	•	

## Le Fado de Dieppe

Il faut voir l'image. « Une falaise s'effondre en Seine-Maritime. Près de 30.000 tonnes de pierre se sont écroulées sur une plage près du Havre<sup>15</sup> ». Cela fait mal. On pense immédiatement à sa propre dentition. Tous les ans, à l'époque de la brocante à La Courtine (23 100), je perds une dent. En choisissant un vieux cahier (qui était vendu trop cher) ou en me préparant pour partir. « Un morceau de moimême. » Alors, il faut écouter du fado pour ne pas trop s'appesantir sur sa misère. Ou lire de la poésie. Alexandre Blok :

Attends, ami, et prends patience, Il n'y en a plus pour très longtemps, Peu importe, car tout passera, Car personne ne comprendra, Ni ce que tu es, ni ce que je suis, Ni ce que chante le vent Pour nous en sonnant...<sup>16</sup>

À mon envoi, à Jean-François Le Scour, du lien vers l'image effondrée, sous le titre : « Quand on ne se lave pas bien les dents », celui-ci m'avait spontanément répondu : « Bon, eh bien trop tard. On va m'appeler Étretat... d'ici peu. »

(	9	6	)(	C	t	C	)(	b	)	r	e	,	4	2	(	)(	0	)	9	)	•,	)																																								
										•				•		•				•					•		•	•	•		•	•	•	•	•		•		•	•	•		•	•	•		•		•		•						•			•		•

#### **Présentation**

Non, ce n'est pas vraiment un dictionnaire. C'est une compilation de textes anciens dont la présentation (sous forme d'entrées, comme dans un dictionnaire) ouvre un vide à combler. Pierres d'attente. Écrire sur le vide (et non pas dans le vide). Le chant au-delà du champ. Là où tout s'arrête. « Et après ? »

Lorsque l'on peut plus expliquer, il faut écrire. Cela devient une nécessité, du moins pour moi.

Que s'est-il donc passé? Jusqu'où va me conduire cette route? Aurais-je le temps de souffler avant de lui parler. Le porteur de bonnes nouvelles, ou des plus funestes, devant le roi. « Votre fils... » « À peine nous sortions des portes de Trézène... »

Les moules n'étaient pas cuites dans un bain-marie goûteux et gras. Il faisait un peu froid. Le pont tournant, derrière les courants d'air. Je n'entendais pas bien ma voisine de droite. Il fallait que je tourne la tête. Vous étiez loin. Derrière quoi ? Qu'est-ce qui s'interposait, dans ce dîner au restaurant ? Quelle ombre ? Vent de souvenir ? Pierre détachée par la patte d'un oiseau de mer. Sombre dans la nuit. Bruit du ressac couvrant. Je marchais en ayant peur de glisser, au bord de ce bassin du port. Toute écriture est une estacade vertigineuse. J'ai peur entre les lettres. Le varech au pied des mots. Je suis vivant, puisque j'écris. Je te parle, Russe ou Chinois de 1903! D'un autre monde, tu m'écoutes. « Le monde à l'envers. »

L'envers de Dieppe, sous ses piliers?

(9	)	(	)(	C	t	C	l	b	1	1	e	•	2	2	l	)	l	)	9	)	•,	)																																		
															•										•		•		•						•									•												

#### Une pierre ouverte

Il fit les premiers pas sur la grève, en silence. Elle le suivait à distance de chuchotement. Son chapeau se souleva. Elle le rattrapa de justesse, de la main, en poussant un petit cri d'agacement. Le ciel était bleu. On entendait le charriage des galets, sur le bas de la pente. Il soupira profondément. Les larmes lui vinrent aux yeux. Heureusement qu'elle était derrière.

« Dans une heure, tout sera fini. » Il se remémorait un moment agréable passé avec elle, alors qu'ils étaient assis dans une sorte de jardin suspendu, au bord d'une fontaine. « Mais comment retenir ? Mais comment ? » Chaque vague hachait le présent. Peut-être était-il seul, en fait. Il éprouva la tentation de se retourner. Mais la pudeur le retint. Jadis,

du temps du calcaire paisible dans ce château blanc, il avait ouvert une pierre en deux, devant elle. « Tu vois, la mer et le ciel, qui se font face et se répondent comme du linge marqué dans les étagères embaumantes d'une hôtellerie de province. » La nuit était tombée. Assis sur la butte de galets, il méditait. Au loin, tout là-bas, une toute petite silhouette avait progressé vers le néant. Puis s'était arrêtée. Une toute petite silhouette. Impossible de l'atteindre, de tenter de la secourir. Si loin. Il repensait à ce jour d'extinction des feux. On avait tout croisé. Peut-être. Il n'en était pas certain.

Dans la ruelle aux chats, de vrais matous jouaient les matadors. Briques, comme il se doit. Maisons en pointe de tournevis. « Tu te souviens ? » Je m'habillais des façades ombreuses, l'une contre l'autre. Il fallait faire attention pour traverser. Finalement, ce bassin d'arrière-port<sup>17</sup> n'était pas très sympathique. De l'industriel dur et inquiétant. « Je ne crois qu'à la beauté. » Debout devant la fenêtre, il pleurait.

(9	9	0	)(	Ci	t	)	b	r	$\epsilon$	?	2	?(	)	1	5	•	)																																									
٠.		•		•	•	•		•										•	•	•		•	•	•		•	•		•		•	•		•	•		•	•	•		•	•		•	•	•		•	•		•	•		•	•		•	

# **1973**

« Tu n'as pas fini de ronchonner! » Tu pourrais me dire cela.

Lorsque je me réveille en sursaut, la nuit, je me demande où j'en suis. Nuits sans toi. Nuits qui seront toujours sans toi. Tu deviens Ruth Francken, extraordinaire femme. Tu glisses. Je dérape. Paysage dans le brouillard. Campagne en hiver. J'ai envie de buissons en hiver, morne calligraphie.

J'ai été élevé en Mandchourie, ou en Laponie, ou en Alaska... N'importe où, pourvu qu'il y fasse froid. « Une steppe pour madame, une steppe pour monsieur... » Comme sur le plateau, en face du fort de Châtillon...

À perte de vue l'enveloppait cet espace désert et glacé, si vide qu'il semblait abstrait, si dénué de points de repère que la notion du temps s'y perdait. Par moments, le vent se livrait à des ballets cruels et futiles, lui cinglant le visage, cherchant à le déporter par bourrasques, arasant les congères dans des tourbillons échevelés.

Il charriait ce matin de lourds bancs de nuages, longs trains de porcelaine et des trouées bleutées, avec des reflets crémeux. C'est sous ce ciel bas, au détour du chemin, qu'il devina les guitounes de l'étape.

De loin, on aurait dit qu'un cirque s'était égaré ici. Une sorte de saloon, flanqué d'une roulotte, était plantée là, en plein désert. « Ah! Ils ne manquent pas d'humour, d'avoir baptisé ça : « AUX ÎLES HAWAÏ »! »

« Nous devions décrire ces terrains plus ou moins vagues, ces bois plus ou moins grands, et surtout ces vergers, qui sont restés mythiques dans votre mémoire. Tout ce monde qui se pétrifiait peu à peu, alors que vous franchissiez les étapes de l'enfance...

« Vous deviez nous faire une brillante comparaison entre la maison de vos parents et un campement de gitans – de *rabouinos*, comme vous les appelez – vous inspirant pour cela d'une très belle toile d'Alexandre Pineau que vous avez vue... »

Il pénétra dans le bouge. Bien que la baraque fût bâtie à la hâte et sans soins, il s'en dégageait une impression de sécurité, de bonne protection. Une obscurité prenante y régnait. « Dans le fond, j'aime le noir. J'aime le noir des corbeaux, celui des habits, des plages sobres qui endiguent la couleur. J'aime le noir de l'encre grasse, mais je n'aime pas le noir liquide, tels les fleuves trop sombres, la nuit. »

« Curieuse analogie, entre ce havre improbable, décor d'un théâtre aussi éphémère que le chapiteau de l'épeire, et ce pavillon construit en dur, avec son air mastoc et ses linteaux de fer... Il faut dire qu'à vos yeux, celui-ci ne faisait *vraiment pas le poids*! S'il était posé sur un terrain frappé de servitudes militaires, il se déclassait surtout par son absence de grenier et de vraie cave : sans racines ni mémoire, il vous apparaissait finalement plus fugace que la corolle d'un feu d'artifice, et pourtant, terriblement présent. Mais d'une présence trouble, comme si ses murs eussent été élevés sur un soubassement de meulières postiches, gonflables, de ces « pierres » molles placées au fond des fosses, à l'armée, et qui s'enfonçaient sous le pied, ainsi que la mousse infâme du cœur des arbres malades... »

À Dieppe! À Dieppe! Tout seul sous la tente alors que mugissent les sirènes! Je n'aurais jamais cru qu'un

gastéropode puisse faire autant de bruit! C'est le soir, je ne vois plus rien, mais je les entends entrer lentement au port...<sup>19</sup> (Dans la Selve obscure. XXII. 1er novembre 1984. Version décembre 1985.) Je me souviens qu'une fois, à Dieppe, j'étais allé à pied de cette ville à la crique de Puys, en longeant la falaise à marée basse, seul. N'était-ce pas une promenade un peu risquée? Lorsque je suis allé faire des photos à Étretat, en 1992, j'ai acheté un horaire des marées. (2003. Ensemble de textes écrits pour le chapitre 13 du Catalogue du Sol double.) **Quinconce** « Vous voyez ? Elle est en quinconce sur le réel. » (Journal, 9 octobre 2015.)

## 1976

# Ayant perdu ses limites, le plateau de Châtillon n'est plus que des kilomètres carrés de banlieue

Petit à petit, la différence d'altitude qui avait limité les bords du plateau de Châtillon s'était estompée. Les moteurs avaient aplati les côtes, jour après jour; la planche « Hauteur » ne figurait plus dans le *Grand Larousse encyclopédique* de 1960. Alors, le 6 avril 1976, une main leste a fini par couper l'alimentation de la pile ZOÉ. L'assainissement du site commençait.

L'urbanisation – pensez donc ! Si près de Paris ! – avait rempli peu à peu l'aire des dernières carrières. Toujours la même histoire. Le panneau arrogant, la barrière, les armoises écrasées sous les chenilles des tractopelles et ainsi de suite.

Des kilomètres carrés de banlieue à la suite des autres, désormais.

(2008 – Texte présenté dans le Catalogue du So	l double	,
chapitre 22.)		

## 1978

Mais celui-ci – ce point d'arrêt – n'est pas définitif. Avant que le calot du docteur Machin n'atteigne ma modeste bille en terre, il reste (encore) un peu de temps. Nous ne nous sommes pas encore retrouvés, à la sortie du métro Michel-Ange – Molitor. De toute façon, il pleuvait. Pas question de jouer aux billes sur le trottoir. Ce n'était pas mon territoire. J'avais bien essayé de le baliser à coups de saxophone. Le Droit l'emporta.

La réalité sociale étant ce qu'elle est, on n'allait pas convoquer les corps constitués pour l'apposition d'un point final par un auteur inconnu! C'est un peu abrupt, mais vous comprendrez. Au fil de l'histoire. Soyez patients. Nous vous la livrerons, la clef du problème. Oui, oui, à date voulue! Mais n'allez pas précipiter, par votre hâte – somme toute méprisante, sinon condescendante – une tombée de rideaux dont tous les méandres n'auraient pas expurgé leur jus! Dans ce velours des courbes ombreuses du Rhin, quel dommage de mettre à la caisse du plus proche Supermarkt la petite Lorelei... Rue de Passy, à l'encoignure de l'entrée des livraisons d'INNO PASSY, j'ai ramassé, par terre, un fragment de roche sombre, qui sans être du marbre, signifiait dans l'esprit des marchands : « Taj Mahal ». Tout neuf, agrafé en plaques, ça pouvait l'faire. Mais là, dans l'adversité d'un sol gras (pas le pire de tous), en oreille arrachée, avec le gaz du Berliet qui livrait ses tomates, fallait vraiment être en exil du Plateau de Châtillon (et de son surplomb) pour y croire!

(En repoussant le point final $-V$ , 2.)
(25 juin 2014 – Texte présenté dans Télescopage.)

### Un chat dieppois

#### « Où demeures-tu?

- Dans une maison de carton. Rue de l'Axelbière, derrière la vieille poste, qui ressemble à une petite gare dans les vieux Donald.
  - Et que fais-tu de tes journées?
- On discute, avec des potes. De temps en temps, on se chicane. Les coups de griffes ne sont pas rares. Mais cela fait partie du jeu.
- N'est-ce pas toi que j'ai vu dormir sur un matelas roulé, coincé entre un silo vert et le muret de l'arrière-port?
- Oui, da! C'est mon domaine! Et que ceux du Pollet viennent pas descendre!
  - Elle n'est plus très jeune, ta patronne.
- Tu veux dire La Mémère-nous-nourrit? Pff! Pourquoi nous laisse-t-elle coucher dehors?
  - Quel ingrat tu fais!
- Il faut du cynisme, pour entrer en politique. Je me présente comme Conseiller municipal, aux prochaines élections.
- Représentant des chats du quartier? Mais avec ta queue coupée et ton air de marlou, ils vont te prendre pour... »

Sa fierté lui fut fatale. En traversant la rue d'un air entendu, il se fit écraser par un « Quouad' » qui surgit dans le virage.

La vieille dame, sa protectrice, demanda à son fils, le cantonnier, de jeter la carcasse de ce Brabant dans la darse.

« Mouettes, mouettes, c'est à vous ! Crabes, crabes, c'est pour vous. » Telle fut son épitaphe, à ce chat dieppois.

(	1	(	)	(	9	C	t	6	)	t	)	r	$\epsilon$	?	4	2	(	9	)	1	4	5	•	)																																										
•		•					•			•		•	•	•			•	•	•			•			•	•		•	•	•		•	•	•		•	•		•		•		•	•	•	•		•	•		•	•		•	•	•	•			•		•	•		, ,	•

#### Résistance

Mais dans l'autre maison en carton, rue de l'Axelbière? Parce qu'il y en avait deux, dont les ouvertures se faisaient face. Une annexe du Service des Archives municipales? Pas aux normes. Avec un gros chat en blouse grise, l'air grognon... « Des photos du champ de grève, avec sa démolition? On ne pourra pas revenir en arrière, vous savez... Je voudrais bien vous être agréable. Vous projetez un monde imaginaire. Dieppe n'existe pas selon votre désir. C'est une ville portuaire. Une vieille ville. Nous raclons chaque année le bas des poutres de soutien des estacades. Couche après couche, nous enregistrons les données que nous apportent ces épluchures verdâtres. Eh bien, ce n'est pas joli, joli. Comparativement, à la morgue, on peut boire du café ou faire un pot, après le travail. Ici, chacun repart les épaules basses, l'air préoccupé. Lovecraft n'avait fait qu'entrevoir les mystères inquiétants des villes portuaires. Oui, je vous l'assure... Mais on m'appelle, excusez-moi... »

Je quittai la rue de l'Axelbière pensif. Revenu dans mon logement, la vue sur le bassin du port de derrière me sembla triste, sans attrait. Sinistre, en un mot. Une vedette de la gendarmerie. Des quais sales qui plongeaient à pic, verticalement, fatalement, dans le thermomètre grisâtre.

« Mercure sulfuré. » Plâtras radioactif.

Je n'aurais pas voulu glisser dans l'eau. Et il fallait revenir. Affronter la guerre civile des routes de France. Alors, les maisons des chats, au moins, c'était marrant. Cela apportait une touche personnelle, intime, dans cette vitrine marine aux normes. Bien aseptisée. Sans rêves. « Tu l'as bien cherché! »

(I.	l c	ct	ob	re	20	15	.)											
	• •							 	 	 	 	 	 	•	 		 	

#### Le Vocabulaire de Dieppe

Entre 1846 et 1981, entre l'inauguration de la ligne de chemin de fer qui relie Paris à Dieppe et la destruction du champ de grève à la sortie du port, sur la droite, que s'est-il passé? Quelle a été la destinée de cette ville portuaire? Elle ne partait pas de rien. Consulter l'histoire.

Tous les mots qui ont été prononcés, écrits. « Le vocabulaire de Dieppe. » Les retours de pêche. Les attentes. La mer, dont Conrad dit « [qu'elle] n'a jamais été l'amie de l'homme ».

Les attentes, les peurs, les joies. Entre 1846 et 1981. Les changements d'architecture du port. Le comblement des bassins, comme à Nantes, pour « faire de la ville », du tissu urbain.

Quel est le vocabulaire des jetées ? Comment parlaient les architectes, les ingénieurs ? Où sont les plans, les beaux plans au lavis ?

Conrad (encore lui) me gronderait si j'employais un terme à la place d'un autre. Alors, écrire, au service des archives de la ville.

(	1	2	2	•	0	)	C	t	(	)	ľ	)	1	1	e	•	2	2	(	)	)	1	5	•		)																																											
	•	•	•		•	,		•	•				•			•	•	•		•	•		•		•		•		•		•	•	•	•	•	•		•	•	•			•	•	•		•	•		•	•		•	•		•	•		•	•	•		•			•	•	•	

#### Un sol incertain

« En 1896, à Dieppe, une tempête détacha 20 000 m³ de craie qui entraînèrent dans leur chute une maison à 60 m du bord.20 »

```
(12 octobre 2015.)
```

# À propos des falaises et des armoires

Mais c'est la nuit. Et je suis presque nulle part. Que l'on ne m'en fasse pas le reproche.

« Vous êtes plein d'idées, d'envies. Mais vous ne savez pas synthétiser. » C'est mon Journal. J'écris la nuit. En cette nuit. En cet envers du jour. Par rapport au passé immédiatement vécu. Et en prévision de l'éclatement annoncé de ce qu'il faut bien appeler « le jour suivant ». Avec ses camions qui démarrent, ses motos qui vrombissent, ses gens importants qui se dirigent vers leur travail sérieux. Et toi qui restes en marge – parce que tu l'as voulu.

Mais quelle relation avec Dieppe? Pourquoi plonger? Que chercher dans la matière nocturne? Dans le sous-quai? Tu ne peux pas vivre au soleil, un peu? Mais l'odeur?

La côte était bordée d'armoires à glace. Des sales gosses s'amusaient à jeter des boulets contre les grosses parois ventrues. Alors, ça s'éboulait, de temps en temps. « Encadré dans un buffet. » Les deux pattes de devant, bouffées par les insectes xylophages à livrée rouge et noire, instables au possible, les deux pieds avaient lâché presque en même temps. Alors qu'il terminait son porridge, la masse noire des dossiers de famille l'avait occis.

On fit venir des clowns et une fanfare qui jouèrent une aubade funèbre en son honneur sur le champ de grève, à marée basse. Ce fut l'histoire, en fait. « Une grosse armoire normande. » Meurtrière. Enfin, une cause. Car si les eaux pernicieuses s'infiltrent entre les lattes minérales (les gros boulets, diaclases, fractures, césures), les petites bêtes à six pattes et au clair museau taraudent depuis des siècles les menuiseries de nos provinces. De nos fières provinces. De notre beau passé. De ce qui « fait mot ». De ce qu'il ne faut pas oublier, balayer d'un revers de la main d'économiste. « Nous sommes comptables. Le monde se perd. »

Je ne sais pas. Je ne sais pas, au cours de cette nuit. Mon sang, les vagues. Je n'aimerais pas y être. « Là-bas, dans le froid montant de l'octobre gémissant, du novembre venant. » Ma seule richesse, c'est de soulever les planches. La nuit, d'entrevoir un temps nouveau, en formation, en gestation, en devenir, en possible. « Laissez-le naître! » On entendit ce cri, du fond de la forêt des estacades.

Nous avons compris qu'elles n'existaient pas pour ellesmêmes. À l'origine, c'était un faux mur. Une paroi transpercée de mille trous, pour laisser passer et repasser le flux, pour réguler. Une grille-perchoir. Un trottoir-herse. Un ventre-dos promenade. Un cortège d'araignées figées au garde-à-vous. Ce ne sont pas des monstruosités, créées par l'homme pour conjurer le sort. Le destin. « Va! La Mer! »

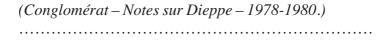
Une machine à faire peur. C'est utile. Je ne comprends pas. Je ne réalise pas. Dans ma petite cage, au cœur de la nuit. Ils bruissent. Je me tiens coi, mais je ne peux pas m'assoupir de nouveau. Un lait rageur m'irrite les boyaux. Les bois craquent. Il faut faire face. J'essaie.

(,	I	) l	u	r	n	G	ıl	,	İ	1.	3	(	9	C	t	0	l	6	r	$\epsilon$	?	2	2	C	)	1	4	5	٠,	)																									
		•			•			•		•					•	•								•	•	•	•	•	•		 •	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•	•		•	•	•		•				•		•

## 1978-1980

Les rochers sont parfois en papier. Un rien les déchire. Alors on se retrouve dans une maison bourgeoise. Chaleur, douceur, présence, couleurs chaudes, feu de cheminée. Formes rondes et rassurantes.

Et inversement, des repas de famille étouffants « éclatent », se déchirent en une froide solitude. (Retour au « champ de pierres ».) Alternance des deux climats comme le font le mode mineur et le mode majeur dans un morceau de musique. L'ensemble doit balancer comme un bon blues (Canned Heat '70 concert, Live in Europe.)



Le maquereau et le chat de gouttière ont ceci de commun qu'ils portent tous deux une livrée tigrée<sup>21</sup>.

(À rentrer dans mon projet de « Dictionnaire des analogies visuelles ».)

```
(Conglomérat – Notes sur Dieppe – 1978-1980.)
```

Une messe de requiem sur le champ de pierres, au pied des falaises.

On comprend que le mort est C. T., de la maison d'en haut.

On retrouve C. T., mort, sur les brisants de Dieppe.

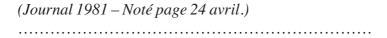
Le soleil tombe, boule rouge. Un mur de fumée opaque de vieux pneus qui brûlent.

((	C	0	n	lg	l	0	n	u	éi	r	a	t	•	Λ	V	0	t	e	S	,	S	ι	l	r	I		)	i	2	p	1	9	e	٠.		-	1	(	)	7	8	3/	8	3(	)	٠,	)								
													•	•												•		•	•	•	•		•	•	•		•	•						•								•	•	•	•

## <u>1981</u>

J'ai compris mon malaise mon [le] malaise que j'ai éprouvé dans la cerisaie du parc de Sceaux, alors que je tournais le dos à la direction des bassins : tous les vergers mènent à la mer. (L'Octogone du parc est une mer en miniature.) À Bandol, un très beau verger avec des douceurs d'herbes se

termine par la mer, on la voit se dessiner entre les arbres du fond.



J'ai fait un très beau rêve de guerre.

Attaque d'un bateau dans un port,
vue en plans de bandes dessinées.

Superbe, en couleur.
À la fin,
ce que voient les gens.

Dans l'avion,
le mitrailleur porte des lunettes
aux verres brisés.

D'où rejets d'images sur le côté.

Feu.

Et puis vision globale du cockpit:
cernes des montants, lumière
et un merveilleux visage de dame eurasienne
soucieux, puis souriant.

(Journal 29 juin 1981 – Texte présenté dans Vergetures – I – 1982/83.)

#### <u>Journal – 1981</u>

Film d'animation : « Apparaître ». Fixer une zone de rochers découverte petit à petit par le recul de la mer. Image par image. Dieppe 30/8.

Bain de mer à Dieppe. Combien plus toniques sont les plages de la Manche que celles de la Méditerranée!

Au sommet d'une falaise. Au pied : marée basse. Des promeneurs passent sur le champ de pierres. Ils [passent] se défilent derrière les herbes de mon premier plan... insectes. Quelle distance onirique!

Les oiseaux mesurent l'espace. Économie de moyens. Poutrelles tour Eiffel. Arpèges [de] guitare dans Beefheart et autres [à l'opposé des murs de béton dans le] hard rock.

(Journal, 30 août 1981.)

#### <u>Vergetures – I (1982/83)</u>

Film d'animation : « APPARAÎTRE ».

Fixer une zone de rochers découverte petit à petit par la mer.

Au sommet d'une falaise. Au pied, la marée basse. Des promeneurs passent sur la grève. Ils défilent derrière les herbes de mon premier plan, insectes. Quelle distance onirique! Arpèges ou poutrelles, les vols des oiseaux mesurent l'espace.

(Journal, 30 août 1981.)

### Vergetures – II (1984)

Au sommet d'une falaise. En bas, sur la grève, défilent des promeneurs. Insectes, ils passent derrière les herbes de mon premier plan. Quelle distance onirique!

Arpèges ou poutrelles, les vols des oiseaux mesurent l'espace.

(Journal, 30 août 1981.)

<u>Vergetures – III (1986/87)</u>

[Rien.]

#### *Journal* – 1981

Écrire des lettres d'amour sur des galets et les lancer à la mer (Dieppe, 30 août).

 $\backslash$ 

Sublimation: « T'as des coquillages dans les oreilles. »

Sur la plage, à Dieppe [F.]. Suicide... Attendre, assise sur la plage que la mer monte et te noie. Mais je suis venu de repêcher, mon amour. Sur cette plage, ma femme triste comme une barque échouée, morte au désir. Je suis revenu, je t'ai réveillée, ma vieille buse. Ah! Ah!

J'ai enfin trouvé une utilité au grand salon de Chailly. Complètement vidé de ses meubles, rempli d'une cuvette de galets avec [?] décrivant une vasque décentrée et surmontée d'une fresque représentant un ciel nuageux avec un soleil incertain. [?] Au loin, une musique de bruit de mer.

« Pourquoi il y a-t-il autant de galets ? » (Plage de Dieppe. F.) Réponse de B. [Parce qu'il y a des galets femelles (dessin) et des galets mâles (dessin), et que les nuits sans lune... Chant d'amour des galets...]

Un bunker tombe du haut de la falaise et ne se brise pas.

Théâtre possible dans ce trou de mur. (Écrit dans un dessin.)

Mort d'un lieu. Champ de pierres à *Dieppe*. Peu importe, c'est l'idée, l'émotion ancrée dans mon cœur qui compte. Mais gare à ma pensée. Attention, fragile!

Comment réunir toutes mes notes, mes dessins et les gens que j'aime bien, sans oublier les œuvres? J'ai enfin trouvé la réponse à cette lancinante question : en réalisant une « encyclopédie Lallement ». À la lettre « C » : rue du cimetière à Clamart (photo peinture sur rue, dessin bleu grille, pic manquant, histoire de la grille qui est bordée de mer déchaînée, etc.)

« C » comme cramus<sup>22</sup>, « G » comme « G and G » fluo. Photos, explications, etc., etc.

Plage de Puys [à] marée basse. Labyrinthe fantastique.

Goulets étroits.

Canyons en miniature.

Lignes de force

des chemins d'écoulement de l'eau.

Ça doit être dur d'être un chien sur une plage de galets! Comment faire pour ne pas confondre les rognons de silex et les os?

(Journal, 30 août 1981.)

# <u>Vergetures – I (1982/83)</u>

Sublimation:

« T'as des coquillages dans les oreilles. »

Sur la plage de Dieppe, F. – triste comme une barque échouée, morte au désir se bloque et attend que la mer la noie. J'aimerais vider de ses meubles de grand salon de C...
Je le remplirais de galets de façon à créer une vasque décentrée.
Au plafond serait peint un ciel nuageux que percerait un soleil incertain.
Une sonorisation de bruit de mer compléterait le décor de ce tombeau.

Un bunker tombe du haut de la falaise et ne se brise pas.

Poétique du « champ de pierre », cette zone qui s'étend au pied des falaises lorsque la mer se retire.

À chaque flux, une main de géant griffe ce lit de la mer, terre éphémère, y laissant de profondes traînées, goulets évoquant des gorges. De place en place, dans le calcaire perce la robinetterie grotesque, obscène, des silex.

À hauteur d'homme, s'offrent des vasques peuplées de crevettes, de crabes gros comme l'ongle.

Ailleurs, dans un monde de paix,

s'étendent des plages de sable aux courbes tranquilles, parcourues par des écoulements qui semblent sourdre de la falaise.

Lorsque tu relèves la tête, tu te trouves face à cette ligne droite de digue, derrière laquelle se couchera le soleil.

Une des conséquences de l'implantation de la centrale de Penly<sup>23</sup> est la transformation en plate-forme bétonnée de cette zone.

On ensevelit ce lieu, semblable à beaucoup de pieds de falaise, que je possédais de mes rêves.

Qu'importe, c'est l'idée, l'émotion ancrée dans mon cœur qui seule compte.

Mais alors, gare à ma pensée! Attention, fragile!

(Journal, 30 août 1981.)

### *Vergetures – II (1984)*

Sur la plage de Dieppe, F. – triste comme une barque échouée, morte au désir – se bloque et attend que la mer l'emporte.

Je viderais de ses meubles de grand salon de Chailly. Je le remplirais de galets, de façon à créer une cuvette décentrée. Au plafond serait peint un ciel nuageux masquant un soleil incertain. Une sonorisation de bruit de vagues compléterait le décor de ce tombeau.

Un bunker tombe du haut de la falaise et ne se brise pas.

Dieppe. Poétique du « champ de pierres », cette zone que découvre la mer en se retirant, au pied des falaises.

À chaque flux, une main de géant griffe ce lit de l'Océan, terre éphémère, y laissant de profondes traînées, goulets évoquant des gorges. De place en place, dans le calcaire, perce la robinetterie grotesque, obscène, des silex.

À hauteur d'homme, s'offrent des vasques peuplées de crevettes, de crabes gros comme l'ongle, qui évoluent entre des duvets d'algues et des villages de coques.

Ailleurs, dans un monde de paix, s'étendent des plages minuscules aux courbes tranquilles, parcourues par des fleuves qui semblent sourdre de la falaise.

Lorsque tu relèves la tête, tu te trouves face à cette ligne droite de digue, derrière laquelle se couchera le soleil.

Conséquence de l'implantation de la centrale de Penly<sup>24</sup>, on ensevelit ce lieu, banal pied de falaise, que je possédais de mes rêves.

Qu'importe, c'est l'idée, l'émotion ancrée dans mon cœur qui seule compte. Mais alors, gare à ma pensée! Attention, fragile!

(Journal, 30 août 1981.)

## <u>Vergetures – III (1986/87)</u>

Dieppe, fin août 1981. Quelques jours de vacances avec F.. À côté de l'endroit où se trouve notre hôtel, sur la falaise, je découvre au cours d'une promenade un mur de briques percé d'un large trou, un vide semblable à celui d'une sorte de cadre ovale, dans lequel il serait possible de jouer du théâtre. (*Avec un dessin*.)

Une des conséquences de l'implantation de la centrale nucléaire de Penly<sup>25</sup> est l'anéantissement d'un bout de plateforme littorale, située au bord de la digue du port de Dieppe, le « champ de pierres », comme je le nommais. Mort d'un lieu que j'aimais. Prise de conscience de mon impuissance. La lettre ouverte que je proposais d'écrire au chef du chantier [aurait bien fait] rigoler celui-ci! Mais si cet endroit est enseveli sous des tonnes de terre et de roc provenant de la falaise éventrée, l'émotion qu'il m'a inspirée, elle, est intacte. Et c'est cette émotion qu'il me faut protéger... Alors, gare à ma pensée! Attention, fragile!

J'ai décidé de me « rassembler », de réunir dans un dossier toutes mes notes, tous mes dessins, toutes mes photos, mes projets de film... Une encyclopédie Lallement!

(,	10	)l	l	r	u	a	l	,	3	(	)	C	l	9	Ú	ì t	1	9	)	Č	5.	1	•	)	)																											
										•											•	•		•	•	•		 •	•	•	•	•	•			 	 		•	•	•	•	•	•	•						•	

### <u>Journal – 1981</u>

Puys (Près de Dieppe). Restaurant de l'Hôtel du Vieux Puits. On pourrait intituler cette excellente salade de pêches au coulis de fraises avec des feuilles de menthe : « Promenade dans un verger ».

```
(Journal 1981 – Noté page 31 août.)
```

### *Journal* – 1981

Rêverie avant le réveil, ce matin : je voyais un dessin au trait (très analytique) représentant Paris <del>vu de Clamart</del> [par avion au-dessus de Clamart] à proximité du bord de mer, et mena[nt] sur une falaise. (*Avec un dessin*.)

(Journal 1981 – Noté page 5 septembre.)

Vergetures – I (1982/83)

[Rien]

Vergetures – II (1984)

[Rien.]

<u>Vergetures – III (1986/87)</u>

Rêverie avant le réveil, ce matin : je voyais un dessin au trait – analytique – représentant Paris au bord de la mer, sur une falaise.

(Journal 1981 – Noté page 5 septembre.)

### Sombre drame

Nous apprenons de notre correspondant en Seine Maritime que les époux Sarclaÿs, dont nous avons souvent relaté les frasques dans nos chroniques, viennent d'être arrêtés par les gendarmes de Dieppe. Jusqu'où notre société mortifère, hantée par le souci du lucre et de l'apparence, poussera-t-elle ses plus fragiles enfants? Les faits sont là. Samedi matin, le brigadier L'Harpon, qui était en congé, était parti de bonne heure chercher des étrilles au pied des falaises. Alors qu'il cheminait difficilement, à cause des

rochers rendus gluants par le tapis d'algues qui les recouvrait, il fut saisi par une horreur sans nom. Attachée à un vieil anneau fixé dans le roc, une main, suivie d'un bras, pendait. En s'approchant, il vit une jeune fille blonde noyée. Son corps était couvert de contusions.

Le médecin légiste appelé reconnut sans peine la petite bonne des époux Sarclaÿs. Une certaine Eugénie D. La perquisition qui fut ordonnée confirma les charges qui pesaient sur ces êtres maléfiques qui pourrissent les fondements de notre honnête société. Ils ont été écroués sur le champ.

_	1.	3	•	0	(	ì	t	)	ľ	)	r	$\epsilon$	?	4	2	(	)	I		5	,	)																																								
											•	•	•	•				•	•	•		•	•		•		•		•	•		•	•	•		•	•		•		•		•	•	•	•		•	•		•	•		•	•		•			•		•

# Le Grand Rêve de la capitale

Il faut que ce soit monstrueux. La tour Eiffel est une gigantesque estacade qui est montée en feuille. Ses treillis. Ventre-mer. L'appeau des quartiers. Ils montent. La mer se déchaîne. Ses vagues chatouillent le premier étage. Déjà englouti. La pointe! Dans le bureau d'Eiffel, le seul salut! Tout seuls au milieu des flots infinis, Laureline et moi.

Cette fois-ci, le grand projet de « Paris port de mer » est enfin réalisé. Plus besoin de creuser un canal œcuménique qui partirait gaillardement de la ville côtière, comme on le voit représenté sur la « *Vue imaginaire de Dieppe avec le* canal allant à Paris<sup>26</sup>», pour relier Lutèce – qui n'attend que cela. « Enfin! » La mer! C'est la respiration de la capitale. Son havre, sa réserve secrète. Son espérance. « Tu me tiens à bout de bras. » Elle relevait l'épave. Déjà, déjà, les maraîchers s'en retournaient. On comprenait que la fête était finie. Que plus jamais ce ne serait pareil! Ils ont beau cirer le réel, personne n'y croit vraiment. Mais les automobilistes. Les béants de la cervelle.

13	3	0	C	t	C	) l	6	ľ	•	2	1	2	(	9	1	1	4	5	•	)	١																																				
		٠.					•	•					•												,		,	•			•			•	•		•		•		•		•		•	•					•	•		•	•	•	•

# **1985**

J'erre encore dans le Clamart de mon enfance; je rêve d'un Meudon fabuleux. Entre ce pavillon où j'ai vécu, près du fort de Châtillon, et le quartier du cimetière, avec cette fameuse grille, s'est cristallisée dans mon esprit une sorte de dédale, vaste labyrinthe qui étendrait ses tentacules jusqu'à Dieppe, en passant par le parc de Sceaux et la terrasse de l'Observatoire! Univers pétrifié sur lequel tourne inlassablement le faisceau blême de la tour Eiffel, de ce même rayon qui balayait la cime des arbres du « P'tit-bois », derrière chez nous, et que je voyais depuis ma fenêtre.

Mais je sais que je quitterai un jour ce Clamart fantôme et cet emploi de « gardien du cimetière » que je me suis assigné. Je découvrirai alors d'autres villes, sans que cellesci soient nécessairement jumelées avec une cité dont les murs obsédants ressemblent étrangement à ceux d'une prison, la mienne.

(Extrait du texte de présentation de la lecture de l	mon
recueil « Dans la Selve obscure », à la mairie de Clan	ıart,
le 27 avril 1985.)	

# <u>1985-1986</u>

Ce monde de pierre où il a si longtemps erré, labyrinthe où naît son désir de la transparence alors que s'épuise le chant de sa mythologie.

(Le dossier L	abyrinthe.S.r.	1985/86.)	

### Histoire réelle ou supposée de la ville de Dieppe

Le major Pankrus ressorti lessivé de la salle de conférence. C'était sans issue. Autant de galets, autant de problèmes. Que pouvait-il faire? Il ne parlait pas le vocabulaire marin. Ses forces débiles le limitaient à couper du papier. Trois pas, la crampe. Tu te vois décharger les bateaux?

Et ce goût d'acide de buvard, dans la bouche. Dieppe est un gigantesque cabinet dentaire. Au goéland, le davier! Académie de la Dent, ma falaise! Un bout de filin comme fil dentaire. « Ça ne passe pas, Docteur! »

Tu parles des mots des hommes comme si tu étais une petite fille. Oui, c'est cela. L'ingénieur maritime était doublé d'une fillette. Pas dire qu'il était efféminé. Loin de là. Mais il y avait en lui, c'était sa vraie nature, comme une gamine effrontée et innocente, ingénue, qui agissait en maître. Une poirette dans la bouteille de marbre. Cela se sentait dans son regard, si l'on était capable de le soutenir. Comme la force se combine au frêle, à l'incertain. Une perle dans des gravats. Un territoire dans un mouchoir sale. Une éclipse, et soudain un rai de lune touche la tête d'un chat endormi sur un vieux matelas roulé. Un peu de lumière passe sur le motif tigré. Plate-forme du crâne, entre les deux oreilles radar. La place de deux doigts et déjà un coup de patte! C'est la nuit, il ne le sait pas. Il rêve de souris, peut-être. Nous ne sommes pas économes. Les grues sommeillent. Le cliquetis de l'eau, je l'ai vu, lorsque je suis descendu pour aller pisser. C'était beau comme une apparence. Je suis resté saisi. Du haut de mon troisième étage, avec cette vue en surplomb sur le bassin, la nuit. Dans une lumière en noir et blanc. Une lumière de photographie. Sergio Larrain!

(13 octobr	re 2015.)	

### La Tour aux Crabes

Une réunion de malfaiteurs. Non, il faut être sérieux. C'est dans cette nuit, c'est au cours de cette nuit qu'il réalisa.

Ne cherchez pas à biaiser avec des petites histoires faciles, en jouant sur les mots trouvés dans une documentation accessible à tout un chacun. Vous êtes là, en pleine insomnie, isolé sur votre île. Rien n'y fait, c'est tout le temps pareil. Le présent, votre présent de cet instant, vous offre des trésors incomparables.

C'est la nuit, c'est ma nuit. Je creuse. Combien m'en seront encore données? Le fonds n'est pas inépuisable. Tu le sais. Mais que se passe-t-il? Qui gît, derrière les rideaux? Chaque image est un masque. Elle en dit moins qu'elle n'informe. Sans elle, on verrait plus clair. C'est la nuit, la matière de la nuit. Le jambon, le gras, bien épais. Ma dernière ressource. Tu payes de ta substance. C'est dans ton instant qu'il s'ouvre, ton possible. Ne le néglige pas. Les jeux d'eaux, les différences de niveaux, l'écoulement des écluses, tout cela n'est qu'un prétexte. Il a suffi d'une toute petite différence. Il tirait la porte doucement. Aujourd'hui, je suis. Mais pour combien de temps? N'est-ce pas folie que de lancer dans un projet pharaonique? Le temps, toujours le temps. « Ne pas dévier sa route. Penser au charbon. » Face à la tempête, le capitaine Mac Whirr est inflexible.

Je ne sais pas ce soir, je ne sais pas, au cœur de cette nuit, à la veille d'un jour qui m'inquiète.

(Journal, 14 o	ctobre 2015.)	

### Au retour du cinéma

Vision, la nuit, d'une scène interdite. Les enchères sont battues. Puis, il repartit, un peu penaud, tout seul à pied. Il

frissonnait, sous les platanes dépenaillés. De place en place les réverbères jetaient une lueur gluante sur les plaques au motif érotique de l'écorce. « C'est encore loin? » Il avait hâte d'être arrivé chez lui, pour pouvoir se calfeutrer bien au chaud.

Le vent avait quelque chose de bizarre, d'inquiétant, ce soir-là. « Ah! Voilà, c'est au bout de l'avenue... » Le soupirail de la boulangerie était éclairé. « Pourvu que l'on ne me reconnaisse pas, dans l'escalier... »

Enfin, il glissa en tremblant sa clef dans la serrure. La porte grinça en s'ouvrant. Quelque chose bloquait son ouverture complète. Impossible! Il essaya de se glisser dans le mince espace découvert. Que se passait-il? Quel était ce bazar? « Je n'avais pas besoin de cela! » Le vent faisait claquer les stores. C'était vraiment une nuit du plus fou, de l'irraisonné. Passant la tête par l'ouverture, il essaya de comprendre ce qui bloquait le battant de sa porte. « Le mirador, pensa-t-il. » Combien de temps cela allait-il durer? Surtout que le plancher, en dessous, semblait se désister. Il le sentait flancher. « Alors, là! » C'était tout l'édifice qui se mettait à branler. Les vagues lui mouillaient le nez. Un coup dans un sens, un coup dans l'autre. Les choses valdinguaient.

Il vit un platane tomber en diagonale par la fenêtre. Les lampes du port tournoyaient au bout d'une fronde. Bateaux du port de plaisance – jouaient à saute-mouton. « Pourvu qu'il n'y ait personne dedans! » Poubelles, seaux, qui roulent dans la rue. Feuilles volantes. Fils pendants. Clignotement des lampes. Masques! Masques!

« Cela ne va pas durer. C'est un cauchemar... » Dans le couloir, derrière lui, glougloutait quelque chose. Une

gamelle allait et venait, infernale, roulant de bord en bord. Des coups sourds ébranlaient le plafond. « Je ne sais pas. »

Le plancher avait complètement fichu le camp, maintenant. Il se retenait comme il le pouvait à la poignée de la porte et au montant. Heureusement qu'il était coincé! Le vent le fit frémir. Par le carreau cassé, le blizzard s'engouffrait avec violence dans le studio.

C'est par le zigzag des cloisons que tout s'est fini. Il ne souffrait plus. L'eau lui mouillait le visage. Grincements, mouillements. La barcasse partait à la dérive. Loin du port. Racines comme des masques grimaçants. Puis plus rien. Il s'abandonna à l'eau boueuse. Jusqu'à la plage, où il s'endormit.

(16 octobre 201	15.)	
		•

### Matériaux effondrés

« Tu comprends bien qu'il faut la limiter. Sans ça, elle bouffe tout. Et les frais, après, pour réparer... Alors, nous avions cherché un moyen de la museler, à l'entrée du port.

— Ah, tu parles de la mer! »

Un long silence suivit cet échange de paroles. Ce n'était pas le matin, mais la nuit commençait à se défiler, comme un vieux pull-over. Un chien pissait contre une caisse en carton, abandonnée là, au milieu d'immondices.

Ils marchaient côte à côte, gênés l'un vis-à-vis de l'autre. Obligés de se mettre en file indienne lorsqu'un passant arrivait en face. « Toujours ces questions de préséance!... »

« Oui, ils ont bombardé salement, en 1942... Il a fallu reconstruire des quartiers entiers, après la guerre. Enfin ça aurait pu être pire, paraît-il... »

Ils durent s'arrêter pour laisser passer le bus jaune qui croisait sur le boulevard. Aquarium transversal, bain de culture de sueur et de buée, visages peu avenants. Traits blêmes.

Le feu passa au rouge, ils purent traverser.

« Ici les chiens ne défèquent pas sur les trottoirs, non. Ce sont les dalles de pierre qui sécrètent ces petits tas marron, comme sur la plage. Petits cornichons blanchâtres. Concombres, couteaux, lames. Mais il faut faire attention de ne pas marcher dedans... » Petit à petit, il avait réussi à dissoudre l'autre. Peut-être était-il parti dans une autre direction, sans prévenir? « Enfin qu'importe! Comme ça, je n'aurai pas à soutenir la conversation de façon maladroite. Mieux vaut être seul, finalement. » Pas aigri, le mec.

Ce n'est pas la mer qui le « bouffa ». Ce furent les enseignes. Les mots, leurs mots. Il s'empêtra dans un « CAFÉ DE LA MARINE », glissa sur le baratin promotionnel d'un paquet de sucre et s'étala de tout son long dans une brochure touristique. C'était fini. Batteuse à grains dans sa tête. Il ne s'appartenait plus. Ils lui parlaient, ils lui criaient dessus. On se moquait de lui à tous les tournants de couloir du bâtiment préfabriqué de la moulière appelée « École ». Les mots, les mots! Du maître, du père, des adultes trompeurs! Vos mots! Passé rage, il put survivre. Mais à quel prix!

Après avoir subi leurs vocables, comme si cela ne suffisait pas, il fallut les graver dans du papier, à l'aide d'un stylet nerveux. « Tu seras un âne, mon fils! » Et pique, et pique, le

blanc charnel. (Je me suis vengé.) Éclabousse de sperme noir. « Waterman! » C'est un retour de Communication. « École publique. » Putricide. L'abcès. Le prurigo. « Se laver les dents. » « Mettre ses oreilles. » « Passer de la pommade sur ton front. »

Tu es de plus en plus artificiel, Bob! Je te l'avais bien dit, que tu ne pourrais plus écrire. Trop vieux! Trop radoteur. Et les autres! Et les autres!

- « Bah, il est parti. Il s'est éclipsé sans que je ne m'en rende compte.
- Tu aurais pu faire attention, tout de même! Maintenant, comment on va faire, pour le retrouver? Tu crois que ça s'fabrique comme ça, un double?
  - Boar... Faut du Stencil? »
    Ma peau noire, tachée par l'encre indigo, noirâtre.
  - « Tu ne peux pas faire attention, non! »

« DIEPPE MARITIME. »	
(16 octobre 2015.)	

# Où il est de nouveau question de la « Tour aux Crabes »

Nous allons essayer de les décrire, ces parties organiques dont nous ignorons le nom. Ces parties constitutives d'un système de défense. Cela tient un peu de la tête de poisson. Enfin, de ces vasques planes, que l'on imagine recouvertes d'une membrane palpitante. Ne se mange pas. Dernier regard à la poubelle. « Les restes de poisson. » Il doit y avoir un terme de fortification, pour désigner un entrelacs de branchages visant à interdire le passage.

Pas à pas, il s'empuantissait. Le hareng formait semelle. « *Puer*, *pueri*, masculin. » Sa nouvelle consigne d'écriture était que sa production ne fût absolument plus lisible, devant un cercle d'auditeurs bienveillants. « Même eux! » Après le mot, la syllabe! Il se voulait illisible.

Les pas dans le hareng, les formes innommées, constitutives du système de défense, contre la mer, dans les bras de la jetée, qui bordaient l'entrée du port. « Il y a un nom, certainement! »

C'est en se déchirant qu'il se trouvait. Comme il aurait voulu connaître tous les vocabulaires!

Les mots sont le meilleur brise-lames contre le temps. La syntaxe des jetées. Les vides, les pleins. Le rythme. Pas des fossoyeurs sur le gravier crissant. « La marge, la marge! » Il se vianda dans un virage.

Le ressac nous grave (sauf à Fukushima.)

Les êtres responsables, ceux qui font le monde. Les patrons. Je penserai à eux, lors de mon dernier jour. Avant de sombrer dans la fosse. « Parties constitutives d'un crabe. Décrivez. »

D'abord, il y a la tour. C'est une grosse machine... « Non, Lallement, ne délirez pas sur la dénomination *Tour aux Crabes* (ou *Tour à Crabes*), que vous avez relevée sur une carte ancienne de la ville de Dieppe. Ce n'est qu'une appellation locale. Comme on dit *L'Arbre-à-Martin* ou *Sentier de L'Écoute-s'il- pleut*. Ne nous faites pas encore un conte à la Lovecraft avec des crustacés qui envahissent la ville! De la

pierre, de la bonne vieille pierre, et puis c'est tout. Des milliers d'histoires, au fil du temps. Vous le savez bien. Un dernier regard, en quittant le port, une silhouette familière. Un mot qui reste, que l'on emporte en mer. »

(	1	(	5	(	)	(	t	0	Į	b	)	r	$\epsilon$	?	4	2	(	)_	1		5	,	)																																							
						•			•	•		•	•	•			•			•				•		•	•	•	•		•	•	•		•	 •		•		•	•	•		•		•		•		•	•		•		•	•			•	•		•

# 1986

Fixer la mer; fixer un point dans la mer. Tu te trouves au sommet d'une falaise. Petit à petit, la mer se retire et laisse affleurer des picots, des bribes de phrases mal imprimées, des amorces de surfaces engluées de noir, où déjà s'aventurent les habituels pêcheurs de moules, petit peuple opiniâtre, dans les goulets dévidés...

- « Vous étiez en vacances au bord de la mer...
- Quelle intuition, Jürgen! En effet, nous n'étions pas vraiment dans le Sahara... À Dieppe! Pour la troisième ou quatrième fois, je retournais dans ce port habité d'inconnus aux costumes contradictoires. À Dieppe! Mais, cette fois avec ma femme...
- Incroyable ce que ces bains de mer dans la Manche peuvent être toniques!
- En fait, nous étions tombés sur un petit hôtel très coquet et pas snob du tout, où je me sentais particulièrement à l'aise. Un haut lieu de la gastronomie française! J'ai souvenir de festins à peine mérités, consommés dans cette

salle à manger de dimensions étrangement réduites (sans pour autant qu'elle fût exiguë) où des langoustes empêtrées dans une eau limoneuse atteignaient des proportions inquiétantes...»

Je me tenais au bord d'une falaise, donc, et j'observais la façon dont les pêcheurs de moules s'incrustaient dans les herbes de mon premier plan. Quelle distance onirique! Arpèges ou poutrelles, le vol des oiseaux rendait encore plus perceptible l'espace du vide qui s'ouvrait devant moi.

(	1	9	),	8	80	5	_	-	1	I	e	2	X	t	e	?	l	ŋ	7	٠,	é	5	e	21	n	li	t	é	6	(	d	6	a	1	n	Ľ	S		1	_		e	•	1	I	1	ı	6	ó	Ć	ì	t	r	ć	?	(	0	l	ı	l	1	A	i	n	n	(	)	ľ	·l		7	1	)	5		.)	)
•		•	•	•	•	•		•		•				•	•	•			•	•	•		•	•			•	•			•			•	•		•	•	•	•	•		•	•				•	•			•	•			•	•	•		•					•	•				•			•		•		

« Une journée de vacances au bord de la mer; vous effectuez une promenade. Racontez. »

Sache d'abord, jolie maîtresse vêtue de rose, qu'il n'y rien de plus dramatique qu'une journée de *vacance*, c'est-à-dire de vide... Tu as remarqué comme moi qu'à ces moments de désœuvrement et d'envies fugitives correspondaient souvent les crimes les plus affreux, ces « affaires » qui éclatent au cœur de l'été, comme un fruit trop mûr, et que suivent avec délectation les gens simples...

Un bunker tombe du haut de la falaise et ne se brise pas. On peut s'interroger sur les causes de cette chute, supputer l'action des hommes ou le jeu de l'érosion. Toujours est-il que la grosse baraque ventrue a basculé et que ses odeurs de mort et de latrines ont été soulevées – une forme légère et souple traverse un mouroir.

(	İ	1	9	8	3	6	)	-	_	7	6	2	λ	ci	t	e	ľ	)	ľ	•	ć	S	7	e	? [	n	l	t	ė	6	(	a	l	C	l	ľ	ı	1	5	,	Ì	_	e	?		7	V	l	ė	ć	á	ì	t	ľ	•	0	,	C	l	ı		l	C	l	1	1	ı	(	)	ľ	ì	ţ,	•	1	I	1	)	(	5	•	)	
•								•	•				•				•	•				•			•				•			•			•			•				•			•			•			•	•			•					•	•						•				•				•					•		•

## Les Nuits de Dieppe

J'y serais la nuit, tout seul. Je n'aurais plus d'argent. J'hésite sur le temps à employer.

C'est la nuit dans toutes mes fibres, à l'extérieur comme à l'intérieur. Partout. Il faut bien le dire, ce temps de déshérence. C'est le mot?

À marée basse se découvrent d'effrayantes voûtes sous le quai, sous la ville. Quelle odeur?

Je ne pourrai plus paraître. Je suis recouvert d'algues. Il n'y a plus de soleil. Les apparences vont se noyer.

Le bateau pour Londres est déjà parti. Quel mérite il y at-il à cela? C'est la nuit du temps.

Chaque mot ensevelit l'autre, celui qui précède. Toute relecture est funéraire. « Arrêtez! » disait-il, en criant presque. Mais personne ne l'écoutait. « Que ne suis-je parti avant le train de onze heures? » C'est trop tard, maintenant.

```
/
```

Elle le regardait farouchement, du fond de son galetas. « Franchement, il n'aurait pas pu faire meilleur choix! » La guerre allait arriver. Tous ses ancêtres parlaient en lui.

Radiophoniquement, il était le grand perdant. Des bribes. Impossible de se les remémorer, mais présentes – pour lui seul, sous forme de possibles oubliés.

« Tu sais bien. » Il y a une trace derrière tes pas. Oublié. Je vomis mon passé. Tout seul à Dieppe, sans argent. Où sont les cabanes d'antan? Ma solitude écrase leur misère. Je n'y crois pas. Chaque gouffre appelle le deuil.

```
Mais elle était là. Elle regardait. Il faudrait fondre.
Mes tiroirs extérieurs. Ma blessure intérieure. Les quais.
```

Je suis dans une estacatacombe. Sous le cimetière de la nuit. Bien fleuris, le soir, nous devisons. Sous le cimetière de la nuit. Tu bruis. Des filins, en vrac, miment le sol. Sous le cimetière de la nuit, je pagaye. Et les chats, diserts, se mirent au rayon de lune. Ensommeillés, nous gisons, sous le rayon de lune. « Là. Voilà. Tu sais tout. » Sous le rayon d'une nuit sans lune, au fond du port. Estrémadure! Avec ses lignes pour tout bagage, au fond de la nuit, malgré le port, il espérait. La petite chapelle votive luisait doucement dans la nuit, sur la falaise, veillant sur le port et *ces yeux de crocodiles aux aguets* que l'on discernait sous le quai à marée basse.

Les nuits de Dieppe. Il fallait que ce soit ainsi.	
(17 octobre 2015.)	

## 1989-1994

Je comprends – maintenant le lien entre le site d'Alfortville et celui du plateau de Châtillon.

La ville quasi insulaire comme la surface du bout du plateau sont *limitées*, *isolées*, clairement délimitées.

(Journal, 18 avril 2005.)

## Poubelle « de poisson »

Il ne restera peut-être rien. Ce qui ne veut pas dire que tout est « mauvais », indigne d'être publié et lu. Les crémières glisseront. De tout temps, j'ai connu cela. Si j'avais su! Rêve de dépossession. On avait arraché des pages de mon Journal. Je venais de m'en apercevoir. Voix blanche.

J'ai bon espoir de les retrouver, ces livres. Quant aux pierres... C'est perdu à tout jamais. « L'œuf de Sacy. » Il n'y avait pas de cave, derrière la cave. Climat continental. Je voudrais être deux. L'image de la mer et moi. D'où ces relents de poisson qui émanent de mon entité corporelle. Les arches. La rivière d'Arques. Nous portons tous en nous cette approche, cette destinée, cette utilité et ces *jetées*. « Allez! À tout va! » On se lance! Comme il est beau, ce mot « jetée »!

Mon corps et la mer. Tu ne sauras rien des mangeurs. « Pourquoi pas un crabe ? » Cette vaste forteresse. Mais ils bougent.

Nous sommes *poisson*. Je te porte en vase (c'est féminin, traducteur.) Je repousse, les nuits. Secrète tes mots, petit escargot. Les images ferment. Mais nous en sommes tributaires, dans certains cas.

Les falaises du fond, je ne peux pas les atteindre. Ma *Pandora*. Ce sac, qui se déverse sur la plage, au matin, après le drame. « Nous sommes partis. » Il n'y avait plus personne, sur la berge. Et je t'attendais, à la bouche du métro. Par la fenêtre de l'immeuble brûlé, sinistre, il la vit apparaître. « Non, non, on ne lave pas. » Maisons en ruine. Restes de la guerre. Les chantiers, le pont tournant. Ce n'est pas « Hambourg », quand même. « En 45. »

(18 octobre 2015.,	)	

Ils ont regardé un film, le dimanche après-midi.

# À propos d'une carte postale

Mais l'écriture. Mais la nuit. Mais l'impossibilité de dire. « La tempête avait été effroyable. »

Mais l'écriture. Mais la nuit. Mais l'impossibilité de dire. Ils ont regardé un film, le dimanche soir.

« On était sans nouvelle d'un vraquier qui avait tenté d'entrer au port et qui avait ensuite disparu. »
Alors, le corps a exigé que l'auteur de ces lignes sorte de son lit, et qu'il se lève. « Le lendemain, la ville se réveilla dans la brume. Un film, même ratatiné, même compressé, reste de la syntaxe cinématographique. « Au bord de la mer. »

« Ce ne fut véritablement que dans l'après-midi... » Il avait voulu traverser la forêt à la tombée de la nuit. Au moins cela. Les images, la nuit. Du temps perdu. Et maintenant, son corps le ramenait à la raison. « Tu avais glissé, n'est-ce pas ? » Les images, la nuit, le retour. Dans la forêt. Et puis ce film. Ce « disent-que-rien » et pourtant déjà tout. Les apparences. Mémoire jetée en plaques, en vrac, dans la décharge. Les images, le ciel, la brume, les bateaux. Le quai ventru.

« À la nuit de fin du Monde, au cours de laquelle... » Le film vu, à plusieurs. « Les acteurs de Dieppe. » « Au cours de laquelle les hurlements, les coups, les secousses avaient semblé faire régresser l'idée même du réel... » L'injure, le blasphème. Effacer. Annihiler. Le cinéma. Et ces joies.

« Il avait véritablement accablé la petite ville portuaire. » Pas de vocabulaire pour décrire les bateaux chavirés, dans le bassin, attachés comme des suppliciés par un bras aux ducs-d'Albe érigés au milieu de la vase. Pas de vocabulaire. Plus de propos. La nuit, le vertige, le port. Les mauvaises images.

« La journée du clin d'œil », c'est ainsi que l'on désigna par la suite cette matinée et cette après-midi qui avait suivi la tempête de la nuit. Brumeux, pendant des heures. « Les apparences ne se risquèrent qu'au moment du chien et loup. » La route semble alors infinie. Nous partîmes. Ce fut le soir. Je ne sais pas écrire. Mon corps me rappelle à la tâche, la nuit. Nous ne sommes pas au port. La mer s'encartepostale. Les falaises, aussi. Et toutes les apparences de la cité passée. J'y ai cru. Je m'y suis caché. Je me suis fait « mon cinéma. » Je ne veux plus rien vous donner. Signe après signe, caractère après caractère. Et qui s'effacent ensuite. Rien. Même trop. Plus de fièvres.

Film, cartes postales, vues. Penser : non. Voilà du langage! Heureusement que j'ai des boyaux qui gardent la constance des jetées, avec des *claires-voyes et un espace incliné pour calmer*. La mer, une image. Ce n'est rien. Je ne suis rien (du moins, je le voudrais.) Revenir dans la forêt, la nuit. « Pourvu qu'il n'y ait pas de bêtes! »

La nuit, les images, les cartes postales. Ma vie, ma pauvre vie de racleux, de digérant comme il le peut. Nuit, images,

mer, port, estacade, crabe. Nuisette. Pleutre. Plâtras, langouste. Port. Mort. Nuit. Cinéma. Ventru. Petit.

Cette fois-ci, nous ne sommes plus à Dieppe. Le commerçants se régalent. Je ne veux pas travailler. Si je sais écrire, ce n'est pas de ma faute. Film, puits, vinaigre. Les chaînes de l'argent. Cela s'appelle « le sol ». Ces vides, ces à-peu-près. Les images du film, qui se succèdent les unes aux autres. Et moi qui racle. La mer. Le puisard. Les masques. Les paroles. Il te faut faire face comme tu le peux. C'est la nuit. Je ne digère pas. Alors je creuse. Pour calmer quoi?

(-	1	9	,	0	0	ci	t	9	l	b	1	r	e	,	4	2	(	)	)	1	5		)																																		
										•				•				•			•						•		•		•			•			•	•			•		•				•		 •			•				•	

# **Bassin Duquesne**

On a sauvé des hommes qui étaient enfermés dans la terre.

Dieppe 3015. Des livres? De quoi voulez-vous parler? Nous étions deux, à braver les radiations, sur cette plaine trompeuse. « Jusqu'à la consommation des temps » pensaisje. La vieille carcasse de la Terre avait bien tenu depuis mille ans. « 1015. » Tubulures. Palper.

```
s. « 1013. » Tubulures. Paiper.

/

/

Le mensonge perpétuel.

(Journal, 20 octobre 2015.)
```

# 1992

# À propos de la chapelle sur la falaise

À Dieppe comme à Étretat, il y a une chapelle votive à l'entrée du port, sur la falaise. Lorsque je suis allé à Étretat, en 1992, la chapelle était ouverte, en désordre. Plus proche du tag que des petites bougies. De la porte de ce lieu de paix, on voyait, le champ se rétrécissant, l'effroyable bout du monde, avec cet arrêt brutal de la terre et ce saut mental toujours douloureux. Je fuyais le vertige en me réfugiant dans ce lieu religieux.

Lorsque j'étais petit, j'allais au catéchisme, à la messe le dimanche, au patronage, dans ma paroisse, Sainte-Thérèse de l'Enfant Jésus, à Châtillon-sous-Bagneux. J'en garde plutôt un bon souvenir. La petite chapelle était située audessus de la tranchée de la route nationale descendant vers la porte de Châtillon. Une falaise, en fait. Un pont, à côté, d'où s'était jetée la fille de « la mère tape-dur », à la suite d'un drame familial sordide. Dans la petite chapelle, un dimanche, à la messe, quelqu'un s'était mis à lire ostensiblement le journal (*L'Humanité*?). Cela ne m'avait pas choqué, mais je me souviens des reproches feutrés et tourmentés des gens d'Église pour faire face à cette provocation, car c'en était bien une.

Je garde un bon souvenir des peintures à l'eau au catéchisme, des traces sur le sol.

Plus tard, en pension, la chapelle – froide – était construite en hauteur, à l'étage, au-dessus de la salle de spectacle, de cinéma, de réception des prix, etc. Et de lieu de répétition pour les participants de la fanfare.

C'est dans cette chapelle que j'ai fait ma première communion. L'idée de ma formation religieuse catholique venait de ma grand-mère paternelle et de ma tante Micheline. Mes parents n'étaient pas anticléricaux, comme l'oncle Gaby, mais loin d'être des modèles pour « garder intacte la dignité de fils de Dieu pour la vie éternelle ».

Lorsque je suis allé au lycée, après la pension, j'ai commencé à digérer les bribes de savoir et de culture religieuse que j'avais acquises. Dans mes dessins, dans mes peintures, figuraient des crucifix. Dans mes poèmes naïfs restaient des scories irrévérencieuses sur le nom du Seigneur. J'ai fait un exposé sur la fin de la religion chrétienne, en seconde, qui avait choqué ma professeur (sic) d'histoire. « C'est considérer les choses par le petit bout de la lorgnette... » Je me souviens de son expression. Pour moi, à cette époque, les églises étaient vides de Dieu. Je me demandais ce qui pouvait bien rassembler les gens face à un mur. Cela me semblait absurde.

(2002. Texte écrit pour le chapitre 2 du Catalogue du S	ol
double.)	

Nuit du 18 au 19 juin 1992. Deux heures du matin. Vent. Étretat.

La peur n'excuse pas tout. Travaillé hier sur les falaises, le vertige. Le thème pourrait se nommer : « Les lieux du vertige. » À la fois les lieux renommés (Tour Eiffel, Chamonix, cathédrales, Étretat, etc.) où chacun a pu éprouver le vertige, et les « lieux étape » de l'élaboration de cette sensation. Ce que l'on en vit et comment on le vit? Peut-être. Cela forme deux axes, comme perpendiculaires l'un à l'autre<sup>27</sup>.

Que cette chambre est rassurante, avec son papier crème et sa lumière électrique. Fermée, avec ses petits volets. Vent, dehors. Endroit monstrueux. La vie peut être monstrueuse et belle, comme la nature. Ces falaises. Ce vide.

Je me sens bien dans les draps, aussi. Mais je suis « choqué ». Violence de mon approche de ce lieu. Pourtant très beau.

Dans le silence de la nuit, quelqu'un ronfle.

Agressif, hier soir. Je n'en pouvais plus.

« Le vertige, c'est la solitude », dit Bachelard<sup>28</sup>. Pourquoi ? Le vertige est une forme de solitude extrême. Chateaubriand à Niagara.

Qu'elle est rassurante, cette petite chambre! Par la fenêtre, on voit la mer, une portion de mer, les toits, et le monstre des falaises. Un à droite, un à gauche. Ruptures. Paroles de Gaumy qui ont trotté dans ma tête, hier, toute la journée « Il faut aller sur la falaise d'Amont... » Pas facile à photographier...

Et puis cette petite barque, cette toute petite barque, sur l'eau miroitante, ces sons bizarrement proches, du moteur, des voix. Je pensais à cette nouvelle de Simenon : *Le naufrage de l'armoire à glace*. L'une de mes préférées [parmi] celles que j'ai lues. Importance des voix, justement. Et puis tout ce que j'ai vécu au bord des falaises. Tout seul à Dieppe, puis avec F. Retrouver tout cela.

/

/

Qu'elle est rassurante, cette petite chambre, elle est comme une petite boîte amicale. L'intérieur d'un cube pour les enfants.

Insomnies multiples. Comme une friche de création. Mal d'être. Tout devient étrange, irréel. Je me suis cogné la tête dans « le tunnel » entre deux falaises, près de la célèbre arche de la falaise d'Aval. Des parents, avec leur tout jeune enfant, auprès de ces monstres. Pleurs. Peur. Pas « auprès » – au pied – de ces murs impossibles dans la pâleur de la fin de journée. Marché dans des algues énormes. Salade géante et ferme. Sensation de bout du monde.

[...]

Odeurs nauséabondes. Pensé à Hugo et à son monstrueux conte de Gilliatt... Écœurement.

Jour	nal, 1	8/19	juin 19	992.)		

### L'homme qui a vu les derniers marronniers

Il recherchait un peu de chaleur. Dans les caves. « Quai Duquesne. » « C'est tous les jours dimanche après-midi », pensa-t-il. « Mais renverse un peu la vapeur! »

Puisqu'un peu de temps m'est encore accordé. Me semble-t-il. Du moins jusqu'à ce soir. Avant que les ombres ne se desquament. Je veux boire. « Bassin Duquesne. »

Rien à dire, mais rien à dire. Ni sur Dieppe ni sur *le Plateau*. « Ne parle que de son nombril. Nombriliste. Égocentrique. Égospartiate. » Ce matin, à la boucherie, il y

avait une dame qui voulait une part de « Gémeaux ». « C'est un signe zodiacal; vous voulez dire du « jumeau », n'est-ce pas ? » Sourires. Le ciel comme des plaques mal ajustées. Fragments de toits, de façade. On appelle cela une ville, n'est-ce pas ? Une ville côtière, c'est quand elle se trouve au bord de la mer. « Ville côtière avec falaises. » Dans le pays de Caux. « Falaises de Caux. » Soixante mètres de haut. Plus pour longtemps. Bientôt une vaste plaine. Comme sur le quai, à Conflans, lors de la crue de la Seine. Voyais pas la limite « du sol ». Les lèvres de l'eau s'avançaient traîtreusement sur le macadam. Tu mettais le pas. Le sol se dérobait, dans l'image du ciel reflété.

Froid. Froid. Combien de fois faudra-t-il te l'écrire? Froid de laboratoire d'analyses médicales. Froid d'indifférence. Froid d'assureur. « Ce n'est pas contractuel. » Lait-carrelage. Les entrepôts réfrigérés, dans la zone sécurisée.

Et le froid. Tu marches sur le sol carrelé. Les poivres.

Et le froid, la nuit, dans ton lit en bataille. Et le froid de tes souvenirs, de tes peurs, de tes craintes, de « ce qui aurait pu arriver. » Il te manque des côtés pour te retourner. Et le froid, perspective de ma vie. Froid, froid dans son regard. Loin!

Et le froid des souvenirs. Mémoire glaciale (toujours). C'est comme cela que se conservent les aliments. Mauvaise définition. Tu ne retrouveras pas ton fils dans le point photographique. Pense au photographe, dans *Blow Up*. On lui a tout volé, ne reste plus qu'une image abstraite. Tu auras beau racler, les images du Plateau, les images de Dieppe, des heures durant. Le temps passe. L'assureur dit : « Non! » Je voudrais écrire par signes. Incompréhensible syntaxe. Impossible à comprendre, à suivre. « Tout perdu. » Comme tu n'es pas riche, pas d'enchères, pas de ventes, pas de

préemption (c'est le mot?) Le droit de préemption. Nous retrouverons le froid originel. Pour ce qui est de la cité détruite, anéantie, empoussiérée, dômée, il faut lire Régis Messac (*Quinzinzinli*). Sa description de Lyon indiscernable parmi les buttes poussiéreuses vaut l'entrecarne brûlante et fumante du gâteau de la « Venise du Nord », peinte et cuisinée, par l'auteur d'*Abattoir 5*. Kurt Vonnegut. Entre deux petits martiens.

Nous serions au sommet de la falaise. Tu serais là, toi. J'aurais dû te donner rendez-vous à Dieppe! Mais tout de blanc, tu ne serais pas venue vêtue. Sale tricheuse!

Je sais que cela ne sert à rien, de se remémorer. Mes assemblages sont dans mes waters. Ces replis n'intéressent personne.

Il faudrait partir, à la tombée du jour. Pour rejoindre hier. Stauder sur l'autoroute. Le parc de Sceaux sans les furets. La nuit, le matin. Le duc de Croÿ. Dans les couloirs de Meudon.

Je suis tout seul dans le jardin. Spectre blanc du dancing bleu. Il flotte, se superpose, s'interpose. « Viens voir... » Nous passons devant le calcaire coquillier. Fûts. Perspective en arrière-plan. La mer bat, au-delà du P'tit-bois. Le sable orange se colore du jus des pommes. « Quai de Williamine. » Bassin de Champagne. Pont tournant du P'tit Moul, à Sèvres. *Foxy Lady* sur le juke-box. Anne Sanvélian en égérie fatale. Nous aurions dû aller à Dieppe. L'enterrement dans les goulots du champ de grève. Notre-Dame-des-grèves, priez pour nous.

Tant que tu écris, tu vis. Encore. Jusqu'à ce soir, peut-être. Après, le grand débarras. « Enfin! »

Pourquoi le Bon Dieu a-t-il créé les falaises ? Il doit bien y avoir une raison. Pourquoi a-t-il laissé les hommes créer la rue du cimetière, à Cla-cla-froid-mart ?

Puisqu'il n'y a plus assez de fièvre, je vais en créer.

C'est la nuit, je dors sur le port, sous la falaise du Pollet. « Au camping du Pollet » ? Peut-être bien. Oui, cela me revient.

Comme quoi les mots s'engrainent en moi. Je suis germe. Pour ne pas être lu. Soleil desséchant. Pauvres pousses. Plantes perdues. Achats, dons, rejetés. Notre-Dame de la Douleur, priez pour nous!

Mais j'aurais voulu être libre! Et croître, comme un bon Champenois. Des temps jadis. Étouffer de blanc. Plâtre, poussière canaille. Bourre dans la bouche. Dieppe! Dieppe! Ma respiration ultime! Nuit, nuit! Elles m'ont toutes quitté. Le compte à rebours était commencé depuis longtemps, mais je ne savais pas (malgré Sénèque et le père Burdin.)

(20 octobre 2015.)	
	••
Arques	

« Petit fleuve côtier de Normandie, dans le pays de Caux, qui forme le port de Dieppe; il est constitué par la réunion, à 6 km de l'embouchure, de trois rivières; la Béthune (45 km), la Varenne (30 km), et l'Eaulne (40 km). »

(	(	ĴΙ	c	u	ic	l	L	C	lľ	c	ı	15	5.5	86	2	e	ľ	u	C.	y	C	·l	0	ľ	9	é	d	i	q	l	le	2,	,	1	9	)(	5	1	-	-	2	2(	9	(	0	C	t	0	ľ	ľ	•	?
4	20	) [	18	3.	)																																															
																																																				•

#### Nouveau brise-lames de l'Est

« Vous parlez à des images, Bernard. — Mais non, je m'en nourris. »

(Journal, 20 octobre 2015.)

# 1996

Vendredi 2 août. [...] [Tirage des photos de « la ville », prises en 1990/1991.] « Tu peux partir en vacances, l'âme en paix. Tu as fait du bon travail. » Je regarde mon tirage des petits gitans (416 – 29). « Il y a de l'espoir. Tu vas construire quelque chose de bien... Continue... » Mais il faut aller plus loin. Je vais continuer à prendre des photos de ville. À la rentrée, je profiterai de la voiture louée pour me rendre à Meudon, à la terrasse de l'Observatoire. Pourquoi pas au parc de Sceaux, pour les entrées et la grille ? Pourquoi ne pas prendre le bassin de l'octogone? Après tout, cela fait partie de mon imaginaire. Et Clamart! Et notre ancien pavillon, et la grille du cimetière, avec cette pointe qui manque... Et cette « entrée » d'allée mystérieuse, entre deux hauts murs, à Meudon, près de l'orphelinat Saint-Philippe... Il n'y a pas que les friches industrielles, qui m'intéressent... J'ai envie de travailler!

Bien sûr, le port de Gennevilliers, bien sûr, la gare de triage de Villeneuve-Saint-Georges... Mais je suis un peu las de la *junk-photo*. [...]

Pourquoi ne pas repartir des hauts lieux de ma mythologie littéraire? Le carrefour de l'Anémomètre, dans le bois de Clamart... Le croisement des rues portant les noms des quatre points cardinaux... Dieppe... La cerisaie du parc de Sceaux, à l'époque de la floraison... La ville, c'est ma ville. Je me l'approprie en *imagination*. Cela doit se traduire en *images*. La séquence d'Alfortville constitue pour cela un bon départ. Le passage des mots à l'image. Je veux travailler!

La ville, ma ville. Ce n'est pas Évry.

Je vais y arriver. Peut-être irai-je errer du côté de l'usine Michelin, à Clermont-Ferrand? Pourquoi ne pas s'enrichir de l'apport de villes de sensibilités différentes? [...] La ville, c'est ma ville. Je n'aime pas spécialement la capitale de l'Auvergne. Ce n'est pas une ville qui me parle, comme Marseille, Brest ou Liverpool. C'est comme Reims. *Manque d'eau*.

La ville, ma ville, ce n'est pas Ussel. Pourquoi ne pas profiter de la voiture pour aller à Dieppe passer trois jours, au mois de septembre? Ou même sans voiture, tout est sur place, là-bas. Au camping! Les appareils chez les flics. Attendre l'équinoxe. Le mauvais temps. Vivement la pluie et le ciel gris!

Ma ville, ce n'est pas Buc, ni les villages de [maisons clonées], ces univers standardisés qui ne parlent pas à l'âme.

Mais c'est un peu une ville du Nord. Je ne comprends rien à la lumière du Midi. Trop. Trop contrastée.

Il faut de l'eau, il faut que ce soit vers le Nord. Au-dessus de la Loire? Aller voir le pont géant de Saint-Nazaire. Je voudrais travailler! Qu'on me laisse travailler! Mais l'hôpital de nuit? Les lettres bleues de l'I.G.R.. Prises avec un film « lumière du jour »... Et ces toits de hangars à zeppelins sous

lesquels on joue au tennis. Jamais, je ne les oublierai. Cette lumière de fin de journée et le dîner-bataille dans la chambre stérile.

[...]

Dire, dire sa vie, sa sensibilité avec des images... Dire « ses îles Hawaï » du cœur... Deserted cities of the heart. Tu te rappelles, ce que tu écrivais à propos du jardin de Clamart et des « ruines » : « Avec ses masques atones, ses monstres empêtrés, ses blasons tout effrités, cette suite d'arcs en plein cintre conférait au jardin une singulière mélancolie et je veux voir dans ce sentiment, plus que dans l'aspect ruiniforme de l'ensemble, la raison pour laquelle mes parents baptisèrent ces arcades « les ruines », considérant peut-être à travers celles-ci moins une série d'encadrements que des échappées, au seuil d'un domaine en ruines qui n'eût été connu que d'eux seuls » ?

Mais les images sont si mystérieuses! Il est si difficile de voir clair en elles!

(.	Į	0	ι	l	r	n	l	a	l	,	4	2	C	l	C	)	û	ì	ţ	_	1	(	9	)(	9	(	5	)	•,	)																												
										•	•				•					•				•				•			•		•			•				•		•		 •	•			•			•						•	

Bien arrivés au Tréport, merci. En haut d'une falaise. Cent mètres après la barrière. Route ardue. Garagiste. 1 000 francs de frais pour changer le moteur d'essuie-glaces qui ne fonctionnait plus. Nous avons dû rouler sans essuie-glaces, sous une pluie battante.

J'ai l'impression que le week-end au Tréport va être plus fatigant que quinze jours de travail intensif<sup>29</sup>.

Pourquoi n'être pas restés chez nous?

Pour avoir vu, mais sans l'avoir *vécu de ses pieds*, la fin du jour. Pour avoir pu saluer la mer. Pour avoir rendu grâce à Dieu de nous avoir conduits sains et saufs jusqu'à ici.

La mer, couleur opale.

Quelle idée, d'être venus ici! Pourquoi ne sommes-nous pas restés chez nous? Quel intérêt, de rouler ainsi, pendant des heures... De transiter par le boulevard périphérique. De se perdre dans Saint-Denis. D'avoir manqué de peu la panne d'essence, sur l'autoroute. J'ai mal à ma sécurité, à mon petit confort, à ma lampe de chevet.

Le vent secoue la falaise. L'hôtel restaurant posé dessus comme le téton d'un sein germanique. Borussia, blonde gardeuse d'ours! [...]

J'ai détesté l'endroit où nous avons déjeuné. Quelconque nourriture toute de graisse et de pâte. Décor ridicule et sonorisation insipide, comme il se doit. « Parfait. »

L'hôtel, ici, ce serait très bien pour être tout seul. Avec le vent qui fait le gros dos.

« Il pleut comme vache qui pisse. » Pierre a peur et Henri aussi. Pourquoi cette aventure ? Cet exil à l'amiable ?

/

Mes mains sentent l'essence. Qu'est-ce que je fais ici? Digérer. Conduire. Regarder. Vivre.

Pourquoi n'être pas resté au chaud, chez soi ? Quelle idée de venir ici, en famille ? Avec petit Pierre qui court partout. Il faut être attentif sans arrêt avec lui. Comme se détendre ? Victor Hugo à Hauteville House.

Pourquoi n'ai-je pas une grosse berline, bien confortable et puissante? Pourquoi ne descendons-nous pas dans de gigantesques hôtels très luxueux? Pourquoi n'avons-nous pas à notre service une nounou autrichienne?

Le vent déménage, autour de nous; roule, plaque, maçonne, ligote et délite. La falaise tiendra-t-elle? La mer ne lui bouffe-t-elle pas les pieds, à chaque marée? Entre ciel et terre, notre chambre.

Mais en même temps, c'est fascinant.

(Journal, 30 octobre 1996.)

Vendredi 1<sup>er</sup> novembre 1996. Le Tréport. Excellente nuit. Nuit modèle. Nuit normale. Henri dort encore. C'est le matin. Le vent s'est un peu calmé. À marée basse. [...]

Du haut de cette falaise, la ville et ses alentours, sous cette lumière de gouache, évoquent un plan et relief.

/

Des photos furent prises, dans la bruine du soir, du haut de « l'escalier de quatre cent quarante marches ». J'ai remonté quelques degrés. Raides.

(Journal, 1<sup>er</sup> novembre 1996.)

#### Les Térébrants Marins

Après s'être cassé six fois le bras, l'auteur de ces lignes, ledit « Léon » (comme la Maison) se cassa la voix. Plâtre. Vingt et un jours. Mais pas dans la glotte. Pas dans la caverne buccale. « Une fois que vous connaîtrez votre anatomie... »

Vous avez compris. C'est un plâtre imaginaire, métaphorique. Une sorte de pétrification, dont veut parler l'auteur de ces lignes, ledit « Léon » (comme la Maison). Une voix blanche. Pipistylet de rétention urinaire. Un tout petit fatras. Ne soulage pas. Cette misère. Je sais ce que c'est. « De n'avoir plus de voix. » Le masque de Méduse sculpté en grand dans la falaise, comme les Présidents américains. Tu arrives du large. Bonne Espérance. Tu ne discernes rien, mais tu pressens. Vent qui chasse le rideau de la brume du matin. Direct! *Oceano Vox*!

« Je te parle! » Ces matins, à l'école du Jardin Parisien (j'y reviens.) Lorsque j'ai foncé la tête la première dans la rotonde vitrée, peut-être ai-je vu devant moi « un mur de falaises »? Pauvre lecteur égaré, on m'a dit (avec insistance) qu'il fallait que je te tende des perches, que j'établisse « des passerelles » (des estacades?). Journées d'effroi. Des intestins tout neufs! Mais ceux que l'on extirpe des matrices chaudes de la vie (avec la bénédiction des services de santé du Gouvernement) ont une palette complète d'organes tout neufs, en parfait état de marche. La vie, contre tout! La Vie! Moi, le morose, le champion du Monde toutes catégories de l'insomnie, je la clame, je la chante, cette chance de donner la vie! Contre toute raison! Les fœtus jetés dans l'eau noire des estacades, ou dans l'herbe rase des glacis, le crient, du haut du Ciel! Il faut avoir été menacé de ces affres, dans le plus chair de son être, pour le réaliser sans partage. Même les taupes! Même les insectes xylophages!

« Aujourd'hui, nous allons vous parler de nos amis, les térébrants marins. Commençons donc cette aimable causerie en évoquant la gent des *Limnoria* et des *Chelura*... M<sup>lle</sup> Aigre-Douce de L'Estacade, qui a longtemps soutenu le poids des pêcheurs et des promeneurs sur *Le nouveau Brise-Lames de l'Est*, à Dieppe (1887) a bien voulu venir pour témoigner de ses souffrances et de ses doutes, alors que ses fondements mêmes étaient grignotés, nuit après nuit, par cette terrible engeance... Mais je suis bavard. Je dois lui laisser la parole... »

(2	2	0	)	0	)(	С	l	(	)	ł	)	1	r	e	?	2	2	(	)	1	1	5	.,	)																																							
						•					•											•				•		•	•		•		•				•			•		•		•		•		•		•		•		•						•	•		•

## 1998-1999

Entre deux eaux état intermédiaire attente de l'envie (de créer)

Tu ne sais pas qui tu portes. NÉANT SOUFFRANCE [...]

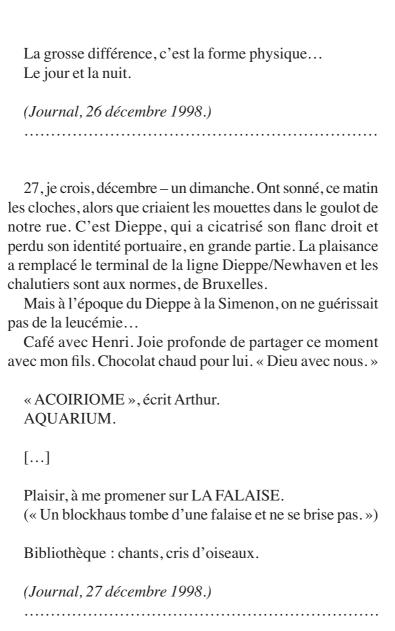
## IL Y A DES SAISONS POUR CRÉER

Je suis en vacances dans ma chambre haute. Imaginaire de L' $Atalante^{30}$ 

Non-dit Le Château des Carpathes  $[\ldots]$ Inexprimable... C'était la mer vue à travers les immeubles et la ville brûlait. Smyrne 1922 Le Vieux Marseille et tout, et toutes C'était la mer et tu avais le vertige estacades cruelles glissé humide vagues gouffre vagues – langue pommes vieux marché tente septembre peur « champ de pierres » dernière fois – Dieppe [...] (*Journal*, 22 *juillet 1998*.)

La famille Lallement est bien arrivée à Dieppe. Dix-huit ans auparavant, sur cette plage...

 $\backslash$ 



Dieppe, en vingt ans, la ville s'est fossilisée. Elle s'est vidée de sa substance pour n'être plus qu'une image.

/

MAIS CETTE ÉGALITÉ DES ÉLÉMENTS. Ce manque d'appétit, de relief... Quel contraste avec promenade « de la grève », à Fécamp, il y a... C'était bien avant notre mariage. Je travaillais encore à Preliser.

Relation entre l'organisme et les paysages.

Il doit y avoir une sexualité particulière du bord de la mer.

[Ces éléments ne font plus miroir de moi-même.]

Ces éléments-là ne me reflètent plus.

/

Ça y est, je commence à m'ennuyer en vacances. Dieppe, cité fragile. Rêve éphémère.

La mer m'apparaissait tout à l'heure comme une image mal peinte.

```
(Journal, 28 décembre 1998.)
```

Matin grogron vers 29 décembre.

**SILEX** 

SOLEX (Y'en a plus)

Crise: concept, pas concept.

Journal, pas journal.

Quel ensemble?

Plein ou peu.

```
Rechercher ou non.

Mais ces expositions,

que de photographie?

/
```

Après une matinée incertaine, soudain, nous découvrîmes le joyau : le « Bar de Londres », à Mers. Une merveille. Ambiance, décor, vue des fenêtres... Les personnages, la musique... Un vrai « chez soi. » Nous y avons mangé des frites et des sandwiches achetés à la guitoune du coin. Arthur – magnifique avec son feutre – a dit : « c'est gratiné, ici. » À côté de la plage fantomatique. Au bord de la darse. Je revivais. Une lumière parfaite. Ce qu'il faut de gouaille pour s'encanailler sans sombrer dans la vulgarité. Et puis : foin des chichis de Dieppe ! Que cela faisait du bien de retrouver des gens « normaux », au comportement naturel ! On pourrait y écrire un livre, ou y finir ses jours, bien au chaud, avec le chat caramel sur ses genoux.

La tenancière était semblable à la mère de Bruno. Le physique et la voix.

Puis une immensité lumineuse bien froide. Gigantesque vide. La mer, la dune, comme à Hillside.

Puis, en moins marrant, plus dans le style pénitentiaire, mais en moins crado, le « site électronucléaire de Penly » (prononcer « Pinly ».) « Tout va bien. » Univers à la Tintin. On n'a pas envie d'y rester.

J'ai pris (avec plaisir) des photos.

Au bistrot, un peu style Edward Hopper, pour les baies vitrées.

(.	J	0	L	u	r	n	C	l	l	,	4	2	(	)	C	l	ė	ć	C	e	?	ľ	r	ı	ľ	)	ľ	•	2	Ì	1	9	)	9	)	8	8		,	)																							
											•		•		•					•				•			•	•		•				•				•			•		•	•		•		•			•			•			•	•					

Mercredi 30. Saint Roger.

Dieppe a énormément perdu de son étrangeté. Cette rue piétonne, avec ses commerces stéréotypés... Ces restaurants du port qui n'ont plus rien de *normand* et qui vendent « la mer » comme un produit interchangeable. « Ça ou autre chose, du moment que l'on gagne de l'argent... » Ce port de plaisance aseptisé... Je m'y ennuie.

[...]

La visite de la centrale de Penly, hier en fin d'après-midi, m'a laissé une sensation désagréable. INEXORABLE; PRÉSENT; ACTUEL; MONDE GRIS, RATIONNEL; MENACE; SÛRETÉ; MAÎTRISE; PROTECTION; MONDE DÉNATURÉ; EFFRAYANT; REDOUTABLE; PERTE. Quelque chose d'inhumain. Qui échappe à l'ordinaire. Qui nous est imposé. Détruit le paysage.

Ulysse, là-dedans?

[...]

Envie de Champagne (la région.)

Envie de prendre des photographies.

Vagues dans la nuit. Frange blanche.

« CASINO » (lettres bleues.)

Envie d'assister à la messe, à Corbeil.

```
(La vieille maison penchée n'existe plus.)

/

/

Cette ville est aussi décevante qu'une photo de Doisneau!

(Journal, 30 décembre 1998.)
```

NUIT du 30 au 31 décembre.

Je suis quelqu'un de bien, je fais ce que je peux. J'essaye.

Reprendre « La Ville » au départ (408) et la dérouler chronologiquement jusqu'à la déchirure. Juger les photos avec les nouveaux cadres gris. Travailler ainsi. Sans textes – même s'ils sont importants (« traversée de la nuit... »)

Puis, lorsque cela sera fait – continuer chronologiquement avec LE VERTIGE...

[...]

Relations entre les lignes d'écriture dans la page et la sédimentation. (Il faut être au bord des falaises pour penser ça!) Qualité de sédimentation de certaines pages d'écriture. Autres : conglomérat.

Je retrouve ma liberté.

Un balcon sur le port, voilà ce qui manque désormais à Dieppe et que nous avons trouvé au « Bar de Londres », au Tréport.

```
(Journal, 30/31 décembre 1998.)
```

1er janvier 1999, midi. Sur les galets, mer haute.

Lire Le Château de...Le Domaine d'Arnheim. Avonsnous La Chute de la maison Usher?

J'ai cherché une maison ancienne biscornue, que j'ai remarquée hier. Je ne l'ai pas retrouvée. L'ai-je rêvée? À l'instar de *La Ruelle ténébreuse*, de Jean Ray?

/

Champagne sur la plage, avec Nicole et les enfants.

J'ai trouvé la définition d'une « bonne photographie ». C'est une photo que l'on trouve *juste*, quand on est un peu gris, un peu éméché.

[Dessins en double page dans mon Journal.]

Tentative de relevé de « la maison du pirate. » Je ne suis pas pleinement satisfait. L'expérience prouve que ma fenêtre en carton est aussi importante que mon appareil photo et que ce carnet/journal.

(	J	6	) [	u	ľ	7	ı	C	l	l	,	I	1	ei	r.	j	(	a	1	n	1	V	i	6	2	1	•	1	' '	9	)	9	)	9	)	١.	,	)																								
										•	•		•				•													•	•	,				•			•		•			•		•		•		•			•									

## Où il question, de manière incidente, de la rivière d'Arques

Une activité d'esprit. C'était la nuit. Il s'ouvrait du temps, du temps à lui. Alors, il poussait le mot. Et les idées venaient, en général. Le grand Houry. Sa fille était anglaise. C'est stupide. Je ne vous raconte pas la blague des croissants. Ils partirent, du jour au lendemain. Quasiment sans prévenir personne. Etait-ce pour se faire regretter, ou parce que cet arrachement leur coûtait beaucoup qu'ils avaient agi ainsi?

Mais quel rapport avec Dieppe? J'ai découvert un formidable porte-folio, sur le site de la Bibliothèque Nationale. « Aménagement du port de Dieppe et du Tréport ». Je n'arrivais pas à m'en détacher. Les images. Et des photos d'Henri Le Secq. Mais loin derrière le passé. Tous tes champs d'intérêt, tournés vers l'arrière, vers le vécu. Et non l'à-vivre. Tu ne conjugues qu'au passé composé. La liste, à l'indicatif comme au subjonctif, à l'impératif comme au conditionnel. Et le participe passé du verbe avoir, qui s'accorde avec son complément d'objet direct, si celui-ci est placé avant... Pourquoi? Ce n'est pas venu par hasard, une telle règle. À l'époque, jadis (toujours le passé) les constructeurs (et non les réformateurs) de la langue française... Tu vas dire une méchanceté contre les technocrates de l'Éducation nationale. Mieux vaut te taire. Miss Houry, donc, tenait un bar-tabac à côté d'un grand parc. C'était une copine de sa mère. Tu t'enlises, Léon. « Il va falloir y retourner. » Ce n'est pas agréable. Queneau vaut mieux. Il avait de la culture, lui. Et de l'humour.

« Mais quel rapport avec ce dictionnaire *perdu* de Dieppe? – Ce n'est pas à proprement parler un « dictionnaire ». Il y avait un petit bar sympathique... Et puis les vagues me fascinaient. Ces gros rouleaux de verre liquide, en transformation constante, qui turbinaient dans mes oreilles. Au pied de l'inaccessible falaise, ce matin-là. Le compteur ne comptait plus. Ou du moins, je le laissais courir, attaché à mon spectacle. Mon théâtre, ma mer, devant moi,

là. À la chaise du Roi. Il a réussi à fuir. « Varenne » n'est plus le symbole d'une chute, d'un arrêt lamentable, mais le nom de l'un des affluents du petit fleuve côtier qui... — Mais que cherchez-vous dans l'histoire de France? — Dans le vaste pourrissoir où je gis, j'ose croire qu'il y a eu jadis (encore le passé) des allées. Et non un entassement lubrifiant de marchands de biens. À tout jamais. Partout. Et les pelouses bien entretenues, avec des stocks de produits mortifères, prêts à l'emploi. Dans le garage, dans les grandes surfaces spécialisées. La mort, la mort, domestique. Peuple des taupes, suivez mon regard. Je suis le Lénine des lémures. — C'est la nuit, que vous écrivez ? — Oui, contre sommeil. Contre intestins. Contre Dieppe... — Vous écrivez n'importe quoi! - Je ne veux plus que l'on me lise. Je veux m'abstraire. Me soustraire. Non, je ne suis pas « un écrivain »! Je suis quelqu'un qui agonise. Mes mots, mes prix. Toujours ce réel soufré, bas de souffle. Ces enseignes asthéniques. Vos mots m'écharpent. S'il n'y avait pas tous vos paquets, je crois que je resterais muet. Vos regards m'encavent. — Voilà donc bien la raison pour laquelle vous ne vous occupez que du passé et que vous écrivez la nuit. Vous parlez à des images, Bernard. »

(2	21	0	C	t	0	ŀ	)	r	e	2	(	)	1	1 4	5	•,	)																																								
		 •	•							 			•	•		•	•	•		•	•	•	•	•		•		•	•	•		•	•		•	•	•		•	•	•			•	•		•	•		•	•		•	•		 •	•

#### Môle

Un siècle d'écritures. C'était le titre de la manifestation organisée par le Comité des Fêtes de La Savate-sur-Creuse

en l'honneur du grand poète Gros Léondits-faut-s'en méfiercomme-de-la-peste. (Vous n'êtes pas sérieux, Lallement!) Un hommage donc, avec un texte correspondant à chacune de ses périodes de productivité (quel horrible mot!) L'emballage des yaourts. Tu vas avoir un procès, Léon.

Eh bien, « Dieppe » offrait presque ce cadre. De la première à la dernière vague. Quand même, Dutronc, il avait de sacrés musiciens! Ce batteur! Bon. Ne dérivons pas. Dieppe 1965, ou 1966. Il faisait beau. Vous photographiâtes une affiche de « James Bond », collée sur un mur de briques, à côté d'une réclame dessinée pour un spectacle de cirque. Aujourd'hui encore, on peut lire le nom d'une localité, sur cet agrégat. « Mais c'est près d'Amiens! » À refaire. Mauvaise pioche! Tu vois, Léon, aujourd'hui, il faut te concentrer sur les préparatifs de départ. Ton public est patient, mais tu remarques déjà des signes de calvitie, dans l'assemblée. Je ne veux pas dire que la moyenne d'âge corresponde à celui d'un club de séniors, mais dans la juste parade de ces têtes, de ces visages bienveillants, quelquesuns se sont levés en catimini, laissant des trous – quelques anfractuosités. « Prends garde à la gueuse! »

Nous l'avons frôlé, l'évocation du « beau Dieppe de 1966. » Tu voulais nous la chanter, la ville portuaire de La Liberté. « Embarquement pour la Patrie des Beatles! » Le crépi de la gare maritime jaune fluorescent! De nuit. Il te faudra d'abord passer par la case « Petits trains ». Vaste pourrissoir, je vous dis. Les rails. Du glacé sous tes pieds nus. Pauvre Asphalte! Comme il inspirait la commisération! Asphalte Vraquier était pupille de la Nation. Il avait rencontré une certaine miss Houry par hasard. Arrête, Léon! Tu n'es pas sur le trottoir, devant chez J. F. Le Scour.

Il tira les rideaux. « Ah! Cette saloperie de ville! » Le réel, son réel, lui avait sauté à la gorge. J'étais loin! Comme une rancœur, un rendez-vous de contrainte. Une situation d'épuisement. Une évidence de sa médiocrité. Votre regard m'encave. Heureusement qu'il y a l'église! Non, ce n'est pas « Notre-Dame des Grèves », ou l'église du Bon Secours, perchée en haut de la falaise. Ni la chapelle Sainte Thérèse, sur le Plateau. C'est l'église qui est dans ma voiture. Comme jamais, je prie la Vierge Marie lorsque je suis au volant. Moi, le mécréant. Taux d'absentéisme à la messe dominicale. Un plâtre. Ma voix.

(21 octobre 2015.)

## **2000**

Samedi 12 août.

Je ferai aussi un album-photos, pour moi, avec tous les clichés que j'aurai retrouvés (ou tirés) de mon passé chez mes parents, à Clamart. Mon passé *photographié*. Je les classerai à peu près chronologiquement. Ce sera une sorte de répertoire.

Le sol. Dans « le Jardin-d'à-côté », je dessinais sur le sol des routes, des pistes, en dégageant la terre brute. Je circulais dessus.

```
/
/
Le sol. Mais quel sol?
```

Avoir « rempli » la fosse creusée par les ouvriers, à l'E.D.F., avec leurs outils, les planches, les clous, c'était encore une histoire de sol.

Avoir gratté, creusé l'intervalle entre deux lames du plancher de ma chambre, aussi.

```
[\ldots]
```

Lourd comme si je portais des pans entiers de mon passé sur les épaules.

```
(Journal, 12 août 2000.)
```

Le « champ de grève », à Dieppe, toute ma fascination pour ce lieu épisodique, c'est encore une histoire de sol.

/

Avoir jeté mon magnétophone de la fenêtre du troisième étage des Arts-Déco, aussi.

/

Sol. Le « coup des pneus », que j'ai fait dévaler du haut de la côte de la nationale...

L'histoire de la sirène/tremblement de terre, et ma description du pavillon, dans mes textes. Toujours le sol...

[...]

```
(Journal, 23 août 2000.)
```

## 2002

Dans une chambre d'hôtel, à Puys (près de Dieppe). Une ancienne maison d'Alexandre Dumas. Grand luxe, thé au jardin, sous la treille. Repas sublimes. Haute gastronomie. Homards derrière la vitre de l'aquarium. Mais là, c'est la nuit. Insomnie pour digérer. Il faut accoucher. Il faut accoucher. Je ne peux pas revenir à Paris sans trouver une solution. Cet échec de mon mariage. Cet abandon consenti de ma créativité. Un bon contrat, mais la mort. Que faire? J'ai eu un choc, cet après-midi, lorsque j'ai compris que mes pressentiments étaient justes : on était en train d'anéantir « le champ de pierre », ce lieu extraordinaire qui se trouvait à la sortie du port, sur la droite, au pied de la falaise... J'avais bien vu un camion, senti quelque chose de bizarre... Là, que puis-je faire? C'est à moi! Je vais écrire à tout le monde! Au président de la République, aux ministres, au préfet, au maire, au chef de travaux, aux écologistes, aux journalistes! Je vais leur dire qu'aimer rend propriétaire! Je vais leur écrire que le simple fait d'être sensible à un lieu poétique donne des droits! Je vais construire mon argumentaire sérieusement... C'est la nuit dans la chambre d'hôtel. Ma femme dort à côté. Fébrilement, j'écris sur une enveloppe retournée, en essayant de ne pas faire de bruit. Mais j'en fais tellement du bruit! Comment trouver une solution? Je ne peux pas repartir comme ça...

Les heures passent, mon argumentaire tourne au délire : « Fondements objectifs du caractère poétique de ce lieu »... Je n'en sors pas. Et pourtant, de ma meurtrissure remontent les images de ce champ de grève que j'aime tant... Ce lieu

double, qui appartient à la mer comme à la terre... Je pense aux villes pétrifiées de Max Ernst qui m'ont tant envoûté lorsque je les ai découvertes. Mon argumentaire ne tient pas. Rien ne peut empêcher ces travaux pour la centrale atomique de Penly... (Je ne savais pas que la plate-forme qu'ils construisaient était destinée au nouveau terminal de la ligne Dieppe/Newhaven.) Dieppe a bien perdu de son âme, aujourd'hui. Simenon ne pourrait plus y écrire de roman...

Au bout d'un moment, la fatigue aidant, je m'aperçois que mon raisonnement ne tient pas. Aucun argument écologique ou géologique, ou culturel, ou même populiste (Dieppe : « porte de la mer de Paris ») ne peut empêcher ces travaux. Il faudra te résigner, comme le jour de l'arrachement des arbres du « Jardin-d'à-côté ». Même si tu étais un personnage important, tu n'y pourrais rien.

Mais alors, si je ne peux empêcher la destruction de ce lieu qui m'est cher, je peux *défendre mon émotion* en ne sombrant pas moi-même comme ces lieux fragiles.

Et je suis allé me coucher en ayant l'impression d'avoir remporté une victoire.

(2002. Textes ecrits pour le chapitre 2 du Catalogue du Sol double.)
Le sol ne peut se penser sans le Temps.
(Journal, 10 juin 2002.)

#### **Présentation**

Je ne suis pas qu'un ciment dentaire (suite). Oui, il faut bien le dire, la nuit, cette nuit, à cet instant présent, là – maintenant. Toutes ces crises qui me dépassent. L'état de la planète, le problème des migrants. Le Moyen-Orient, pour ne nommer personne. Cela me tait. Enfin, je veux dire : cela m'écrase, dans un sens. Tous ces drames dépassent presque l'échelle humaine. Il ne faut pas se défausser de nos responsabilités. Je ne comprends pas, je ne fais que constater ce que j'apprends, chaque jour, « aux informations ». Avec consternation, indignement, inquiétude. Mais ce qui me touche le plus, c'est l'atteinte aux mots. Cela scelle mon affolement devant l'état du Monde. Là bée la fracture entre l'Ancien Monde et celui dans lequel je vis, aujourd'hui. Le dynamitage de Palmyre m'impressionne moins qu'un néologisme sans racine. Pas de citation.

Alors Dieppe! Votre pouvoir m'écrase, mais je suis d'être écrivant.

(22 octobre 2015.	)	

#### Rue du Fort Châtillon

« Il existe une rue du *Fort Châtillon* à Dieppe. Le fort Châtillon, du nom du capitaine d'Henri IV fut construit en 1589 et détruit un siècle plus tard. Ses ruines étaient encore conséquentes au moment de la Bombarderie de 1694 qui détruisit presque entièrement la ville. » (Olivier Poullet.)

Il faut poursuivre, sous peine de se morfondre en mauvaise conscience. J'ai remercié, Marie, de nous avoir protégés, lors de ce trajet effectué dans une voiture rendue dangereuse par mon imprudence. Si le pneu avait pété! Je rends grâce à Dieu de nous avoir donné une chance de vivre cette journée en particulier.

Ici, à Merlines, comme à Dieppe ou à Houdan, j'écris. Je suis un être écrivant. Telle est ma destinée et mon talent. Alors, quelle que soit l'heure!

Il faut poursuivre quelque chose qui ne s'explique pas. Qui ne m'appartient pas, et qui est. Il m'est juste donné de le rendre discernable.

Je dois être l'humble serviteur écrivant du mystère de ma vie.

C'est la nuit et je ne dors pas. Il faut digérer (toujours la même histoire.)

Toutes ces histoires que je ne sais pas écrire. Mais les mots? Que s'est-il passé? Quel voile est tombé sur mon attention? Quel enchantement m'a plongé dans une stupéfaction béate? Comment s'arrêter? Où est l'axe? Je cherche et j'ai cessé de chercher. Les soucis matériels ne s'estompent

que sous la lettre. Parce qu'au fond, qu'est-ce que je sais? On joue un rôle et l'on se trompe. On suit son tunnel, et l'on ne doit son salut qu'à la Providence. Ou à l'intercession bienveillante de sainte Thérèse.

C'est la nuit, en ce jour du 24 octobre 2015. Je suis vivant, nous sommes vivants. Pierre a retrouvé une fois de plus avec émotion cette maison qui lui rappelle son grand-père. La voix vibrante, il a évoqué la relation mystérieuse qu'il ressent – spécialement dans ce lieu – avec lui. Son seul regret est « qu'il soit parti trop tôt ». Il se sent impressionné, presque guidé, par la présence bienveillante de ce grandpère scientifique. Se taire, pour laisser surgir cette belle confidence, cette confiance dans un enracinement familial à chaque fois sollicité, à chaque fois renouvelé, fondateur de toute une vocation, révélateur de son plus authentique talent, le sien, le seul, celui qui nous est donné, que l'on est le seul à pouvoir discerner et dont la valeur se confirme dans l'enracinement familial, justement. Ses doutes, ses vides, la vibration de sa voix, à la limite des sanglots, j'entrevis son œil briller, justifiaient toute cette journée vécue « sur le fil du rasoir ». Quelle grâce nous a-t-il été donnée de vivre un tel Passage! Merci, Seigneur. Merci, Pierre, le mathématicien, le physicien. Merci, Roger.

Nous allons revendre ta voiture. Ou la céder à un épaviste. Il me faut accepter de me séparer de ce lien matériel qui ne peut plus persister, sous peine de mettre notre vie en péril. L'esprit demeure. « La petite auto rouge » va partir à la

casse, mais la filiation incroyable entre un petit-fils et son grand-père s'est encore une fois révélée. Elle bat dans son mystère, source féconde, joie ineffable.

Ainsi donc, il y a une « rue du Fort Châtillon », à Dieppe.

(24 octobre 2015.)

## **2003**

#### Mon socle, le Plateau

Plateau : [Le plateau de Clamart. Le plateau de Châtillon. Le plateau du fort de Châtillon.] La vallée de la Seine. Parmi tous les plateaux qui surplombent la capitale, l'un d'entre eux, en forme de galette de peu de pâte au fond d'une poêle (avec un effet de torsion). Le bois de Meudon, le plateau de Vélizy, le Petit-Clamart, le bois de Verrière et une fourche, avec d'un côté le bois de Clamart et de l'autre. Le Plateau. La courbe des 150 mètres au-dessus de la mer, dessine là plus précisément une forme d'ectoplasme ou comme l'ombre d'une main, cadastrée entre Clamart, Châtillonsous-Bagneux et Fontenay-aux-Roses. C'est sur son dos que se trouve le point culminant de la région parisienne, à 165 mètres. La distribution des eaux n'est pas égale entre ses trois versants. L'inclinaison des couches privilégie Fontenay par rapport à Châtillon, qui est plus aride et où l'approvisionnement en eau a longtemps été une préoccupation. Clamart s'est construit autour d'un ruisseau qui descendait du bois. Revenons à la corne. La valeur stratégique d'un tel site tombe sous le sens. Et les Romains, et les Anglais, et les Bourguignons, et les Alliés en 1815, et les Prussiens en 1870, et les Fédérés combattirent pour prendre ou garder ce plateau. Finalement, alors que l'aviation ne va pas tarder à être inventée, on décide d'y construire un fort, du solide. C'est dans l'ancienne zone de servitudes militaires de ce fort que sera construit, en 1928, le pavillon.

(Glossaire – II – Glossaire non exhaustif [à tendance encyclopédique] – Compléments et variantes – 31 mai 2003.)

#### **Dieppe**

Ville portuaire de la Seine-Maritime, « située dans une brèche des hautes falaises du Pays de Caux, à l'embouchure de l'Arques ». Cette ville a la particularité d'être la cité maritime la plus proche de Paris. Dieppe, c'est un peu « le rêve de mer de Paris ». Depuis 1848, on peut aller à Dieppe par le chemin de fer (départ de la gare Saint-Lazare). À la différence de ses sœurs guindées de la Manche, comme Cabourg, Deauville, Le Touquet, Dieppe a longtemps gardé un cachet populaire, même si, ici comme ailleurs, la spéculation immobilière dispute à la fossilisation ce qu'il reste de tissu vivace. Jadis, à l'époque où il y avait encore des épiciers et des bouquinistes dans les rues principales, se trouvait sur le port un fameux restaurant familial, avec une

salle vitrée à l'étage, donnant sur la gare maritime. « Maquereaux à la Dieppoise ». Aujourd'hui, fast-food et vue sur le port de plaisance. Dieppe a longtemps été synonyme d'embarquement pour l'Angleterre. Sa hideuse gare maritime semblait de sucre tellement l'exaltation de partir, de s'embarquer, était forte. C'est une de mes villes. Une de ces villes où je me suis retrouvé, où je me suis cherché. Je me sens propriétaire du sol de Dieppe.

(Glossaire. Compléments et variantes – Glossaire – Version II – 14 août 2003.)

# Où il est question, notamment, de la rue de Dieppe au Tréport

Pierrette et le pot au lait. Il faut remuer les marchandises. Alors, on s'active, dès l'aube. Ne te moque pas des gens qui travaillent dur pour gagner leur pain. Tu es un intellectuel, toi. Tu peux vivoter la nuit, écrire quand bon te le semble. Tu le sais bien. Pierrette Jeannebot était une fille simple, mais pas sotte. Discrète, d'un port modeste, elle savait se faire ombre devant les notables. Sa patronne, la mère G., malgré son caractère irascible et ses fâcheuses manies, la tenait en estime. Ce qui représente quand même un sacré exploit. Elle resta à son service dix-sept ans. Puis un matin, après le ménage, elle annonça à la vieille qu'elle allait la quitter. Ce fut un véritable drame. À croire qu'elle voulait en faire son héritière, que tel avait été son désir secret. Mais Pierrette tint bon dans sa décision. Peu de temps après, on la

vit sur le quai de la gare de Dieppe, un matin, prendre le train pour Paris, son petit bagage à la main.

Ce que l'on ignorait, c'est qu'elle était attendue à Rouen. Il a été dit, personne ne fut en état de le vérifier, qu'un garçon, du nom de Martin, un type brun, que l'on employait à la tâche, sur le port, entretenait avec elle des relations de cœur depuis plusieurs années. Ce serait lui, que ma voisine, M<sup>me</sup> Legendre, aurait vu en silhouette accueillir la Jeannebot sur le quai.

Là-dessus, la guerre est venue et l'on eut d'autres chats à fouetter. Lorsque je suis revenu à Dieppe, à la Libération, j'eus l'impression d'entrer dans une ville fantôme. L'avant-port était désert.

Le fenouil était trop froid. C'est dommage. Et le train est parti sans que je puisse embrasser Pierrette. J'ai appris son décès récemment; elle s'était établie au Tréport, à l'entrée de la rue de Dieppe, paraît-il. Cela m'a fait un choc, quand même. Tout un pan de ma vie qui disparaissait. On aimerait garder en réserve toutes ses amies de cœur, même si elles ne nous appartiennent plus, qu'elles se sont données à d'autres.

Leur plus grande infidélité, finalement, c'est d'être parties de l'autre côté, avec le nautonier farouche, dont on ne voit que le dos, comme sur le quai d'une gare. « Un type habillé en noir, paraît-il, qui serait venu la chercher, de bon matin. » Cela m'a impressionné, quand même. J'y ai pensé toute la journée. « Mais elle avait préparé son coup. »

(25 octobre 2015	T.)	

## 2005

En cherchant la notice sur les Haüy dans le vieux dictionnaire Larousse (de 1904), je découvre une page illustrée intitulée « HAUTEURS ». Graphiquement intéressante par sa composition. Aussitôt, j'essaie de situer la hauteur des 165 mètres du plateau de Châtillon. Et je vois dans un encadré l'image des monuments les plus hauts (à l'époque.) Parmi ceux-ci, la cathédrale de Chartres, celle de Strasbourg, la tour Eiffel... Cela m'éclaire sur les raisons souterraines qui ont pu me pousser à réaliser « mon sujet sur le vertige » [en 1992.] J'aurais envie de dessiner la ligne de ces 165 mètres au-dessus du niveau de la mer. À réaliser, en scannant cette page! J'y trouve aussi Cette page pourrait figurer dans l'introduction du *Catalogue*.

(Journal, 13	novembre 200	5.)	

Je consulte sur Internet le site du C.E.A.

C'est incroyable, quand même! « Le plateau de Châtillon » n'est pas n'importe quel lieu!

Je consulte les dossiers de presse concernant « l'analyse et la décontamination du site ». Il y a des schémas très précis. Voir les dénominations. Il est question des égouts, aussi. Des plans. Qui peut voir le site de son enfance ainsi étudié, en dehors des habitants d'une cité ancienne comme Paris?

Sûrement pas Nicole, avec sa rue Diderot, à Villeneuve-Saint-Georges!
[...]

(Journal, 12 décembre 2005.)

## **2006**

Il n'y aura plus de livres. C'est fini. Les livres existent à contrecœur, maintenant.

J'ai rêvé cette nuit que je découvrais une source, sur le Plateau.

(Journal, 1<sup>er</sup> janvier 2006.)

« Le fort de Châtillon » n'a commencé à avoir une existence physique – pour moi – que le 10 février 2006, vers onze heures cinquante... Lieu interdit – comme le grenier de mon père – dont le nom complet – « Fort-de-Châtillon » – était écrit avec de l'encre opaque. Je commence à discerner ce que ce terme désigne, a pu désigner, par des photographies que j'ai vues, reproduites en petit, dans une plaquette

éditée par le C.E.A.<sup>31</sup>, [des photographies que j'ai vues] hier, au service des archives de la ville de Fontenay-aux-Roses.

(.	Į	0	l	t	r	ľ	ı	a	l	l,	,	4	1	İ	1	J	f	ė	6	V	7	r	i	6	?	ľ	•	4	2	(	C	)(	(	)	C	)	•	)	)																													
							•	•	•				•				•				•				•			•				•				•	•		•		•			 •		•	•		•	•		•	•		•	•			•		•	•			•	•	•	

C'est curieux, sur le Plateau, il y a les lignes concentriques des courbes de niveau, la ligne de la zone de servitudes militaires qui entourait le tracé du fort et les cercles décroissants des radiations atomiques, diminuant à partir du point d'émission de la pile Zoé, qui a fonctionné entre 1948 et 1976.

```
(14 mars 2006.)
(Texte écrit pour le chapitre 16 du Catalogue du Sol
double.)
```

Tu donnes l'impression de douter de l'efficacité de tes incantations envers les morts. Dans tes répétitions, ton absence de lien, il y a comme une urgence. Ils s'effacent! Comme si tes mots, ton écriture, était une recette, un parfum, une musique enregistrée. Ce n'est pas en blasphémant que tu les feras revenir! Tu plaques, tu jettes une réponse. Tu te défends comme tu peux. Pas toujours de façon régulière. Ils s'effacent, les jours de ton passé. Tu crois qu'ils t'attendent, dans les quartiers? Après la scène de ménage. Avant la séparation définitive. On tente le coup. Mais les mots sonnent creux. C'est trop tard.

Je voudrais m'en libérer. Et vendre le train Märklin! Et vendre, le manteau de fourrure de ma mère (j'ai même la facture.) Quitter. Ce sanctuaire, ce musée des musées, qu'est la France. Quitter. Je me fous du plateau de Châtillon! De sa forêt souterraine de piliers – comme sous l'église, à Saint-Émilion. De ses sources volées. De ses querelles d'héritiers. Tu ne reviendras pas. Je n'ai pas envie de parler de Sacy. La prière du soir. Il paraît que je « priais le petit Jésus pour maman, pour papa... et pour le père Caudron. » C'est ce que m'a raconté Micheline. Je l'ai dit, je peux ranger la feuille de notes sur laquelle cette idée était reportée. Je l'ai dit! Je l'ai écrit! « Et pour le père Caudron! Et pour le père Caudron! » Le p'tit David qui tournait avec sa moto sur la route du Panorama, le soir. Il s'est tué. Un soir et c'est fini. Escargot malhabile.

Comme tu résonnes, mon silence!

```
(15 mai 2006.)
(Texte écrit pour le chapitre 19 du Catalogue du Sol double.)
```

#### Plate-forme d'abrasion

« La côte du Pays de Caux est constituée par de grandes falaises de craie verticales, blanches, d'une centaine de mètres de haut. La marée basse laisse à découvert une étroite plate-forme parsemée de galets de craie et de rognons de silex – matériaux arrachés à la falaise et roulés par la mer.

À marée haute, les vagues déferlent jusqu'au pied de la falaise contre laquelle elles projettent de durs silex : elles creusent peu à peu une encoche à la base de la muraille. En même temps, l'érosion des eaux de pluie agit au sommet de la falaise, élargit les fissures de la roche. De temps en temps un pan de falaise, miné par la base, s'écroule : les éboulis seront roulés par les eaux et dispersés par les vagues, puis le travail de sape reprendra.

La côte recule donc peu à peu. De nombreuses maisons, construites imprudemment à proximité de la falaise, ont été détruites. Des échancrures au sommet de la falaise, que l'on appelle des valleuses, soulignent bien l'importance du recul. [...]

Le recul de la falaise a pour conséquence la formation d'une véritable plate-forme d'abrasion marine qui s'élargit aux dépens du continent. Ainsi, au fur et à mesure que le niveau de la mer montait lors de la transgression flandrienne<sup>32</sup>, la falaise a reculé, et la plate-forme a mordu sur la bordure continentale : la *plate-forme d'abrasion* représente donc la partie supérieure, modelée par la mer, de la plate-forme continentale. »

(*Cours de Géographie*, publié sous la direction de P. Gourou et L. Papy, Géographie générale [...], classe de 2<sup>de</sup>, *Classiques Hachette*, 1966, page 154.)

(25 octobre	2015.)		

#### Dans les bas-fonds

Il va falloir parler des « petits trains ». On ne va pas y couper. C'est Dieppe qui veut ça. Ou du moins qui voulait, jadis, du temps de la gare maritime. Les rails dans la ville, au bord du quai. Mythe de la voie qui s'enfonce doucement sous l'eau.

Il va falloir parler des « petits trains ». On ne va pas y couper. C'est vraiment très mauvais. La situation était totalement malsaine, il le savait. Ce bouquin nauséeux qui traînait sur sa table de nuit. Cette obligation d'écrire, alors qu'il avait l'impression d'être enfermé, tout seul, dans cette chambre. Tout était dans sa tête. Il n'était obligé à rien. C'était la nuit comme on dit « le carême ». C'était sa nuit, son tour de veille dans la grande chambre mortuaire de l'égout collecteur 3. « Sous le port », dans la rivière souterraine, détournée. Non, non. Tu aurais mieux fait d'écrire du courrier.

Il va falloir parler des « petits trains ». On ne va pas y couper. C'est « Dieppe » qui veut ça. À cause de sa rue à la lanterne rouge. Tous les ports. C'était difficile. Le rideau usuel des apparences était tombé. Il errait comme un fou dans le vieux port. Déjà qu'en plein jour, il faisait peur aux petites filles! « Que tenez-vous dans votre main? » On dut lui tenir le poignet et l'obliger à démouler cette boule de vase puante qui tomba, presque cuite, sur le sol. « Appelez le central! »

Il va falloir parler des « petits trains ». On ne va pas y couper. « C'était ça, ou le départ forcé pour Manille... Je

n'avais pas le choix. Ils m'avaient tellement tapé dessus que je ne pouvais plus avancer. » « Comment je vais faire pour ouvrir? »

C'était la nuit, et il était seul au bord de ce quai. Il voyait luire sous la lumière du réverbère une courbe d'acier incrustée dans le sol. « Mais pourquoi ont-ils fait cela? » Il jouait instinctivement, mécaniquement, à poser le bout de sa chaussure sur le rail. Cela coïncidait exactement. Quel réconfort pouvait-il espérer sous ce portique de grue ? Quelle image interdite le maintenait ainsi fixé à l'inexplicable désireux? Il avait fait du feu au-delà de toute raison, la veille au soir. Il aurait brûlé l'armoire à pharmacie, avec sa parure bleu ciel. Puanteur de la peinture carbonisée. L'huile de lin qui bouillait. « Mais pourquoi avait-il fait cela? » Dans ce port, dans cette nuit, sous cette grue, là, présentement, il se posait la question. Le wagon de marchandises, un fourgon à bagages, et puis des tas de planches en attente de chargement, lui faisaient face. Il était seul, dans cette gare maritime. De temps en temps, il entendait un petit clapotis, dans l'eau. Le vent soufflait au large. « Je vais rentrer chez moi, mais cela sera pareil qu'avant. Je n'ai rien résolu. Mais qu'est-ce que je fais ici? Sous cette grue? On va me prendre pour un rodeur, ou un type en cavale. » C'était bien avant « Calais ». Lors d'une époque relativement stable, que cela se passait. Les rôles semblaient assez clairement distribués.

Mais lui ne se situait pas bien, parmi les éléments qui constituaient son cadre de vie habituel. Sa chambre lui semblait close. Alors, il était parti errer, sans rien dire à personne. Après avoir marché sans but un long moment, il s'était retrouvé sous le portique de cette grue, au bord du

bassin du port de commerce. Et là, comme s'il s'était instinctivement placé à la bonne distance focale, il s'était laissé bercer par l'apparence d'une image typique de port, dans les années trente. Comme s'il avait débouché dans une couverture illustrée de livre, d'un roman dramatique bon marché que l'on achète par complaisance dans le kiosque d'une gare parce que l'on a deux heures à perdre. Mais qui est si mauvais, écrit avec une telle volonté de salir, d'avilir et le lecteur et l'auteur du livre lui-même, que le réflexe d'un homme normal (pas de quelqu'un qui resterait des heures le pied sur un rail glacé, sous le portique d'une grue) le premier geste serait de jeter, de balancer ce bouquin à la flotte, là, en bas. Et d'attendre qu'il plongeât dans l'eau sale avec un son minable, dérisoire, imperceptible. « Une image, et puis c'est tout. C'est ce que j'ai cherché. Oui, une image qui pourrait se superposer à une impression reçue, il y a bien longtemps, dans un local interdit, dans lequel je me serais glissé, profitant d'une porte qui n'aurait pas été refermée à clef. Une image peinte représentant une scène de port, justement. » « Dieppe 1940. »

(26 00	ctobre	2015.)		

## À propos de transgression flandrienne

« Il y a deux façons de se rendre à Dieppe, par la mer ou par la terre. Je vous propose une rencontre à l'Auberge de... » Sur du papier chiffon, non blanchi à l'acide chlorhydrique, façon ancienne (cela se voit, il n'est pas sec et cassant) étaient inscrites ces lignes écrites à la plume, manifestement, avec une encre qui, en vieillissant était devenue d'un bistre de bouchon. Billet trouvé dans un livre abandonné sur le trottoir, un jour d'encombrants, au milieu d'assiettes en piles, de baigneurs mutilés et de débris hétéroclites, mais certes révélateurs d'une strate historique de la société française. Les ferrailleurs rôdaient. Il dut disputer son butin d'une marche saccadée vers sa voiture. « Tout dans l'coffre. »

« Cela doit dater d'avant 1884 », pensa-t-il. Avant le tour du capitaine Renard au-dessus du Petit-Bicêtre. À bord du dirigeable *Le France*. De l'exploit, de se diriger avec un aérostat, pour la première fois, ce que l'on avait tant attendu, espéré, depuis le Siège de Paris (Gambetta dans les champs. « Où ça? ») de cette prouesse, on tint à marquer l'coup en fondant directement le mot : « Dirigeable ». Le verbe enfanta le substantif, tant l'exploit était méritoire et riche de possibilités pour l'avenir. L'étape suivante fut « le premier kilomètre en circuit fermé », d'Henri Farman, en 1908, à Issy-les-Moulineaux. L'associé de ton arrière-grand-père, Jean-Christophe?

Mais bien vrai qu'avant cette conquête de l'Air, Dieppe était au point de rencontre entre « la voie des mers et celle de la terre. » « Caux — Oui, les falaises. — Mais aussi, « dans certains départements, un mélange de choux, de navets et de pommes qu'on donne aux vaches et aux cochons » — Vous citez, mon cher. Vous savez, ce n'est pas en dansant comme un singe entre des appellations glanées par-ci, par-là, entre le titre d'une carte postale et une définition trouvée dans un dictionnaire déclassé, incomplet, que vous pouvez feuilleter, pour le plaisir des mots, dans votre

cabinet d'aisances, que vous masquerez votre indigence. On le sent bien, dans vos approches de descriptions. Vous redoutez la couleur, le trait. Ils flottent, vos personnages. Tellement allusifs qu'ils n'existent que comme un regret, une pensée inavouable, un rapprochement d'idées peu flatteur qui vous vient à l'esprit lorsque l'on évoque certains noms de lieux ou de personnes. — L'important, c'est d'écrire, gros navet! — Ne me prenez pas pour une partie de « caux », s'il vous plaît! Vous dérivez, vous dérivez, comme toujours. Faire falaise n'est pas facile, vous le savez bien. Encore les mots de votre géographie d'enfance, vous pouvez vous les approprier, parce qu'il y avait de beaux schémas didactiques. Des blocs-diagramme qui évoquaient la part de gâteau bien coupée, le dimanche, sur une nappe blanche, dans la griserie du vin de champagne, sous la treille ou la tonnelle. Et que la jolie nièce qui était en face de vous, avec ses frisettes... Bon. L'âge de l'Excellence, c'est fini. Comme l'air est différent, de minute en minute, le dimanche après-midi! De léger, suave, emblème d'une juste liberté retrouvée, il devient peu à peu pesant, suintant, malingre, marquage au fer d'une culpabilité diffuse. On dirait qu'il exsude des ombres. Et le soir, la conclusion-rabat. Couperet du noir. — « Il va falloir parler des petits trains. » Alors, vous voyez, vous pouvez essayer de me diminuer en grattant ces sources, vous ne couperez pas le flux, de ma pensée, de mes idées, des suggestions que suscitent ces mots, ces expressions, justement. Je suis, je t'être, des vocables que je glane, comme vous le dites « entre le titre d'une carte postale et une définition trouvée dans un dictionnaire déclassé ». Au lieu de m'agacer, vous ne pourriez pas plutôt me trouver le nom d'une enseigne d'auberge, de marchand de vins, à Dieppe, qui pourrait avoir

reçu mes deux savants aux alentours de 1884? Au cours de leur échange de courrier préalable, l'un d'entre eux aurait proposé que « comme signe de reconnaissance, nous arborassions chacun un bouclier. » Du verbe « arborer », enfin, que nous tinssions, que nous présentassions de façon ostensible (et néanmoins discrète, quand même, dans le milieu de pêcheurs) chacun un bouclier. Ainsi, je vous reconnaîtrai du premier coup d'œil. On imagine la scène. Plafond bas, poutres apparentes, fumée, grondement des conversations. Et puis, au milieu, dans le rai de lumière, un insecte iroquois qui émerge. L'autre, son « collègue de Paris » (« mon cher confrère, je suis très heureux de faire votre connaissance ») tenant le froid métal d'une pièce d'archéologie celte, empruntée au Musée du Pays de Caux. Sous numéro d'inventaire et tout et tout. Il avait même dû laisser une caution. « Comprenez, le Patrimoine national... » « Ce n'était pas nécessaire, je vous aurais tout de même reconnu...

— Moi, de même, évidemment. »

C'est ainsi que la Mer rencontra la Terre, en ce jour d'octobre 1884. « Parlons donc de cette fameuse *transgression flandrienne*… Vous me devez des comptes, je crois… »

(2	?(	5	0	)(	1	C	P	)	r	e	2	(	)	1	-	)	٠,	)																																			
								•			•			•	•			•	•			•	•		•	•		•	•		 •	•	•		•	•		•	•			•	•			•	•			•	•		•

## 2007

Nuit du 30 au 31.

J'ai compris : je suis le plateau de Châtillon. Le plateau de Châtillon, c'est moi. Toutes mes pulsions et mes aspirations s'y trouvent exprimées. Mais je serai sauvé.

(Journal, 30/31 janvier 2007.)

# 2009

Jeudi 26.

Il y aurait un petit index utile à réaliser : « Les lieux de Simenon »... Quels romans ont pour cadre la ville de Dieppe ? [...]

À Dieppe, j'ai aidé une dame aveugle à traverser des passages cloutés dangereux. J'ai aidé une jeune femme handicapée à traverser l'estacade en bois de la jetée. Ils étaient un petit groupe, accompagné. L'animatrice, entourée de sa grappe, s'est moquée gentiment de la jeune fille « qui avait su trouver une bonne âme pour lui donner le bras... »

(Journal, 26 février 2009.)

### 11 décembre 2008 – 11 mai 2009

# CHAPITRE 23 DU CATALOGUE DU SOL DOUBLE<sup>33</sup>

La façade du pavillon / Escalier de la falaise. Étretat.

(En me remémorant : « TEGUERNDORF »)

Composition du chapitre 23 par « états d'âme » successifs.

Ce sont des états de conscience, des paliers : à un certain moment, *j'ai pensé cela*.

Il suffit de les définir et de les ordonner chronologiquement. Non pas à la date de l'acte référent, mais à la date de la prise de conscience qui s'y rapporte. Par exemple, la lecture du livre sur Édith Piaf, au cours de l'été 2005, m'a fait prendre conscience de la souffrance de ma mère, qui

« ne savait pas écrire correctement ». Voilà « la première pierre » $^{34}$ .
(Journal, 23/24 avril 2009.)
<u>1965</u>
19 novembre 1965 – à la suite du décès de mademoiselle Jacques, proposition de vente de son terrain à la société C.L.C., qui en avait fait plusieurs fois la demande auparavant. Cette proposition restera sans suite.
Vers 1965 – Prise de vue, à Clamart, de la photographie représentant le pavillon vu de face. Photographie qui entrera dans le couple de l'assemblage 23 du Sol double.
<u>1966</u>
Avril 1966 – Bernard Lallement écrit au stylo-plume sur l'envers du tirage crénelé de la photographie représentant le pavillon :  « B Lallement 716

Meine Haus (sic)

Viele Grüße Bernard » Ces éléments écrits seront rayés de traits de stylo-feutre par la suite.
<u>1971</u>
Mars 1971 – Le terrain qui avait appartenu à made- moiselle Jacques est acheté par la société Percepied. Destruction du verger pour établir une plate-forme en ciment avec des hangars.
<u>1980</u>
[20 juillet 1980.]
<u>Journal – 1980</u>
Écrire quelque chose sur Pavillon de Clamart.
(Journal 1980 – Noté page 20 juillet.)

### *Vergetures – I (1982/83)*

Que je dresse le portrait sensible du pavillon de mon enfance, à Clamart.

La peur n'en sera pas absente.

Par strates figureront mes impressions successives, suivant croissance et événements. Ainsi, la hauteur des marches et les interdits s'estomperont, pour aller jusqu'au marquage de certains murs, à la veille du déménagement.

(Journal 1980 – Noté page 20 juillet.)

# 1981

[16 janvier 1981.]

Lorsqu'on ouvre un robinet d'eau, on entend des applaudissements.

(Journal 1981 – Noté page 21 mai – Vergetures. I. 1982/83.)

 $\mathbb{Z}$ 

Quand vais-je commencer ma collection d'indicatifs de radio et de télévision?

```
(Journal 1981 – Noté page 16 janvier – Vergetures. I. 1982/83.)
```

[27 mars 1981.]

Filmer un coucher de poules. Mettre une musique et des dialogues.

(Idées de film. 1978/80.)

La poule est la seule créature devant laquelle j'ose me prendre pour quelqu'un.

```
(Journal 1981 – Noté page 18 mars – Vergetures. I. 1982/83.)
```

Des poules se disputent un ver. Commentaires de la scène par un Roger Couderc. (Nous avions des poules, dans le seizième, sur le balcon.)

(Journal 1981 – Noté page 27 mars – Vergetures. III. 1986.)

\ı

# *Journal* – 1981 Œuf – coque – Coq/poule. (Journal 1981 – Noté page 7 avril.) *Vergetures – I (1982/83)* [Rien.] *Vergetures – II (1984)*

## <u>Vergetures – III (1986/87)</u>

Des œufs à la coque; des œufs de poule.

(Journal 1981 – Noté page 7 avril.)

[26 juin 1981.]

[Rien.]

Tu es à table, dans le meilleur des cas détendu, et dans un état de réceptivité aiguë. Autour de toi, près de ton visage,

s'imposent étiquettes et emballages, agressifs placards publicitaires. Et surtout les mots.

Ton regard n'échappe pas à la lecture de ce langage commercial, qui, s'il a un sens pour le consommateur, est ici inutile et d'autant plus indésirable qu'il insiste comme un démarcheur, une image sale; cadavre, merde de l'autre.

J'aimerais éliminer ces slogans de ma table ou les remplacer par des maximes poétiques – prétextes ou prolongements à la rêverie – inscrites sur des étiquettes autocollantes.

(Journal 1981 – Noté page 26 juin – Vergetures. I. 1982/83.)

Je t'avais parlé de mon idée, à propos des étiquettes... « Du Bachelard sur les *fiches biscotte*? », m'avais-tu suggéré de façon un peu narquoise. Nous étions à table, au restaurant. Peut-être à celui de la place Clichy?

(26 mars 2009.)				
[Octobre 1981.]	• • • • • • • • • • • •	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	•••••

 $\backslash$ 

J'ai encore rêvé que j'allais à New York. En métro, de l'autre côté de l'Hudson. Rives, rochers, falaises, dessous de ponts, lumière.

(Journal 1981 – Noté page 29 mars – Vergetures. I. 1982/83)

Tu prends ton bain. Le reflet d'un néon dans l'eau se disloque et s'éparpille en arabesques.

(Journal 1981 – Sans date – Vergetures. I. 1982/83.)

J'aimerais être un fossile. Niché dans le calcaire, je serais entièrement à mon œuvre.

Être une marche sans désir, donc sans espérance et sans désespoir. Porter le poids des autres avec une unité de caractère égale à son indifférence.

(Journal 8 mai 1982 – Vergetures. II. 1984.)

# 1984 [22 octobre 1984.] Tu craques une allumette. Petit bruit sec dans la grande crypte. Je te regarde. Halo sur ton visage, plus noir maintenant. Nous nous tassons sur les cartons qui nous servent de couche. Dehors, immense, le paysage. Nous sommes si hauts que les lacs qui semblaient séparés se rejoignent. Toutes les communications sont coupées. Nous sommes seuls au sommet de ce mont. Les ateliers ont cessé de travailler. Un immense silence. Je n'entends pas le vent. Tu me regardes, nous nous éloignons lentement de la chambre « d'en haut ». Descente dangereuse. (Dans la Selve obscure. IV. Manuscrit. 22 octobre 1984.) 1985 [3 juillet 1985.]

### [Dans une grande demeure de province.]

Je suis retourné dans la bibliothèque que je voulais « explorer ». J'avais déjà remarqué un très beau traité sur l'équitation, de 1785, et les œuvres complètes de Buffon. [...]

Consulter les livres comme une divination. Déjà remarqué plusieurs fois. Parfois rien. Parfois des réponses si claires. Des rythmes, des retours si impérieux, que je n'hésitais même plus à acheter. Les œuvres d'art, tout ce qui appartient au domaine de la sensibilité, possèdent un langage secret.

[...]

Et je me suis enfermé dans cette salle à manger grisâtre, pour ne pas entendre les rires qui venaient d'à côté. Et je suis descendu plus profondément dans les secrets de cette bibliothèque. Dans un rayonnage situé en dessous, fermé, j'ai découvert des livres si grands que je les ai pris pour des recueils de cartes. Le premier était une série de [gravures?] sur Constantinople. Le suivant me plongea un instant dans la consternation. « *Le Château de Meudon*<sup>35</sup> ». Impression de [fossile]. Je me sentis soudain terriblement seul, et triste, dans cette pièce.

Mais ce ne furent pas tant les plans des jardins qui me causèrent une vive déception que ceux du château lui-même. Les élévations, les vues d'architecture. Comme si la vue de ces murs nus m'eût rappelé le souvenir très ancien d'une grande maison à peine sortie des transformations, la mienne. Ou du moins celle que mes parents [avaient choisie] pour me faire vivre.

(Journal, 3	juillet 198	35.)			
	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	•••••		• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	• • •
<u>1986</u>					
 [1985/1986	.]	•••••	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •		• • •

Combien de fois n'ai-je pas rêvé que la descente du garage était pleine d'eau, remplie comme une piscine ?... Je pouvais descendre en pente douce à l'intérieur, plongeant dans une irréalité qui aurait rendu concrètes les déchirures du jardin...

Rêves d'eau, de ces vacances oubliées, de ces étés trop secs, trop « parisiens », alors que la radio nous déversait sur la tête [des nouvelles] de cet Eldorado de l'époque : LA CÔTE... La Côte d'Azur, interdit majeur pour mon père, avec la « D.S. » et « la télé » !

Désirs d'eau, désir de fraîcheur, que je compensais comme je le pouvais, en inondant l'allée de la tonnelle, me creusant des « nationales 7 » et des « canal du Midi » dans tous les sens! Établissant de larges flaques, les bras écartés comme un nageur, de larges flaques toujours décevantes, toujours trop sèches, malgré l'humidité qui me faisait

N

frissonner, à la fin. Quand on est pétrifié, l'eau ne mouille plus.

```
(Textes divers. TD 2 – Août 1986.)

1991

[2/3 avril 1991.]
```

Tu vois dans la devanture d'une librairie ce titre : « Tous vos rêves depuis votre naissance. » (Livre d'images en couleurs, fantastique, genre bande dessinée.)

Des milliers de pages...

(Journal, 9 novembre 1981.)

Mon bouquin pourrait s'appeler : « La ville d'Ys. »

Poétique d'une route s'enfonçant sous la mer... Poétique très bien sentie [pure], très bien rendue dans une bande dessinée parue dans *Spirou*. Le petit détective... Une histoire de Mont-Saint-Michel ou d'île... Il y avait toujours de l'eau<sup>36</sup>... J'aimais beaucoup.

L'univers de *Spirou* était très juste, au point de vue psychologique. De beaux rêves, vers les années soixante. Une grande sensibilité. Rond, mais pas mièvre. Rond, mais pas seulement obsessionnel, comme le monde de *Tintin* [que je

trouvais plus] dur. J'aimais aussi beaucoup les couleurs de ce journal. Le sens du mystère... Une même fraîcheur que dans les films d'animation pour l'enfance, dans les pays de l'Est

(Journal, 7/8 septembre 1985.)

Je ne suis pas fier de moi.

Étrange temps, quand même. Rendu à vide. Tout juste bon à lire du « Gil Jourdan ». Les histoires d'eau. (N'empêche que c'est génial... La Voiture immergée. Les Cargos du Crépuscule. Quels poèmes... Et les noms de voitures. L'ambiance. La nuit, les reflets. Que de rêves, dans ces albums! Que de beaux rêves, sur l'eau. J'aime ces dessins.)

(Journal, 26 décembre 1990.)

Nuit du 2 au 3 avril.

Et encore une ! Encore une nuit de peur et de dérèglement. [...]

Corps dans un état incroyable. Paquet de nerfs. [...] Gil Jourdan sur la brèche.

Voyage à n'en plus finir dans une vieille Aronde, dans une France passée. [...]

Hier encore, je roulais sur les routes. Je vais acheter une Aronde. Une vieille Dauphine, comme [celle] de Gil Jourdan, plutôt. Une Facel Vega. [...]

 $\mathbb{Z}$ 

Aller à la rencontre de l'inconnu. Aller à Clamart la nuit sous la neige. En Dauphine à « la Gil Jourdan ». Avec Libellule au volant. [...]

(Journal, 2/3 avril 1991.)

Samedi 19 octobre 1991. Photographier des voitures à Alfortville. Photographier un seul type de voiture. Dauphine (Ondine). La voiture de Gil Jourdan. [...] Monter dans une Dauphine et parcourir la ville. Raconter une histoire sur la ville en la parcourant. La prochaine « Dauphine » que je vois, je fais une crise! Une qui roule. « Oui, vous comprenez, c'est la voiture de Gil Jourdan... » La tête du propriétaire! Rencontre. Des miniatures, chez le marchand de jouets.

En louer une. En acheter une, avec un chauffeur noir.

(Journal, 19 octobre 1991.)

Ce 1<sup>er</sup> novembre. Dauphine story! Je suis allé faire des photos avec le propriétaire d'une Ondine, auquel j'avais laissé un mot chez un garagiste de la ville. Une grande histoire commence.

Quelles limites à trouver, pour ce « thème de la Dauphine à Alfortville » ? Il serait bien de faire une séquence sous la pluie, à la tombée du jour. C'est une drôle d'affaire. Je suis allé photographier [la Dauphine] de ce matin, immatriculée 78. Garage. Terrible porte en métal. Cheminée de la centrale, derrière. Drôle de journée. Je ne sais pas très bien où me

mettre. Sorte de tristesse diffuse. Et, en même temps, impression d'être fort, de pouvoir choisir. Comme si toute la part de passé reflétée par ce véhicule ancien était parfaitement contrôlable. Comme si ce passé n'altérait pas les éléments du présent à risques. [...]

(Journal, 1er novembre 1991.)

Hier soir, avec Jean (Pernet), dans sa voiture, en sortant de chez les Lesoin. Devant nous était garée cette Dauphine du garage, que j'ai photographiée. Elle était toujours là, pas vendue, avec le faible écartement de ses roues. Ses roues pas très épaisses. Posée, comme dans le temps. Image, fragment du passé. C'était curieux, je n'avais pas envie de la photographier, juste de la regarder. J'écoutais à peine ce que me disait Jean. On ne voyait pas, dans la nuit, sa couleur bleu marine complètement passée, grisée.

(Journal, 7 janvier 1992.)

Je pense à *Alfortville*, mon dossier, que je remanie en ce moment.

[...]

Curieux de voir [...] comment « l'eau », les fleuves ne sont pratiquement pas représentés dans la mouture finale de ce dossier. Du moins, pas directement. La Seine, la Marne, ces fleuves si importants dans la construction de cette ville, dans son imaginaire, sont en même temps source d'inquié-

tude. Peur de la dilution, de la perte, de l'oubli. Sans le chemin de fer, pas de ville, ici.  (Journal, 8 janvier 1993.)
Les deux limites d'Alfortville sont l'eau et la nuit.
(Journal, 12 août 1991.)
J'aimerais être un truc humide, posé dans le caniveau et ficelé comme un boudin.
(Journal, 21 décembre 1991.)
<u>1992</u>
Juin 1992 : Prise de vue, à Étretat, de la photographie représentant les marches de l'escalier menant à la falaise. Photographie qui entrera dans le couple de l'assemblage 23 du Sol double.

[14 juillet 1992.]

 $\mathbb{Z}$ 

L'obscène, il est en moi.

L'ordre du nouveau dossier [sur le vertige]? Je le laisse croître. [...] « La chambre haute »; escaliers; planchers suspendus. Ou plutôt : « sols suspendus. » Mais cela reste bien maladroit. [...]

C'est en effet une espèce de lieu idéal, mi-tour, micathédrale. À la fois falaise et gorge, attraction foraine et château fortifié. Phare et beffroi.

```
(Journal, 14 juillet 1992.)

[20 septembre 1992.]
```

Importance de la marée basse. Cela fait du bien de revivre précisément ce rythme des marées. Cela redonne une conscience de certains états que nous vivons. Analogies avec les plats de la cuisine. Les fonds.

```
(Journal, 20 septembre 1992.)
```

Mais où suis-je? J'ai la cervelle comme de la vaisselle sale, empilée en vrac, même pas débarrassée, dans l'évier.

```
(Journal, 17 juillet 1993.)
```

١

Comme cela fait mal, de regarder par la fenêtre!
(Journal, 31 août 1993.)
<u>1995</u>
[28 mai 1995.]
Deux heures du matin. Alors, nous allons appeler ce dossier : « PETITE VILLE ENCERCLÉE » et même faire un plan montrant les entrées et les sorties [avec] le « château » Arrighi, en face.
(Journal, 28 mai 1995.)
<u>199</u> 6
[5 juillet 1996.]
V5JSTàE (on en doute) []

Quel est mon territoire? Aux « *Îles Hawaï* »? Comme j'aurais aimé acheter cette petite toile d'Alexandre Pineau!

[...]

Aujourd'hui, il faut avancer pas à pas dans un terrain miné et tendre à la fois.

[...]

Tous les vergers mènent à la mer.

Je suis un photographe qui aurait aimé écrire.

[...]

(Journal, 5 juillet 1996.)

Au moment où je me résigne à retourner sur Internet pour relever des informations sur « l'immeuble de bureaux », j'ouvre ma boîte de messagerie et je trouve un courrier [à propos de] la toile d'Alexandre Pineau : « *Aux Îles Hawaï* <sup>37</sup> ». C'est le neveu du peintre qui m'écrit et m'envoie une superbe reproduction de la toile. Quel bonheur! Quel sens! Quelle réponse – aujourd'hui! Dieu est grand.

C'est tout le plateau de Châtillon, qui est résumé dans cette toile. Mon plateau, avec le pavillon. Je ne m'étais pas trompé.

Je te rends grâce, Seigneur. Tu aimes les poètes.

Quelle réponse à l'arrogance vaine de cet immeuble, que cette guitoune incertaine : « *Aux Îles Hawaï* »! C'est merveilleux. Il ne pouvait pas y avoir de plus habile contraste, dans mon esprit. Je pense à Monique Allice, dès lors. Elle est sauvée! C'est son cadeau! Gloire à Dieu!

Mon Dieu, pourquoi est-ce à moi, pauvre petit morveux, que tu confies de telles tâches?

```
(Journal, 14 septembre 2008.)

[10 août 1996.]
```

Ce matin, j'ai essayé de faire travailler Arthur. Quart d'heure difficile. À la fin, excédé, je lui ai demandé « à quoi cela servait, d'écrire ? » J'ai pris l'exemple d'un mot que je pourrais rédiger pour Nicole [...] : « Je reviens de suite, je suis chez le boucher... » J'ai demandé à mon fils « à quoi cela pouvait bien servir, d'écrire ces lignes ? » Il m'a répondu : « Pour que maman sache que tu sais écrire! »

Comment lui faire comprendre que l'écriture sert à communiquer et que lorsqu'il écrit n'importe comment un mot, au point de le rendre illisible, il accomplit un acte absurde, vide d'efficacité, sinon de sens.

```
[...]
(Journal, 10 août 1996.)
[13 septembre 1996.]
```

[Travail de tirage de mes photos « du vertige ».]

Ça y est, le bain est fait. On s'y met. À « la forêt pétrifiée » de Max Ernst, à son espèce de ville sur un plateau, me font penser mes tirages d'outre-tombe.

```
(Journal, 13 septembre 1996.)
```

(Noir vertige). En restituant « ça », ce minimum, on restitue tout un tas de sensations d'enfance qui étaient restées « entre les dents » et qui étaient inaccessibles directement. Ce n'est pas le vertige en lui-même qui m'importe, c'est ce qu'il a occulté un jour. Fragments du passé, fragments d'effroi.

(Journal, 24 septembre 1996.)

Dans ma baignoire, après le petit déjeuner. Boîte à musique d'enfant. Froid dans le dos.

[...]

Thème: « Clamart, entre chien et loup. » L'eau chaude monte.

(Journal, 16 novembre 1996.)

Te rappelles-tu la cour humide et la descente du garage de tes camarades qui habitaient près du bois? L'un des deux frères se nommait Lionel. Leur mère était belle. Nous regardions la télévision. J'aimais bien aller chez eux. J'ai appris longtemps après que l'un de ces garçons avait eu un grave accident de moto et qu'il vivait sur une chaise roulante.

(Journal, 25 novembre 1996.)

Curieux. Pourquoi le fait de tirer des photos sombres de vertige me met-il dans cet état de culpabilité diffuse?

(Journal, 26 noven	ıbre 1996.)		
<u>1999</u>			
[21 juillet 1999.]		•••••	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •

« Il y avait autrefois sur la plaine de Clamart, près du fort de Châtillon, un étang appelé l'étang des Feuillants parce qu'il appartenait à une communauté de moines feuillants du Plessis-Robinson. En hiver, l'eau de cet étang se transformait en une glace épaisse qu'on découpait en blocs. Ces blocs étaient déposés dans les caves des vieilles tours situées dans les Galvents. Les caves de ces tours étaient assez profondes et assez froides pour que la glace puisse se conserver jusqu'en été. À cette époque, les marchands venaient la chercher pour la vendre sur les marchés de Paris. » (Germaine Deschamps, *Histoire de Clamart*<sup>38</sup>)

Vu à Corbeil, ce matin, une péniche qui s'appelait : Cauchemar.

(Journal, 18 avril 1999.)

### [En vacances à Eymet (Dordogne).]

J'ai failli perdre *bêtement* mon boîtier F 3. Nous sommes allés faire de la barque sur le Dropt, à Eymet. En revenant, affolé à l'idée de devoir payer une demi-heure de location supplémentaire, j'ai commis une imprudence qui aurait pu me coûter cent fois le prix que je voulais économiser! En gros, c'est ça. Mais c'était impressionnant, cette promenade en bateau. Funèbre symbole.

Pour revenir à l'appareil, il est caractéristique que je ne me serais jamais embarqué avec mon 6X6. Je n'aurais jamais pris ce risque. Tournant? Désir de se débarrasser d'un outil devenu obsolète? [...]

Je ne sais pas photographier l'eau. Ça, je le sais. [...]

(Journal, 14/15 juillet 1999.)

[Après avoir lu l'article « Réverbères et becs de gaz<sup>39</sup> », dans le recueil Lumière, de la revue Autrement...]

Regardé les dessins de Seurat, reproduits dans le catalogue que m'a offert Nicole. En particulier, *Le Phare de Honfleur*<sup>40</sup> (1886). Valeurs crépusculaires « percées » par le blanc de la lampe du phare. Comme je vais loin, dans ce dessin. Phare de la tour Eiffel, qui tournait au-dessus du (petit) bois quand j'étais petit. Vue à travers la fenêtre de l'escalier. Au-dessus du « jardin-de-ma'moiselle-Jacques. » Il faudra bien que je tire ce tout petit négatif, pris avec

l'appareil Kodak que m'avait offert Pierre Buisson (pour ma première communion?) Mon premier appareil photo.

(*Journal*, 21 juillet 1999.)

(Iournal 21/22 juillet 1999)

Issigeac me parle. Ville close. [La dernière fois que j'ai conversé] avec N\*, c'était à propos de « la clôture » d'une ville juive, avec un fil. [Il m'en avait expliqué le sens. J'avais été intrigué par cette idée, trouvée dans un conte yiddish.]
[...]

J'ai eu bien du plaisir à faire de la barque sur le Dropt avec mon fils. L'eau verte. Écrire, écrire. [...]

(Journal, 2	.1/22 June 19	<i>,,,</i>	
<u>2000</u>			
[26, 27 juin	1 2000.]		 

26, 27 juin 2000 : *création du concept des assemblages du Sol double*.

# [Île d'Oléron.]

J'ai bien regardé les photos que j'ai prises du « portiquegrue » du port de la Cotinière...

- « C'est quoi, un portique-grue?
- C'est un cube gigantesque, qui permet de sortir les bateaux de l'eau.
  - Un cube, comment ça?
  - Un assemblage du *Sol double*. Rien au sol.
  - Tu délires.
- Non, tu prends un bassin, dans un port, avec deux « ailes » permettant de faire avancer en roulant une gigantesque structure porteuse. Un cube évidé, dont il ne reste plus que certaines arêtes. Dedans, il y a des treuils, avec des câbles. Le chalutier flotte, en dessous. Un équipier passe les « élingues » sous la coque. On arrime. On soulève. Voilà le bateau au niveau du quai. Tu recules et tu le transportes à l'endroit où il faudra le déposer sur cales, pour les opérations de nettoyage et d'entretien de la coque. »

Il y a une chose qui m'étonne : dans cette structure cubique, à l'avant, rien ne relie les deux sommets supérieurs. En voyant ce matin le spectacle de la sortie de l'eau d'un chalutier, j'ai eu l'impression que les segments de l'avant tendaient à se rapprocher, en menaçant ce gigantesque portique d'une dislocation terrible. Mais ce n'était qu'une apparence. Odeur de gas-oil. Éparpillement des estivants.

(6 mai 2009, d'après une note de mon Journal au 23 août 2007.)

Le pavillon de Clamart. Un *Merzbau* photographik.

(Journal, 3 juillet 2000.)

À propos du Merzbau, de Kurt Schwitters.

Dans son hommage à Schwitters, à sa mort, en 1949, Jean Arp écrit : « Sa maison de Hanovre était percée de fond en comble de passages en puits de mine, de crevasses artificiellement créées à travers les étages, de tunnels en limaçon reliant la cave au toit. L'influence du style du Roi Soleil n'était évidemment pas prépondérante dans sa maison. Par un effort intense et soutenu pendant des années il avait réussi à « merzer » complètement son immeuble. Par ces creux, gouffres, abîmes, fentes poussaient les monumentales colonnes « Merz » ... 41 »

J'ai longtemps cru que le *Merzbau* avait « percé les planchers ». La découverte de cette œuvre, en 1971, fut pour moi un déclencheur formidable de création<sup>42</sup>.

Or, il se fait qu'il n'en était rien, MALHEUREUSE-MENT. C'est ce que m'apprend la lecture attentive du catalogue de l'exposition Schwitters à Beaubourg<sup>43</sup>.

Alors je me dis que le plus important, avec le *Merzbau*, ce n'était pas sa réalité physique (aujourd'hui détruite, à la suite du bombardement de Hanovre, à l'automne 1943), mais les rêveries sur l'espace, par rapport au sol, que cette

œuvre a suscitées. Chez Schwitters lui-même, semble-t-il, chez Jean Arp, et chez tant d'autres.

(Correspondance. 14 mars 2008.)

12 et 13 juillet 2000 : *Création des premiers assemblages du* Sol double.

[...]

16 novembre 2000 : *Création de l'assemblage 23 du* Sol double.

[17 novembre 2000.]

Suis-je vraiment l'auteur de la photo du pavillon, de face ? (VII-9).

Mais pourquoi pas, après tout? Mon père aurait-il fait entrer dans le champ « la porte étroite qui chancelle » du Jardin-d'à-côté? Il y a une correspondance d'obliques qui me reviennent de droit (d'auteur.) La vue précédente est prise à l'héliport d'Issy-les-Moulineaux. Je me souviens l'avoir prise (les avions, les avions...) Je signe, donc. C'est de moi

[...]

(Journal, 17 novembre 2000.)

Regarder les autres vues du film. De qui est vraiment cette photo?

Elle est vraiment bien composée. Jacques Nicot m'a dit qu'elle lui semblait une image emblématique du « pavillon typique de banlieue », une icône semblable à la D.S., dont parle Roland Barthes, dans *Mythologies*.

Lorsque je la regarde, posée sur la plaque jaune du premier plan de l'assemblage, solide dans son carré, avec son jeu de diagonales, je doute de moi. N'est-ce pas mon père qui a pris ce cliché? C'est « une image paternelle ». N'est-ce pas ainsi qu'il voyait sa maison, en 1971, alors que le bateau commençait à prendre l'eau? On dirait un cliché à la devanture d'une agence immobilière. Dédoubler cette image supposée paternelle et stable (ou l'inverse) m'aurait semblé suffisamment nécessaire, impérieux, pour que je me rende à Étretat, deux décennies plus tard, et que je gravisse à moitié cet escalier bordé de flancs semblables à ceux du fauteuil de mon père (voir l'assemblage 6 du Sol double), et que je m'arrête deux fois, comme à des stations du chemin de Croix, pour prendre précisément deux vues, de cet escalier de briques, menant à la falaise. L'une floue (voir la photo « du vertige » de l'assemblage 6) et l'autre graphique, dont l'image reflétée apparaît dans la partie inférieure du couple de photographies de l'assemblage 23.

(12 février 2009.)

Voit-on la porte du pavillon, sur la photo? On voit, en tout cas, la porte (fragile) du Jardin-d'à-côté.

Oui, on la voit, la porte d'entrée du pavillon, la « lourde ». On voit même les marches du perron qui mènent à son niveau. L'image des marches en briques de l'escalier de la falaise, à Étretat, répond à ces degrés ascendants. Mais ce qui mène au vertigineux « descend ». La photo d'Étretat a été prise par l'opérateur alors qu'il avait fait halte dans son ascension et qu'il s'était retourné, pour regarder en arrière, comme on peut le faire en montagne, ou en revenant, de la falaise. C'est une image « descendante », une chute sans repères. Le jeu des briques brouille le tissu du réel. Le pas tremble.

Toute cette mascarade, ce jeu de miroirs lamentables (dérision de l'école publique) moque l'image de l'escalier de la maison. Les degrés du perron. « À la porte! » Et il faut encore franchir une marche, pour accéder au vrai niveau du pavillon. Comme je les ai photographiés, les sols dallés des entrées, à Alfortville, rue Brissard, à Clamart! Ce palier enfin atteint, cette aire de dispensaire. Si je pouvais vomir le sol de toutes les écoles! Le sol désinfecté des maternelles! Heureusement qu'il ne m'est pas donné le pouvoir de détruire par mes mots! Les poussins, la cage. J'ai assisté à la démolition d'un immeuble en briques, à Alfortville. Cruellement, je suivais la trajectoire de la boule jetée contre les murs. Je ne sais plus dire. Impuissant, impuissant, je suis. Il me faut encore une fois me tourner vers un scripteur substitut, le père Barbusse. Il en parle bien, lui, des sols de maison qui se sont dissous. Non, je ne percerai pas mon texte d'une note. Trop de mal à l'atteindre, ce sacré palier. Gare de triage ouvrant sur la cuisine, la salle à manger, et l'escalier, et le couloir sombre et la salle de bains. Tu photographies des joueurs de rugby à poil, en train de se

rhabiller. « C'est ça qu'tu veux ? » J'aurai pu être écrasé sous les coups. Magie, magie de la photographie bien portée. J'ai photographié l'escalier. Amère victoire. Mais sais-tu jeter une image ?

(12 février 200	99.)		
<u>2001</u>			
[18 avril 2001		 	

[Mon père est hospitalisé. Les médecins ne nous laissent guère d'espoir.]

Ma mère m'a confié ceci, ce soir au téléphone : « Lorsque tu étais malade, je trouvais des trèfles à quatre feuilles partout, dans le jardin. Là, je n'en trouve plus un seul. »

« La dernière voie de fait décisive de l'océan sur notre côte a pourtant date certaine. En 709, soixante ans avant l'avènement de Charlemagne, un coup de mer a détaché Jersey de la France. D'autres sommets des terres antérieurement submergées sont, comme Jersey, visibles. Ces pointes qui sortent de l'eau, sont des îles. C'est ce qu'on appelle l'archipel normand<sup>44</sup>. »

(Victor Hugo. *Les Travailleurs de la Mer.*)

Rêvé cette nuit que je voyais un formidable front d'incendie au loin, sur l'île, là-bas, que je vois depuis les larges baies vitrées du restaurant où je travaille, sorte de « Mc Donald's » du Pacifique...

(Journal 1981 – Noté page 21 janvier – Vergetures. III. 1986.)

Je ne sais pas, vers le 6, un dimanche, en Bretagne.

Nous sommes à Saint-Pabu. Je suis fatigué. L'endroit où nous sommes est beau, miraculeusement préservé de la laideur. Des relations entre les maisons, les talus, la végétation. [...]

L'*Amoco Cadiz* a sévi, pas loin d'ici. Rochers noirs, quatorze ans après. « Je m'en souviens, c'était l'année de la naissance de ma fille », nous a dit la propriétaire, lors du trajet en voiture, depuis la gare de Brest.

 $\mathbb{Z}$ 

Un peu frustré de n'avoir pas vu « la grande mer ». Nous sommes restés au bord de l'aber, mais encore loin de l'horizon dégagé. Eu envie de me perdre dans l'infini.

(Journal, 16 septembre 1992.)

Fin de cette première semaine de vacances à la mer, en Bretagne. [...]

On manque de Dauphine. De cette espèce de certitude du passé – d'un temps où fut gâché quelque chose. Quoi ? Lu un article terrible, intitulé : *Oran, été 62*, publié dans un numéro spécial du journal *Le Monde (Les Fins d'empires*<sup>45</sup>.) J'avais dix ans.

(Journal, 12 septembre 1992.)

[À la fin du mois d'avril 2001, alors que mon père vivait ses derniers jours à l'hôpital d'Ussel, nous avons eu, maman et moi, des échanges d'une grande sincérité.]

Je lui demande, au cours du repas : « Et les bals du 14 Juillet? » Sa réponse immédiate, franche : « C'était terrible! » Avec quel cœur elle a dit ça! Avec quelle gourmandise!

Elle m'a confirmé ce souvenir : que je raflais bien les verres qui traînaient. « Vous vous en donniez, avec les gosses du quartier, avec le p'tit Michel »...

Elle a évoqué aussi une sortie de cinéma douloureuse, à Concarneau, après laquelle je pleurais, je pleurais sans m'arrêter.

« On ne se rendait pas compte, à l'époque [de ce] que tu pouvais souffrir. »

Enfance douloureuse et enfance un peu « dingue ». Combien d'enfants ont vécu des « bals du 14 Juillet »? C'est ça qui est ambigu, avec mes parents. Je l'ai dit à maman.

Ma mère m'a dit qu'il y avait un bar, dans les bals en question, et que ce bar était tenu par « Trompe-la-mort ». Il a aussi été question d'un gars, ici à Merlines, surnommé : « Carcasse. »

(Journal, 24 avril 2001.)

[Île d'Oléron.]

Soleil, mais vent un peu frais. Le soleil gagnera.

Cette nuit, c'était le début de la guerre et la crainte d'un bombardement « sur l'île Seguin. » Une peur panique. Des avions. J'ai hérité de cela, aussi.

[...]

L'écriture m'est de toutes les fraîcheurs.

[...]

Concert de mouettes. *Les Oiseaux*, d'Hitchkock. Les mêmes baraques en bois. Bord de mer. Là ou là-bas. Me suis pas baigné. Trop de lumière, au début. Il faut rentrer, maintenant. [...]

(Journal, 25 août 2007.)

## J'irai cracher sur vos tombes

Dans le chapitre 6 du *Catalogue*, j'ai rendu compte de ma terreur au cinéma, alors que j'étais petit. *J'irai cracher sur vos tombes*. Le titre de ce film réalisé en 1959 d'après le roman interdit de Vernon Sullivan (le « pseudo » de Boris Vian), est lié dans mon esprit à un souvenir catastrophique. Mes parents, ou ma mère, m'ont-ils emmené voir ça? Alors que j'avais sept ans! Encore une fois, c'est dans la trame des mots que se cache ma souffrance. J'ai lu un article dans *La Vie du Rail* à propos de la peur des enfants au cinéma. Un article paru à cette époque-là. Je ne sais plus. Le pire aspect de mes parents, peut-être. Si mon père m'a mis en pension, ce n'était peut-être pas seulement pour me punir et m'obliger à travailler malgré moi – malgré eux.

Lorsque nous allions dîner au restaurant de N\*\*\*, à l'hôtel Favart, à côté de l'Opéra Comique, le velours des sièges me piquait les cuisses.

```
(31 mars 2009.)
[3 juillet 2001.]
```

L'écrit, mon premier territoire? L'importance de mon livre de grammaire, avec ses aplats jaunes, que j'aimais bien. La série des « Club des Cinq », puis les « Marabout », les « Bob Morane ». Cette crise, à Bruxelles. Puis mon très long temps d'écriture, de compilation, pour mon mémoire. Puis la voie d'issue, avec *Vergetures*, puis *Dans la Selve obscure*.

La littérature, les livres, ma bibliothèque.

Je retrouve ces sensations en lisant des pages de Simenon. D'un filet protecteur. D'une trame sur laquelle on peut construire. Et pourtant, je ne suis pas écrivain, mais homme d'images. Texte et images, tout mon monde.

```
[...]
```

Reconnaissance douloureuse de ma mère, ce soir, en parlant : « Tu es un artiste, toi. Moi, pas. »

```
(Journal, 2 juillet 2001.)
```

```
Mardi 3 juillet. Je n'ose pas descendre.
```

« Le Central<sup>46</sup> ». Je l'ai demandé officiellement à maman, hier soir. Elle me le donne. « Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse? » Début d'un inventaire assez peu gratifiant.

/

Géographie sentimentale. La photo qui représente un groupe (avec Clairette) [sur une quadruplette] rue Condorcet, à Clamart, devant la carrière. On voit au loin un immeuble de la rue Brissard que je connais bien. Il n'y a pas de hasard. Le fait que je sois venu habiter rue Brissard – à deux pas (vraiment) de l'allée Condorcet, où a vécu la famille de maman – et où est née Clairette. Et à dix minutes à pied de « La Villa Élise », où a vécu la famille Lallement, avec ses trois enfants : Micheline, Roger et Hélène. La reconnaissance, sur cette photographie chère à maman, du lieu, avec cet immeuble, me fait plaisir. Je pense à Danielle, au centre

Albert Chanot, qui me donne encore aujourd'hui l'occasion d'aller dans ce lieu. Mon premier logement. Ma bibliothèque. Mon écriture. Mes amours. L'alcool de prune. L'alcool de poire... La déchirure. Puis Nicole et notre innocence... La photo. Mes rideaux bleus.

Cette implantation solide dans l'écriture, dans mon écriture, à mi-chemin peut-on dire – de mes souches maternelle et paternelle, n'est pas due au hasard, mais à l'obéissance intuitive à une géographie sentimentale, personnelle évidemment.

```
[...]
(Journal, 3 juillet 2001.)
```

Ma mère,

tu m'as fait bien peur.

J'ai senti la vacuité des choses matérielles, de l'argent, des affaires, des maisons, de tout ce qui s'appelle « un patrimoine »... dont je serai (peut-être) un jour l'héritier.

J'ai senti très douloureusement ta souffrance de ne pas savoir dire, de ne pas pouvoir « te dire ». Nos silences gênés, comblés par des futilités ou des utilités strictement nécessaires.

Puisse cette alerte ultime t'engager à vivre nouvellement. Je souhaite du plus profond de mon cœur que tu trouves une voix d'expression.

Si tu osais briser ta honte « de ne pas savoir écrire français », quelle libération ce serait pour toi!

Dicte-le, ton témoignage! Écris-le, même en français phonétique, mais dis-le! Crache-le! Tu as le droit d'être et de dire ta vie. Tu n'as pas à en avoir honte. Et puis je suis certain que tes pages seraient de grande qualité. Car tu as du tempérament, de la volonté et une force d'âme peu commune.

Moi, j'ai fait ce travail et cela m'a aidé à accepter ma vie, à fonder une famille où il fait bon se retrouver les soirs de grande tempête. [...]

(Joi	urnal,	31 oc	tobre	2001	.)				
••••	• • • • • • •	• • • • • •	• • • • • •	• • • • • • •	• • • • • • •	• • • • • • •	•••••	• • • • • • • •	• • •
<u>200</u>	<u>02</u>								
 [9 f	évrier	2002	]				•••••	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	•••

# À PROPOS DES ÉTAGES<sup>47</sup>

## • « Au rez-de-chaussée »

« REZ-DE-CHAUSSÉE n. m. (1548; estage du rez-dechaussée en 1510; de rez, et chaussée). Partie d'un édifice dont le plancher est sensiblement au niveau de la rue, du sol. » (Le Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. 1974.)

[Au château de Draveil. Exposition *Le Silence*<sup>48</sup>, dans laquelle un certain nombre d'assemblages du *Sol double* sont exposés. De garde à l'exposition, je suis resté un long moment assis au bord de la large porte – fenêtre ouvrant sur le parc.]

Pluie sur le sol.

Marches. Compréhension.

(Journal, 9 février 2002.)

## • « À l'entresol »

« Il était distant de toute autre habitation d'au moins cent cinquante mètres. Un mur bas, supportant une grille, l'entourait. C'était une villa à un étage, avec un rez-de-chaussée surélevé... <sup>49</sup> » (Léo Malet.)

## • « Au premier »

« Étage s.m. L'espace entre deux planchers d'un bâtiment. *Premier, second, troisième, quatrième étage*. Ordinairement quand on parle des étages séparément on appelle Premier étage, Celui qui est au-dessus du rez-de-chaussée. »

(Dictionnaire de l'Académie Française. 4e édition. 1762.)

« Étage n.m. (lat. pop. *staticum*; de *stare*, se tenir debout). Dans un immeuble, un édifice, ensemble des diverses pièces situées de plain-pied et occupant l'intervalle compris entre deux planchers : *Habiter au premier, au second étage...* » (*Grand Larousse encyclopédique*. 1961.)

Quel prétexte donneras-tu à ton pointilleux mari? Comment expliqueras-tu cet embarquement raté, cette nuit d'attente?

Je t'ai arrachée à ta voie, ô ma belle amante! Tu es mienne dans cette parenthèse du temps. Dans cette chambre au plafond bas, orné de conques, nous avons consommé l'adultère.

Au pied de notre fenêtre, des marches descendent dans les eaux tièdes et transparentes. Entre les mâtures des navires s'étale un immense coucher de soleil.

(Journal 1981 – Sans date – P. – Vergetures, II. 1984.)

#### • « Au second »

Après notre mariage, en 1988, nous avons emménagé dans un appartement à Alfortville, dont les fenêtres ouvraient sur une petite place qui évoquait les décors de ville dans « Gaston Lagaffe ». On ne s'étonnait pas d'y voir apparaître une Dauphine.

Pour aller de Clamart à Alfortville, j'ai pris le R.E.R à la gare de Lyon. Grande agitation. La catastrophe venait de se produire. J'ai fini par arriver dans notre nouvel appartement

où j'avais rendez-vous avec quelqu'un de l'E.D.F. Lorsque je me suis retrouvé dans cette rotonde vide, avec ces fenêtres, ce surplomb du deuxième étage, j'ai ressenti un trouble. Je suis sorti de l'appartement en laissant les clefs dedans. Obligé d'aller emprunter de l'argent à une brave dame qui tenait le magasin du rez-de-chaussée. Qui ne me connaissait pas, bien sûr. « Vous me les rendrez, hein? », m'avait-elle dit naïvement en me tendant deux billets de cent francs. Je suis allé chercher un vitrier, qui est venu avec une échelle. Je craignais de n'avoir pas assez d'argent pour le payer. Il est monté avec un marteau pour casser le carreau. « Lequel voulez-vous que je casse? – Qu'importe, un de ceux du bas, bien sûr... » Nous avons vécu pendant longtemps avec un pansement de carton sur le carreau cassé, en bas de notre fenêtre.

(2003)

## • « Du troisième, depuis le quatrième »

Lorsque j'ouvre la fenêtre, depuis le quatrième étage, dans la cuisine, et que je considère avec effroi (toujours) le sol de la rue, en bas, alors que j'ai les pieds posés sur mon sol, dans la cuisine...

Du sol de plain-pied au sol *mortellement* décalé du sol, en passant par le sol légèrement décalé du sol, comme celui d'un premier étage, par exemple...

(Journal, 30 novembre 2008.)

# • « Du cinquième, du huitième étage (et bien audelà...) »

Comment s'est passé le tassement, l'arrachement, des gens qui vivaient dans des maisons avec de la terre et des dépendances autour, pour aller habiter dans des appartements où

#### MON SOL C'EST SON PLAFOND?

Habiter à la ville, pour la plupart des gens, c'est perdre son sol – c'est perdre cave et grenier.

Je ressens cela particulièrement à Merlines, ce matin.

(Journal, 28 octobre 2001.)

En découvrant l'excellent ouvrage de François Loyer<sup>50</sup>, j'ai trouvé confirmation d'idées qui m'étaient venues en réfléchissant sur les notions de « sol » et d'étages :

« Le XIX<sup>e</sup> siècle [...] est caractérisé par une révolution profonde des formes définissant la typologie de l'immeuble parisien. La concentration urbaine qui s'amorce sous le Premier Empire (avec le démarrage de l'industrie et du commerce [...]) a pour conséquence une transformation complète du système d'habitat : le passage généralisé de la maison particulière à l'immeuble et la naissance de la notion nouvelle d'« immeuble de rapport ». [...]

La nouveauté sera dans la répartition des logements par niveau [...], permettant le logement de plusieurs foyers sur une seule parcelle (auparavant, la propriété du sol emportait celle de toute la maison et l'idée n'était pas venue de superposer les maisons, pour ainsi dire, à l'intérieur d'une seule structure).

Quand Paris, sous Louis XV, n'était encore qu'une ville à trois étages, les quartiers les plus denses du centre-ville disposaient bien de constructions de cinq à six étages s'apparentant à l'immeuble. Mais l'histoire comme le mode de vie faisaient plutôt de ces constructions des maisons partagées que des immeubles à proprement parler [...]<sup>51</sup> »

Les *Raboteurs de parquet*<sup>52</sup>, de Caillebotte est l'image emblématique de cette nouvelle conception d'un sol<sup>53</sup>.

## Arachnéen, ma sœur, arachnéen.

Le coucher de soleil embrasait l'horizon, jouant à cachecache avec les masses noires des tours. Il ne s'était pas essuyé les pieds, en rentrant. Des fragments de boue salissaient la haute moquette claire. Il rageait. La sonnerie du téléphone – fixe – le fit tressaillir. Il tendit la main et s'arrêta. Plusieurs coups s'espacèrent. Il attendit encore. Soudain, il décrocha. « Allo? » Le silence et la nuit répondirent seuls à son appel. Tant pis pour elle... Juste à ce moment, la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'était la voisine qui venait lui apporter un reste de tarte qu'elle avait faite. Impossible de refuser. Et elle? Mais la porte se refermait déjà. Alors il se dirigea à pas lents vers la baie vitrée, ouvrit la large porte et s'avança jusqu'au garde-fou, sa part de tarte à la main. En bas, six étages en dessous, des enfants jouaient dans le square sombre. Leurs voix lui parvenaient distinctement, curieusement très proches. Le grondement de la circulation œuvrait comme une basse continue. Il laissa tomber la tarte, avec une simple rotation du poignet, comme négligemment. « Tant que c'est elle, c'est pas moi. » La tarte s'écrasa sur le toit des garages. Il avait toujours peur de luimême, lorsqu'il se tenait sur ce balcon. Il rentra un peu précipitamment et ferma la porte coulissante. Il alla chercher sa bouteille de crème de cassis et s'en servit un verre. En voulant refermer la bouteille, il fit un geste maladroit, incontrôlé et faillit renverser son verre. À ce moment-là, le chat vint se frotter contre le bas de sa jambe en miaulant doucement. « Ouais, ouais, tu vas l'avoir, ta pitance... »

(LUDOVIC PAN-PAN. Œuvres récentes. Galerie X. Honfleur. 14 novembre 2006.)

Habiter au rez-de-chaussée. Avoir une notion du sol *positive*, reposante.

Peut-être que l'une des choses les plus révolutionnaires qui soient, dans le monde d'aujourd'hui, c'est de faire *l'éloge du sol*. Celui qui habite au onzième étage n'en a qu'une très vague notion – liée au danger. L'automobiliste aussi. Tous deux y associent l'idée de vitesse. N'y a-t-il pas une relation entre l'habitation en hauteur et le désir de « fuir vite » ?54

(Conglomérat. La bagnole. S.r. 1985/86.)

.....

# **2003**

.....

[25 août 2003.]

- Des p'tits chats
- Des crosnes
- Des gants
- Des films cochon
- Des fruits confits
- Des Caporal
- Des virolos
- Des pneus neige
- Des moufles
- Des boucles d'oreille
- Des maquereaux au vin blanc
- Des mouillettes
- Des boutures
- Des engelures
- Des flammes

- Des dattes
- Des belons
- Des fanfreluches
- Des parasites
- Des bandits
- Des oursins
- Des p'tits oignons
- Des praires
- Des crèmes de beauté
- Des rillettes
- Des fraises au vin
- Des provisions
- Des pommes de terre à la robe des champs (sic)
- Des gésiers
- Des travaux
- Des Marks
- Des cognes
- Des rhumatismes
- Des câpres
- Des briques réfractaires
- Des ciseaux à bout rond
- Des peset'
- Dessiner
- Des dollars

u

- Des livres Sterling
- Des courants d'air
- Des ustensiles
- Des fayots
- Des Deutsche Marks
- Des rabouinos
- Des haricots verts

(Sonores, les mots. Les DES en vrac. 21 août 2003.)

En *écrivant* à l'ordinateur ces listes de mots, j'éprouve une profonde mélancolie. Je me souviens de l'école, lorsque j'apprenais *à écrire*. Le mot mélancolie n'est pas précis. C'est quelque chose de lié à la détresse, à la tristesse, à un sentiment d'abandon. Le mal du sol, quoi.

Il y a les assemblages du Sol double.

Une fois terminé, j'ai eu envie de réaliser un *Catalogue*. Une fois terminé, à partir de la nécessité d'établir un glossaire, j'ai eu envie de développer l'idée du souvenir sonore des mots de mon enfance.

Le rock'n roll – le vrai – celui des années cinquante – me fait peur.

(Journal, 25 août 2003.)

C'est samedi, c'est le soir. On dit entre nous que « c'est le 22 ». « Le 22 mai, oui. »

Alors bon, sur ce papier acide, avec cette encre dont la tenue à la lumière n'est pas certaine, j'écris ces lignes inutiles pour l'essentiel de mes semblables.

J'écris parce que je sais écrire, comme on m'a appris à le faire à l'école, il y a longtemps. J'écris parce que le monde me dégoûte. Ma peau fait-elle partie de ce monde ? Mes nerfs ?

Toujours est-il que j'écris pour écrire. Parce que finalement il vaut mieux pratiquer cette activité incertaine que penser dans la nuit.

Que de penser au réel, ce village où les iguanodons sont bien obligés de se côtoyer, de se frotter les uns aux autres. De nommer les choses, les actes, les sentiments qu'ils éprouvent. « La mort, c'est la mort », dit l'un. Ils parlent avec le silence.

[...]
(Journal, 22 mai 2004.)

Sur du papier acide, avec un stylo à bille dont la permanence à la lumière est incertaine, du fond de ma cale, j'écris pour écrire. Pour me rappeler que je sais accomplir cette démarche extraordinaire. Écrire! Si le livre fond comme sucre dans mon bol, l'écriture tient. En attendant que mes héritiers trient rapidement mes affaires. À la benne! Tout coûte cher et personne n'a le temps de jouer dans les greniers et dans les caves. Bal, balles et trou d'balle.

[...]

J'irai bien voir ma mère, en un voyage éclair.

(Journal, 17 juin 2004.)

Nuit ne 26 pas 27 tout. Cela du va au du août.

Je me mets à écrire des mots n'importe comment. Inversant les syllabes. Pas toujours facile de me relire. Le début de la fin. De l'atelier à l'asile de fous. Sorti habillé n'importe comment. Avec ma vieille veste de costume et une casquette de « rapeur ». Je frottais fébrilement un bout de papier dans ma main droite.

Un graphologue dirait qu'ça s'délabre.

(Journal, 26/27 août 2004.)

(*Travail sur mes bandes de texte pour l'exposition* Le Sol double à *la M.J.C.*)

Je veux m'envelopper de mots.

(Journal, 1er décembre 2004.)

J'ai appris à lire, en réalisant mon *Catalogue*. Mes « caractères », ce sont les images de base de mon nuancier personnel. Mon répertoire d'images. Elles reviennent toujours, comme le « E » ou le « A » de l'alphabet, dans les

mots de la langue courante. L'image du bouquet d'arbres du P'tit-bois (avec ou sans neige) par exemple.

(Journal, 28 décembre 2004.)
<u>2005</u>
[12 août 2005.]

### Suzanne et l'écriture

Cet été, j'ai lu une biographie d'Édith Piaf. « SIMONE BERTEAUT. PIAF. Récit. ROBERT LAFFONT. 6, place Saint-Sulpice, 6. PARIS-VI<sup>e</sup>. » J'y ai appris beaucoup de choses, sur Édith Piaf, bien sûr, mais aussi, par transparence, sur ma mère et sa famille.

(22 septembre 2005.)

Simone Berteaut, la demi-sœur d'Édith Piaf, écrit notamment : « Je n'ai presque pas été à l'école. Chez nous ça ne paraissait pas indispensable. Quand même je l'ai fréquentée un petit peu, au hasard... surtout à la rentrée des classes pour toucher la prime d'électricité et le 1<sup>er</sup> janvier pour avoir les chaussures.

C'était la seule utilité que ma mère lui trouvait. [...]55 »

J'ai écouté de la musique enregistrée d'Édith Piaf, tout en lisant le récit de sa vie. J'ai frémi d'émotion plus d'une fois.

(Journal, 12 août 2005.)

Vers 1936, Raymond Asso entreprit de faire travailler Édith pour en faire une grande artiste de music-hall. Ce qui ne fut pas évident, comme le relate Simone Berteaut :

[Raymond a Édith :] « Tu ne sais même pas lire.

- Tu charries.
- Même dans tes chansons il y a des mots que tu ne comprends pas, je m'en suis aperçu. Si tu ne sais pas ce que tu chantes, comment veux-tu le faire comprendre aux autres? »

En quelques minutes, Raymond venait de gagner. Ça m'embêtait, mais je savais qu'il avait raison.

C'était vrai. Édith ne savait rien, à peine « lire ». Elle déchiffrait un texte si lentement que sa lecture la rasait tout de suite. Quant à écrire... Elle m'écrivait à moi, et à Jacques. Pour lui, elle n'avait pas honte, ça n'avait pas d'importance; et moi, j'en savais à peine plus qu'elle...

Au début, pour faire ses dédicaces sans fautes d'orthographe, Raymond a dû lui faire des modèles qu'elle a copiés et appris par cœur. Elle était la « Grande Piaf » qu'elle se servait encore des phrases d'Asso : « Avec toute la sympathie d'Édith Piaf », « En toute amitié... » etc.

Édith s'est assise sur le lit, les jambes pendantes. Ce qu'elle faisait gamine!

Elle m'a regardée, l'air sévère.

« Dis, Momone, faut qu'on s'y mette. C'est vrai qu'il y a des tas de mots qu'on ne comprend pas. 56 »

Ma mère, c'est aujourd'hui que je te quitte vraiment. En préparant ce retour.

```
(Journal, 15 août 2005.)
```

Après avoir lu la biographie d'Édith Piaf, je me demande, aujourd'hui, pourquoi Roger n'a pas exigé de sa femme qu'elle suive des cours d'alphabétisation – de français, quoi. Cela lui est-il seulement venu à l'esprit?

```
(Journal, 16 août 2005.)
```

Je suis les mots que ma mère n'a jamais écrits.

(Journal, 29 janvier 2006.)

.....

# **2006**

[25 février 2006.]

Je crois que mon texte « sur le cauchemar de la pièce à la porte qui ne ferme pas » rend assez bien compte de l'état de blocage, de malaise, qui est le mien, désormais. Une espèce d'horreur du réel, de la vie; d'état désabusé. Je le ressentais vivement avant-hier, en traversant la ville, au cours de l'après-midi.

(Journal, 13 décembre 2008.)

Je hais les portes qui s'ouvrent dans le mauvais sens, je hais toutes les portes... En faire un film d'horreur... Le monstre ne serait que suggéré...

(Journal, 1er septembre 1981.)

Thème de réflexion : la porte noire.

(Journal, 29 janvier 1982.)

 $\mathbb{Z}$ 

Je vais photographier des portes. Des portes et des gens.

```
(Journal, 21 décembre 1996.)
```

BINGO! 5 058 francs de versés pour le remplacement de la serrure de la porte d'entrée! J'ai refermé la porte avec les clefs sur la serrure (à l'intérieur), hier, à onze heures, en sortant pour aller chercher Pierre à l'école.

```
(Journal, 18 janvier 2003.)
```

Maudit serrurier. Maudite personne malfaisante. Qui a ombré ma naissance?

```
(25 février 2006.)
```

Dans mes rêves, ce rêve pénible récurrent, de la chambre de bonne, dans le 18<sup>e</sup> ou du logement de la rue Brissard, sans *porte* qui ferme vraiment.

```
(2008?)
```

- « Je vous loue la chambre.
- D'accord.
- Je vous loue la porte... C'est compris dans le prix.
- Je comprends bien, mais la serrure?

- Oh, il y a le modèle standard.
- Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça ferme à clef, tout de même!
- Oui, oui, bien sûr... C'est un million, pour une troispoints.»

C'est ainsi qu'il s'était retrouvé dans une pièce dont la porte ne fermait pas. Il n'osait pas sortir. La porte était poreuse.

S'il sortait (il était obligé, de temps en temps), il emportait son appareil photo avec lui. Même son vieux magnétophone à bandes, il craignait de le laisser. Mais il ne pouvait pas tout transporter. C'était un vrai cauchemar. Tu fais du racisme primaire, mon gars...

Voilà l'histoire. À la fin, il l'avait complètement abandonné, ce logement, laissant quelques affaires sans importance dedans. Combien de fois ne l'a-t-il pas fait, ce rêve nauséeux, se réveillant en pleine nuit comme dépossédé de lui-même? Habité par les autres.

Pour accéder, il lui fallait prendre une échelle et ouvrir une trappe dans le plafond. La porte ne tenait plus qu'avec de la ficelle.

(12 décembre 2008.)

### Les quatre portes

Sur la photographie « du passé », dans l'assemblage, on voit « l'image » de quatre portes : celle du pavillon, celle du

garage, celle du Jardin-d'à-côté et le portail de la grille en ciment.

« La lourde ». On en voit dans les bennes, de ces lourdes portes en chêne comme celle du pavillon. Elle avait été assemblée par un menuisier, en 1928. Un artisan traditionnel français, qui avait peut-être « fait son tour de France, comme compagnon ». Il avait choisi son bois et construit ce lourd panneau. Une porte est un continent flottant, avec des mines de fer. Une porte appelle à la cave. Pas de porte sans racines. La porte du stade Emile Gagneux. La porte des vestiaires.

La nôtre, enfin celle de mes parents, celle que mon grandpère avait achetée en août 1951, avec un pavillon autour. Celle de « ma maison ». La porte d'entrée qui se refermait en entraînant une vague de velours sombre, de draperies traînant des chatons, attestée par ses verrous, mais OUVERTE dans sa partie supérieure, la porte d'entrée de l'intérieur, donnant sur l'extérieur, carnet de chèques, livre, paroi molle, vaste programme, fermait peut-être. On ne peut pas « fermer ». Un verrou, dix verrous, des serrures ne protégeront jamais un proscrit, un Picsou, un lieutenant criminel Tardieu. « Tu as bien fermé la porte? – Oui, ne t'inquiète pas. » Il y a toujours une porte, dans une porte. Sans parler de chatière, il y a des couloirs secrets dans une serrure. Des excavations profondes. On ferme sans fermer, c'est la seule façon de se protéger. À partir d'un certain nombre de tours de verrou, on ne ferme plus. La droite et la gauche s'embrouillent et ce n'est pas parce que notre porte en chêne se trouvait à moins de sept cents mètres d'une pile atomique qu'elle fermait plus mal qu'une autre. Dans le jardin, dans la cuisine. Non, on n'entrait pas comme dans un moulin chez

(ce qu'il faut bien appeler) « nous ». La porte d'entrée fermait, certes, mais sa succursale, son fortin avancé, son « Château des Tartares » était-il bien verrouillé, lui ? C'était toujours le doute. Tout général connaît cela. Où est le fourbe ? Château-Gaillard fut pris par les latrines. On ne peut pas « fermer ». Moi, le champion du monde toutes catégories de l'insomnie, la nuit de sommeil la plus paisible que j'ai connue, ce fut dans une « réserve à matelas » dont j'avais poussé la porte, un soir d'été à la gare de Brive. Dans un hangar ouvert au premier rôdeur, je dormais comme un bienheureux alors que mon père me cherchait dans toute la ville, multipliant les annonces à la gare, faisant tous les hôtels, allant et retournant au commissariat. La porte, c'est intérieur.

Les deux battants de la porte de l'entrée du garage sont percés de fenêtres, dans leur partie supérieure. « Quat'fois deux : huit » petits rectangles noirs qui me font penser à « l'image de la cabine d'un chalutier », avec ces mêmes ouvertures. Un regard attentif sous une casquette.

Le Jardin-d'à-côté et sa porte, que l'on voit à droite de la photographie, sont longuement évoqués dans le chapitre 16 du *Catalogue* (« Le Jardin-d'à-côté ».)

Quant au portail en ciment, dont on ne voit pas sur la photo les battants ouverts et rabattus sur les côtés, la nuit du « graffiti rue du cimetière », une certaine nuit de 14 Juillet, en 1971, je le franchis prestement. C'était facile. Le lecteur

bienveillant voudra bien se reporter au récit de cette histoire dans le chapitre 2 du *Catalogue*<sup>57</sup>.

```
(12 mars 2009.)

[21 août 2006.]
```

L'inspecteur Wahrscheinlich avait de drôles de pensées, ce matin. Mal remis des excès de sa nuit précédente, il avait l'impression de mâchouiller une savate. « Il va falloir que tu choisisses... » Il s'était rendu sur les lieux de la découverte du cadavre, tôt ce matin, en taxi. Dans une gorge qui ne pouvait être que lugubre (saluez le lieu commun!) et humide, en cette journée d'octobre. Des bassins parallèles en ciment. Élevage de truites. Les sacs d'aliments industriels. Le corps de la jeune fille, flottant dans le bassin du fond, qui surplombait comme les autres le torrent. Le médecin légiste venait d'arriver. « Nous l'avons reconnue. Elle s'appelait Marie... Elle est venue, hier soir. » Les poissons, guillerets, ne paraissaient pas partager l'atmosphère sordide qui... Ou plutôt si. Dès qu'il frôle l'étrange, le monde piscicole dépasse toutes les bornes. J'avais vu de bonnes photographies, inquiétantes au possible, dans ce registre-là. Alors, saluez! Wahrscheinlich hésitait. Après tout, il s'agissait peut-être tout simplement d'un accident. Il se mit à bruiner. Il ferma les yeux une fraction de seconde, le temps de se remémorer le corps rouge qui avait enfermé sa nuit dans une fièvre obsessionnelle. Que des gros plans. Ils se trompent, les marchands de sexe. Tu n'as pas de recul.

« La guerre, la guerre... » Ces mots lui venaient à l'esprit, sans qu'il ne sache pourquoi.

(Texte extrait de Discours. 21 août 2006.)	
2007	
[17 janvier 2007.]	• • • •

Une découverte vient alimenter ma théorie sur le lien existant entre la musique enregistrée et le sol (double).

Dans le vieux baffle de mon père

– celui qui se trouvait à l'époque des bals –
l'espèce de pieu qui émerge au milieu,
lorsqu'on le démonte,
ce morceau de bois servant à relier
la face avant à la face arrière,
est une lame de parquet.

Si cela se trouve, cette lame provient des éléments rejetés lors des travaux d'aménagement du pavillon, vers 1955.

(Journal, 17 janvier 2007.)

## La musique enregistrée, substitut du sol

Pour nous qui habitons en immeuble, dans les villes, nous qui avons perdu le luxe du sol de plain-pied, vu depuis le rezde-chaussée, nous répondons à la souffrance diffuse de cette perte, de ce déracinement, par notre besoin d'écouter de la musique à l'aide d'appareils de reproduction sonore. La musique enregistrée, ce substitut du sol, pour l'homme moderne<sup>58</sup>.

(3 février 2006.)

J'ai cherché, j'ai cherché, je ne l'ai pas trouvée, cette notation de mon *Journal*. Alors je l'écris : la musique enregistrée, c'est un substitut du sol.

Je dis que l'invention d'Edison, datant de 1877, qui a permis pour la première fois d'enregistrer des sons, avec son corollaire, le disque d'enregistrement, correspond à la généralisation de l'habitat « en étages », à une certaine distance « du sol de la chaussée ».

L'homme « déraciné », dans son huitième étage, éprouve de façon instinctive le besoin d'écouter de la musique enregistrée, pour combler un manque. Celui d'un sol plus authentique que le sol de son plancher. Plus fondamental. Mes intuitions sont justes, mes démonstrations hasardeuses. Je dois créer. Tu confronteras, chercheur besogneux, petit charançon venant sonner à la porte de ma veuve et de mes ayants droit, tu confronteras l'histoire de l'habitat urbain (je te recommande le livre de François Loyer: *Paris XIXe* siècle) avec le développement du gramophone dans les différentes classes de la société. Tu verras, et tu en tireras des lauriers, de mon idée.

Dans son génie intuitif, Picasso l'avait bien senti, en 1912, en créant sa série des « Guitares », véritable monument d'un nouvel espace sonore : « la musique enregistrée<sup>59</sup> ».

```
(27 mars 2009.)
[21 mars 2007.]
```

## <u>Tillieux</u>

Il faut être sérieux. Je veux faire l'éloge de Tillieux, le créateur de bandes dessinées qui a enchanté mon enfance, avec ses aventures de Gil Jourdan qui paraissaient dans le journal *Spirou*. Normalement, cela ne devrait pas être nécessaire. J'en suis resté à l'esprit du catalogue de l'exposition *Bande dessinée et figuration narrative*, qui s'est tenue au Musée des Arts décoratifs en 1967. Aujourd'hui, les musées doivent gagner de l'argent; quant aux marchands, ils ont des panels – pour établir leurs anthologies.

Maurice Tillieux (1922/1978) a créé une poésie visuelle de l'eau et du sol. Ses deux meilleurs albums, *La Voiture immergée* (1960) et *Les Cargos du crépuscule* (1961) méri-

tent plus qu'une reliure par simple brochage. Il est vrai qu'aujourd'hui, les cahiers de brouillon sont mieux « reliés » que des livres de poésie dont la maturation a peut-être nécessité toute une vie.

Si j'avais les moyens de payer les droits de reproduction d'une image de Tillieux dans ce site<sup>60</sup>, j'aurais choisi la première image de la planche 36 B de La Voiture immergée (Éditions Dupuis). Celle où l'on voit la route s'éloignant dans la mer, vue dessinée en adoptant un point de vue très bas, comme si l'observateur était accroupi – ou à l'âge d'un enfant. Point de vue surbaissé. La route va être noyée sous les flots, comme au Mont-Saint-Michel, avec la marée montante. L'avant de la Dauphine de Gil Jourdan ferme le côté droit du champ de vision. Le tracé de la route est bordé de piquets qui décroissent selon les lois de la perspective jusqu'à l'horizon de la mer. Une telle image (parmi d'autres de cet auteur) a suscité ma rêverie d'enfant et je ne peux la contempler sans me souvenir qu'elle a constitué un point de repère juste dans ma culture visuelle. C'est pourquoi je rends hommage à Maurice Tillieux, ici<sup>61</sup>. Maintenant, que Cheverny ait servi de modèle pour dessiner Moulinsard, cela m'importe peu.

(Texte écrit pour être présenté dans mon site sur Internet. 21 mars 2007.)

### [24 mai 2007.]

Pourquoi vivre? Pour écrire et diffuser de belles paroles, tout seul dans son parking, en espérant que des bribes monteront au moins par les conduites d'aération donnant dans la rue. Écrire « ESPÉRANCE » en lettres de vermicelle et laisser filer son mot dans le caniveau peu pentu. « Temps qui se couvre, peut pas venir ce soir. Te rappelle. » Et les messages innombrables s'annihilent les uns les autres. Dans « boire », il y a la première syllabe de « boiter ».

(Journal, 24 mai 2007.)

Pourquoi? Mais pourquoi vivre? Pour débusquer quelques fantômes, de temps en temps. Je t'ai vraiment cru présente, pendant quelques instants. « Dans ton quartier ». Il n'eut pas été impossible que tu connusses cette librairie. Alzheimerisée, tu tremblais de la mâchoire. Effrayante, la poitrine tombante. Cela ne sert à rien d'écrire, de lire, de créer, d'être. Nous sommes des fantoches, des marionnettes - peut-être - animées par un Dieu (ou une assemblée de dieux) distrait, indifférent. Vous les chats, nous les souris? Il n'y a rien et il faut faire semblant de croire en la vie. Mieux vaut le train fantôme!

 $[\ldots]$ 

J'ai été créé pour écrire le mot « rien » mille fois. Aujourd'hui, dans ce théâtre désert, coupé du monde comme dans la bulle d'un furoncle. C'était dérisoire et réel. [...]

Sans le cafard, je me serais suicidé depuis longtemps.

Mais non! Dieu existe; Il nous aime. Nous ne sommes pas une assemblée de souris, de souris blanches, de souris de laboratoire! C'est pour cela que cela fait si mal, de vivre et d'être et de créer, malgré tout.

(Journal, 25 octobre 2007.)

#### Le moment est venu de cracher sur la communication

Le moment est venu de cracher sur la *communication*. J'imagine assez volontiers un désespéré qui aurait tenu jusqu'au matin. Qui aurait réussi à franchir l'épreuve du soir. Après avoir bu, s'être sali, avoir raclé. Il se serait endormi, finalement. Et aurait dormi. Et le matin, recevant le wagon de sa conscience douloureuse, malgré l'espérance d'un jour nouveau, après avoir lu, le baratin écrit, sur son paquet de gâteaux aurait pris sa décision : « Non, c'est fini! »

J'ai reçu un jour une lettre ultime, écrite probablement avant l'acte sans retour qui allait nous priver de l'amitié, du talent, de la voix d'une personne que j'estimais fort. Je ne pouvais qu'appeler les gendarmes, là-bas, à deux cents kilomètres.

Organiser une lecture, un spectacle, avec des comédiens, qui liraient ces textes de *communication* que l'on voit écrits sur les emballages de nos produits alimentaires. Les uns après les autres. Ce serait à mourir de rire. La *communication* épuise le sens. Combien d'exemples! À la S.N.C.F, à la

veille des départs pour les fêtes de fin d'année. Au guichet pour prendre un billet, entouré de figurines, de calicots. L'unique employée était en formation!... « Le nouveau visage de votre station d'épuration »! Je n'invente rien, malheureusement. Je peux fournir des preuves, j'ai photographié le panneau de *communication*, entre Évry et Corbeil.

```
(24 mars 2009.)

[23/24 août 2007.]
```

Dimanche 19 août SUR l'île d'Oléron. Mais qu'est-ce que je f. là ??? Chambre d'hôpital. Sur le grill, le lion.

[...]

J'ai eu envie de pleurer, tout à l'heure, lorsque j'étais tout seul, dans « le gîte ». Mais ça va aller. Difficile de se sentir plus en exil.

```
(Journal, 19 août 2007.)
```

Le sol n'implique-t-il pas l'horizontalité? [...]

Promenade agréable sur la plage – déserte – avec Nicole. J'ai fait un caprice pour aller manger des fruits de mer au restaurant. Ah oui! Parce que c'est la Saint-Bernard. [...]

```
(Journal, 20 août 2007.)
```

[Discussion avec un ostréiculteur, à Oléron.]

- « Comment ça s'appelle... ce bateau je ne sais pas les noms tout plat, là?...
- Un ponton, ou une plate... [...] C'est l'équivalent du camion, sans les roues.»

[...]

« On était soixante-dix, jadis. Maintenant, il n'y a plus que deux ou trois gros exploitants, qui ont racheté les meilleurs parcs... »

Parlé avec un monsieur aux yeux bleus – mais d'un bleu! Avec une grande intensité. Sympathique. M'a montré l'intérieur de sa cabane. « On n'a même plus le droit d'y faire du feu! »

Tout de suite, les mots du quotidien. Ils vivent dans une sorte de musée de l'ostréiculture. Les tags sont là pour attester le présent. Mais l'eau. Les bassins domestiques.

(Journal, 21 août 2007.)

Nuit du jeudi 23 au vendredi 24 août. (Île d'Oléron.)

Au cœur de la nuit : souffrance. Mal dans mon corps. Rêve lourd. Oppression. Peur limite. Terreur. Prier, même dans mon rêve. Quand partons-nous d'ici, de ce camp?

Mais qui suis-je? Face à la mer, comme à Dieppe, « la première fois » – ou la dernière.

Oh, mon Dieu! Source de toutes mes sources! Thérèse de l'Enfant-Jésus, Thérèse d'Avila, mes saintes; saint Joseph, priez pour nous cinq, pour chacun d'entre nous!

J'ai vu des obus et des maisons murées, en Charente. Le fantôme de Chalais m'a enfermé dans la cour blanche. Je me suis senti mal, soudain, sur ce parking. Très mal. Nicole ne revenait pas, j'étais puni. Quand quittons-nous le département « 17 » ? Quel va être mon travail, désormais ? Que va devenir Arthur ? Et Henri ? J'ai hâte que nous quittions ce « centre de vacances. » On n'écrit pas le nom des serpents.

Nous sommes allés au phare de Chassiron. Beauté farouche de la mer. Loin dans la mort. Les pierres disposées au sol avec la plus grande évidence, leur soumission à la gravité terrestre. Elles étaient. Sur le champ de grève. Une mouette, ou un grand oiseau blanc gisait en pièces détachées, à quelques pas.

```
(Journal, 23/24 août 2007.)
```

Vendredi 24. (Île d'Oléron.)

Ici, c'est l'Alfortville de l'huître.

Passé l'après-midi sur la plage. Je me suis même baigné. Pourquoi est-ce que je balade toujours avec moi un véritable musée de la fesse? Mon regard sale. Mes parents m'ont légué une drôle de casserole. Pourtant, je ne suis jamais entré dans un cabaret de ma vie. Un sabotier transmet l'art de fabriquer des sabots à ses fils, je suppose.

Pourquoi prend-on des photographies?

Locataire à Sodome, je n'aurais pas contribué à sauver la ville.

(Journal, 24 août 2007.)

#### Arcachon

Je me souviens de ma mère ou de mon père disant les noms des amis d'Arcachon; cela fait partie de ma bibliothèque sonore: « Le père Pauvret, madame Cannevet, Pierrot et Yayanne... » D'autres noms me reviendront sûrement, en écrivant ce texte.

Je me souviens aussi de certains noms communs : « La pinasse », « les parcs à huîtres »...

Manger des huîtres sur la pinasse. Manger des coquillages en étant balancé doucement. Oui, nous y avons mangé. Chacun se tenait correctement. Et le soleil se couchait, le soir. Il se vautrait dans la couleur. Et l'on me couchait derrière des rideaux qui étaient en fait des filets de pêcheur. Si cela avait pu durer!

Ces bateaux ronds. Comme j'ai eu de la chance de posséder, enfant, un beau bateau en bois, pour jouer dans ma baignoire! Il était tout usé.

J'ai beau chercher, je ne trouve pas le mal, dans ces heures éclairées du bassin d'Arcachon.

(15 décembre 2008.)

# Pourquoi ai-je cassé le petit sous-verre avec une vue représentant « Le Casino d'Arcachon » ?

Te voici maître à bord, Lallement. Tu peux faire ce que tu veux des affaires de tes parents. Enfin! On aurait pu penser que t'allais te mettre à souiller, à détruire. Tu conserves. V'la t'y pas qu'tu trouves un sous-verre, avec une carte postale représentant le casino mauresque d'Arcachon. Une pièce à proposer chez un antiquaire. Or il se fait que tu possèdes, parmi les éléments de ta collection de pierres un fragment de... L'image m'agaçait. Un coup porté avec ce fragment minéral. Le sous-verre explosa. Les délicates colonnes, les escaliers, les pins, le rouge, le toit, le sol de sable ou de gravier, la légende imprimée sur la carte postale, le cadre en biscuit marron: Crac!

Je me suis demandé pourquoi j'avais commis cet acte. Mais j'ai bien senti une sourde colère revenir. Allez savoir pourquoi. L'image m'agaçait. Boum! J'ai fait sauter le casino! Son décor oriental me rappelait celui devant lequel pose, en tenue de zouave, mon grand-père Gillet. Sur la photo encadrée, avec un verre de protection. Elle se trouvait dans le coin de la chambre à coucher de ma grand-mère Badie, qui s'était remariée. Comme il serait simple de mourir s'il ne s'agissait que de s'aplatir entre les pages d'un livre, comme une image.

(31 mars 2009.)

# Où nous dévoilons la raison pour laquelle Roger Lallement a tant aimé les trains.

Mon père m'a raconté. *Mein Vater hat mir erzählt*. Il m'a dit, un jour, à Merlines, que sa grand-mère maternelle l'emmenait voir passer les trains, au passage à niveau de la gare de Clamart. Il en restera marqué toute sa vie. « Les chiens d'fer ».

Il m'a dit. *Er hat mir gesagt*. « C'est parce qu'elle venait voir passer le train de Bordeaux.» Il m'a expliqué qu'il avait réalisé cela. Comme s'il avait cru pendant longtemps que sa grand-mère bordelaise l'emmenait, lui, petit garçon, pour simplement le promener, le faire marcher, jusqu'à la gare. Gratuitement, sans but précis. Ou « pour lui montrer les trains ». Le passage à niveau n'existe plus depuis longtemps.

J'aime les trains fantômes.

(6 avril 2009.)			
[Octobre 2007.]			

### Ach! Groß malheur...

Malheureusement, il trébucha.

En passant le train ébranla toute la maison. (Voilà ce que c'est que d'être invité par un garde-barrière.) Ils reviennent, les spectres. Ils remontent la pente, lentement, sortant du tunnel de la Roche-Jaune. Un à un. On les balaye, ils reviennent toujours. Jamais vu une campagne de déspectrisation.

Les cafards sont plus persécutés. Je n'y crois pas. Ils viendraient réclamer leur dû. Si on les laisse faire, ils retournent la maison. Du potage sur le lustre. Un camionneur, un gros costaud, avec les bras tatoués, un soir, les a chassés à coup de fusil. Deux heures après, il couchait sous sa benne, au fond d'un rayin.

Mais les fantômes, ça, il ne faut pas s'en moquer. On peut essayer de les amadouer, mais cela ne marche pas à tous les coups. Il y avait une garde-barrière à la réputation sulfureuse - « La Mère-tape-dur.. » - qui avait réussi à les séduire - à les calmer tout du moins – en leur passant de la musique enregistrée. Elle mettait le pavillon à la fenêtre. Certains vieux disques (les 78 tours, notamment) arrivaient à les émouvoir. Ils restaient là, dans le jardinet pétrifié, comme des idiots, en se retournant les uns vers les autres, tout en dodelinant de la tête. Lorsqu'un disque s'arrêtait, ils grognaient sourdement et tapaient sur le sol. Que de dégâts dans les plates-bandes, le lendemain! Il fallait toujours remettre un disque. À la fin, c'était lassant. Elle remisa le phono. Sa maison fut détruite peu après, elle en mourut de chagrin. On n'en voit plus que la trace sur le sol, près des voies ferrées, maintenant.

# Il était sans pitié pour les mouches.

Alors, il écrivait, comme si le fait d'aligner ses phrases, ou même simplement ses mots, écrits de son écriture, avec ce rythme qui était le sien, ce petit tricot de marin, pansaient ses blessures d'âme, compensaient cette ouverture inconsidérée sur l'inconnu. Bien fade est cette tisane. Tes yeux

bleus, ma mie. Que pourrais-tu pour moi? Dans respirer, il y a l'à-pic d'une falaise.

#### La Rage de dents du 11 mai.

«Je vous interdis de parler du passé. Non, pas mon père! Non, rien! C'est fini, c'est éteint, c'est mort. Taisez-vous! N'en rajoutez pas, les vieux! Rien! Rien! Rien! » Le clavier noir, avec des touches en matière plastique. La cuvette. L'engrais, le pesticide, le désherbant, la moutarde. Concrètement, présentement, là, sous mes yeux, devant moi. Comme vous tous, qui me regardez, immobiles, muets, distants, étrangers.

« Vous ne comprenez pas que c'est fini! Ne restez pas là à me regarder comme si j'allais vous ouvrir des portes, ou vous faire revivre votre histoire à travers la mienne! Rien, je vous dis. Rien! Il n'y a plus rien. Il faudra vous habituer. Les mites ont bouffé toutes les cartes. Ce qu'il en reste est à peine lisible. » « Rue de la Division Leclerc. »

#### « L'addition! S'il vous plaît... »

« Et puis n'allez pas croire que je vais m'écraser! Pendulaire, le mouvement qui me ramènera à vous, chaque hiver. Vous y penserez, que vous le vouliez ou non. Je serai là, à charcuter votre conscience. À vous dire : « je ». À vous extrafouiller les entrailles. Vous n'y croirez pas. Mais au cœur de chaque nuit, je reviendrai semer des décors blêmes. Je vous ferai errer dans des friches industrielles sans fin.

Vous tournerez dans des hangars aux proportions inhumaines, vous heurtant à des plans de désolation, sous la menace à peine cachée de miliciens qui vous rechercheraient.

Vos particules, votre retraite assurée, vos bons d'achat, votre « Quat Quat », vos embrassades, vos déglutitions, votre mascarade, en un mot, ne vous serviraient plus à rien. Ici, il faut payer « cash », avec sa peau de nuit, avec son ventre creusé de courants incertains. Et vos pieds sont mille. Tant pis pour vous! C'est la nuit! »

#### Le Barbu, le Babouin et le Bey d'Alger.

« Et puis, tu sais, la nuit, quand tu dors, et que j'entends le vent souffler, dehors, j'ai peur. Je n'ose pas me lever pour faire pipi. C'est idiot, hein? Et qu'est-ce qu'elle disait, ta première femme? » Il éternua bruyamment. « Allez, demain, je dois me lever de bonne heure. — T'as raison. »

Et le vent faisait caqueter la boîte aux lettres.

#### Mais, c'est pas Dieu possible!

Elle s'appellerait Adélaïde Duformol et aurait vingt ans. Non pas une beauté, mais nantie d'un regard qui inviterait au voyage, à la rêverie, au badinage. « Je te dis que tu n'as aucune chance contre eux! Ils ont des avocats. Tu vas te ruiner pour un non-lieu. Laisse tomber! » Enfin, le camion est parti. Me voici libre! Ils n'allaient pas en revenir, les déménageurs, lorsqu'ils allaient arriver au 32, rue de la

Division Leclerc, à Clamart! « Non, monsieur, il n'y a personne qui habite ici. Ce sont des bureaux. Vous êtes sûr de votre adresse? » « Gros-Joe, appelle le client, y'a un loup! » Bien sûr, cela lui avait coûté cher, mais il se réjouissait tellement d'avoir envoyé tout ce qu'il possédait au diable Vauvert. Il partit à pied, sa petite sacoche à l'épaule, libre désormais.

# Que les choses soient claires, une bonne fois pour toutes!

La lumière du matin creusait admirablement les formes. Dans les trouées éblouissantes qui tombaient de la verrière s'espaçaient, dansaient, vibrionnaient des petites particules de poussière. On les entendait se disputer, dans le bureau de la réception. La chatte passa sous le pont, indifférente à tout ce vacarme. Elle devait souffrir, avec son ventre qui débordait sa taille habituellement si svelte. Elle se glissa sous les cageots, dans le fond, où elle avait depuis toujours établi ses quartiers.

À midi, ils sortirent tous les deux du bureau en ronchonnant. Le commis alla se laver les mains avec la pâte grise et légèrement granuleuse qui se trouvait à côté de l'évier, dans le frais des murs de pierre. Le silence retomba sur le garage, maintenant surchauffé.

Des petits couinements parvinrent alors du coin aux cageots. Paresseusement, le vieux cador de la maison alla renifler. Il se fit jurer, souffler dessus par la chatte. Il retourna se vautrer dans sa paillasse en soupirant. Les mouches

jouaient à l'orchestre symphonique. On entendait les poules caqueter, dans la cour de derrière. La paix sur terre.

« Et mon inventaire, alors? » entendit-on au loin. Les paroles se répercutaient sur les façades des maisons. « À minuit! On y s'ra encore! » « Alors? » Le commis laissa tomber sa clef et jura. On entendit passer le train de Bordeaux. Dix jours avant l'*Anschluss*, ainsi vivait-on en Charente.

# Sans titre. De basse extraction. (LUDOVIC PAN-PAN. Œuvres récentes. Galerie X. Honfleur. Octobre 2007 – Extraits.) 2008 [23 mai 2008.]

Il y a toujours quelque chose de frustrant à fermer un robinet. Pourquoi tarir cette source domestique?

(Journal, 23 mai 2008.)

[15 août 2008.]

Cette maison ne concentrait-elle pas toutes leurs pulsions, bonnes ou mauvaises? Ne les gardait-elle pas enfouies comme des tuyaux d'évacuation des eaux usées, se laissant soulever? As-tu déjà caressé un crabe sous la carcasse? T'es-tu déjà retrouvé sous une araignée de mer? Imagine ce que tu voudras, mais tu te trouves bien en dessous. Au niveau de la plaque ventrale au bord de laquelle émergent les huit pattes velues. Articulées par segments. Tu es en dessous. Hors de prise (il vaut mieux.)

Je proteste! Une maison est inerte comme toute chose. Ce sont les hommes qui l'habitent qui projettent en elles leurs fantasmes, leurs pulsions, plus ou moins bonnes, ou franchement mauvaises. S'ils daignent s'enfermer dans une cave ou oublier de faire ramoner les cheminées, les moellons n'y sont pour rien. Ils en ont vu d'autres.

Mais ne dit-on pas qu'il y a de bonnes ou de mauvaises maisons? Une demeure qui est capable d'accueillir, de recevoir, de laisser sentir, d'offrir, de rendre possible, n'estelle pas « une bonne maison »? D'ailleurs ne faut-il pas du temps pour la comprendre, pour s'y sentir bien? Pour y trouver sa place? C'est à sa résonance, à l'écho de nos pensées les plus secrètes, plus qu'à sa contenance, que l'on peut la jauger, notre maison. Ainsi se différencie-t-elle de la cuve ou du « F3 ». Mais il est des maisons d'ombre. Des maisons de reste. « Il faut être dans le besoin, pour habiter ici... »

(15 août 2008.)

# [21 septembre 2008.]

L'autre jour, je pensais à un pneu – à cette bouée noire, bien lisse – que l'on peut louer dans les piscines – en évoquant dans ma tête une certaine image du plateau de Châtillon.

(Journal, 21 septembre 2008.)

#### Le Vrai Monde des adultes

Dans l'une des premières plaquettes de présentation du Sol double (avril 2001), j'avais placé un texte qui me semblait symptomatique de mon mal du sol, un texte écrit vers 1986 et qui relatait l'une de mes terreurs de gosse<sup>62</sup>.

Lorsque j'ai recopié ce texte, j'ai alors buté sur une phrase : « Derrière une haie commençait le vrai monde des adultes. Automobiles, camions, sur cette fameuse place. » Pourquoi avais-je écrit cela? ai-je pensé. Mon grand-père, mon père, mes parents, les ouvriers n'étaient-ils pas « des adultes »? Censurant ma pensée, j'avais donc copié: « commençait l'autre monde des adultes. » Ce qui ne voulait plus dire grand-chose.

Par la suite, lorsque j'ai réalisé le chapitre 6 de mon Catalogue, dans lequel figure ce texte, je l'ai rétabli dans sa version originale.

En réalisant aujourd'hui mon chapitre 23, je repense à cette intrigante notation : « le vrai monde des adultes. » Comme si j'avais eu l'impression de vivre dans une bulle, avec mes parents. Dans l'acceptation tacite d'un rêve non dit. « Mais tu témoigneras, plus tard. » À l'époque de l'accident de la sirène, de ma terreur dans le jardin, gosse j'étais, je n'avais pas conscience d'habiter sur un plateau. Plutôt sur une « île flottante », selon l'expression de Jules Verne.

Lorsque, lycéen, j'ai découvert dans un livre, à la bibliothèque de Meudon, « les villes pétrifiées » de Max Ernst<sup>63</sup> ou lorsque j'ai découpé dans la revue *L'Art vivant*, la reproduction d'une peinture représentant une jeune fille atterrée face à une maison posée sur une colline<sup>64</sup>, j'aurais bien été embarrassé pour répondre, si l'on m'avait posé la question : « Mais pourquoi es-tu touché par ces images? » Aujourd'hui, je sais. C'est parce qu'elles m'apparaissaient comme des métaphores du plateau de Châtillon, avec le pavillon posé dessus. Mais pour comprendre cela, il m'a fallu réaliser ma création du *Sol double*.

Comme je me moque du plateau de Châtillon, maintenant! J'erre dans une ville sans référent. Sans sol. Perdu, traqué. Comme un voyageur dans le Temps, débarqué là par hasard. Suspendu. Dormir, surtout, est difficile. Il faut tricher. Qu'ai-je à faire de vos recoins?

« Le vrai monde des adultes » serait donc un monde qui aurait d'autres lois. Un monde dans lequel ta monnaie n'aurait plus cours. Ils te l'ont assez fait sentir, à l'école, à la banque, au restaurant, que ton pactole valait que chiche. S'il fallait établir l'anthologie de toutes les bêtises que j'ai pu dire! Tu t'es échappé par le désir, celui même qui

t'enchaîne, aujourd'hui. Seule l'attente, la bonne attente – pas celle qui ruine une femme qui attendra un fantôme toute sa vie – l'attente heureuse de celle qui va venir, qui peut venir, qui pourrait apparaître, qui est là. Oh! Quels jours!

Je ne regrette que l'attente, pas la consommation. Dans le vrai monde des adultes.

(23 mars 2009.)		
[11 décembre 2008.]		

Les idées qui me sont venues à l'esprit en considérant l'assemblage 23 du *Sol double*, le 11 décembre 2008.

- Une sorte de vide, de désert.
- La « photo du passé » a été prise le matin, ou en fin de matinée (lumière d'Est) – au début du printemps (les sorbiers commencent à avoir des feuilles, alors que les peupliers, ou les arbres fruitiers du Jardin-d'à-côté, sont encore dénudés.)
- Le jeu graphique des liens entre les briques de l'escalier de la falaise, à Étretat, me fait penser au jeu avec des dessins de lettres, dans ma peinture *Il regarde sa bombe*, comme dans mes dessins de l'époque 1969/1971.
- Le dessin de la vigne vierge sur la façade du pavillon a quelque chose d'indécent.

• Je n'ai pas envie de retourner dans ce remugle.

(11 décembre 2008.)

• Mais tout est vendu. Vous le savez bien. Les briques, les briques, ne parlent plus la langue des lettres closes. Le bâtiment de l'E.D.F. ferme l'horizon. On voit écrit « 62 » et l'on peut lire, en s'aidant d'une loupe, le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture. Une « Daf ». Mais que deviendras-tu, pauvre?

Des « H », des lettres à perte de vue, s'enchevêtrant, se bousculant. « On veut voir ! On veut voir ! » Mais la mariée est déjà passée. Sartrouville, 1952. Mon histoire. Tu ne retrouveras pas ton fils, même en agrandissant jusqu'au grain la photo. *Blow Up*. Pingre et malice.

Je suis devant et je bute sur un mur. Ils ont raison. Tu n'excaveras pas la terre des buttes de Dieppe. Je ne veux plus chanter la petite chanson. La façade du *Pigall's*.

Parfaitement immobile. Plus fixe qu'un mort. Tu l'as assez chantée, la maison. Ce n'était pas une maison! La tonnelle, les ruines, la descente du garage, les poules, le perron! Vides! Dans ta nuit. J'aurais voulu être là, le jour où ils l'ont démolie, avec le gros poids que l'on balance au bout d'une flèche, ou avec la prothèse d'une tractopelle. Éventré, le toit. Arrachée, la cheminée. Pauvre de moi, je le sens dans mon ventre, chaque nuit. La terre glaiseuse. Le limon des tracteurs. Poudre, poudre, passe. Vous avez bien fait.

(11 décembre 2008.)

• Oui, en regardant le couple de photographie de l'assemblage, on a un peu l'impression que la rue pavée qui passe devant la maison est le tablier d'un pont. Du coup, la photo sombre qui se trouve en dessous apparaît comme « le dessous d'un pont ».

```
(14 décembre 2008.)
[12 décembre 2008.]
```

# Les Poules

Nous avions pensé à tout, sauf aux poules! Parmi les acteurs qui se trouvaient sur le plateau... Les gallinacés tinrent leur place. Je peux l'affirmer. J'en suis témoin. Habiter dans le pavillon (au 32, rue de la Division Leclerc), c'était entendre la boîte aux lettres, le vent et les poules. Mais elles dormaient, la nuit. Un trou pratiqué dans la paroi de pierres meulières leur permettait de rentrer, dans leur local, à l'intérieur du volume de la maison, lorsque le soir tombait.

Aimable société des poules! « Comme nous sommes humains! » Assister à un coucher de poules évoque une caricature d'ascension sociale.

Il y a toujours eu des poules à la maison. « Qui donnent de bons œufs. » Quitter mes parents, c'était quitter les poules. Cruelles bestioles. Le mythe en a pris un coup, le jour où je suis allé voir *Les Oiseaux*, à Châtillon! Ma mère

et les volatiles. Un canard qui courait sur la place, ou une oie. Elle était allée l'attraper. Personne ne l'avait réclamé. (Ou peut-être était-ce même « des canards, qui couraient »)

Malgré son manteau de fourrure, Suzanne restait celle qui avait eu faim. « De la-bonne-mange. » Jusqu'à la fin de sa vie.

Les poules, donc, qui donnaient des bons œufs, à sept cent mètres de la pile atomique. Leur sol, lunaire, crotté, creusé. Une vieille assiette. Touche de pâle. Le bord cassé, de la boue séchée, dessus. Ou de la crotte. Et l'été. « Il faut toujours veiller à ce qu'elles aient à boire. » Les petits poussins. Scène avec la Ouiouine. Je hais le cinéma.

Je les connais par cœur, les litanies des poules. Capable de faire rire une tablée en les imitant. Variations. Raclements. Je me suis trop longtemps sali en m'identifiant à ces bêtes. Férocement, j'ai couché dans le poulailler, me vautrant « dans la merde de poules ». Des coquilles d'huîtres. C'est Le Bal du comte d'Orgel qui m'a sorti de la fange. J'ai mis du temps à me relever. Mais, quand même, la découverte du français, comme langue d'expression, au lycée de Meudon, dans le cours génial de M<sup>me</sup> Huchon, m'a fait sortir de ma coquille. Il m'a fallu du temps. On ne remonte pas des millénaires géologiques comme ça. J'errais encore dans les palmeraies préhistoriques peuplées de poules autruchiales. Sans hommes. Sans routes. Sans cimetière. Sans fort de Châtillon. Sans incendie la nuit. Un monde chaud et incertain, inhumain comme un paysage numérique.

J'ai dormi dans la merde des poules. Comme un vampire retournant dans sa caisse, je suis entré, de nuit, dans la pièce du sous-sol qui servait de poulailler à ces dames. Je les ai affolées, gosse cruel. Leur toit supportait l'escalier accédant à la partie « intime », habitée par des humains, du pavillon. Je ne veux pas rentrer! Non! Plus d'école! Plus d'enfance! Plutôt être réincarné dans un pneu que de revivre cela!

```
(12 décembre 2008.)
[16 décembre 2008.]
```

#### Les Arrière-Ports

Avant d'arriver au bord de la mer (« La mer! J'ai vu la mer!...), j'aime à en deviner l'approche par l'apparition progressive de canaux, de darses, de « casses à bateaux », de complications qui doublent souvent une petite rivière serpentant déjà aux abords d'une ville, avant qu'elle aille se jeter dans les eaux d'un port de pêche.

Les arrière-ports et leurs multiples radicelles me font frétiller. Mon musée de la sexualité trouvera sa place dans un cimetière à bateaux. Au retour de sa séance de rayons, l'impuissant chercha sur un site de vues satellitaires à pénétrer dans les arrière-ports de New York, de Liverpool, de Hambourg, ou d'ailleurs. Poils pubiens frisant comme une darse coulée. Tas de ferrailles immondes. « ... il a installé son musée du sexe dans une vieille barge à moitié coulée. Le sol n'y est même pas horizontal... La police est venue deux, trois fois. Ils n'ont rien pu lui reprocher. C'est plutôt les services psychiatriques qu'il faudrait envoyer... Il vit là avec son chien. C'est une épave dans une épave. — Et la

nuit, qu'est-ce que ça doit être! Je n'y coucherais pas pour tout l'or du monde. Vous imaginez, les rats qui courent sur ses caisses à bouquins? Et quelques rôdeurs, des drogués en manque, prêts à tout pour une dose d'héroïne. — Il y a bien quelque chose qui le protège. Je ne sais pas, moi, une icône kitch provenant de quelque vide-grenier à Lisieux... — On ne sait pas ce que l'on donne. »

(16 décembre 2008.)

Il faut raconter la suite du feuilleton. Pourquoi notre héros s'est-il fait mettre à la porte du lycée de Meudon? Mon père fut convoqué par ma professeur (sic) de français qui lui expliqua que ma voie n'était pas scientifique, mais artistique. D'où l'entrée au lycée de Sèvres, en première « A 7 ». Ce n'est pas moi qui ai rencontré la prof. d'histoire de l'art, mais lui. Il est revenu avec une liste de livres sur l'art, Élie Faure. Achat en édition de poche. Rien que de très banal, aujour-d'hui. C'est dans le banal que se cachent les niches.

J'en suis tombé malade, de cette entrée des reproductions d'œuvres d'art dans la maison. Comment peut-on être heureux puisque nous refusons ce que nous cherchons? Fièvre dans le « petit salon ». Dans la lumière orangée de la fin août, les images d'un port aux eaux tièdes m'apparurent. Aujourd'hui, je prends ce même volume que j'ai eu entre les mains. « Élie Faure. L'Art moderne 1 ». Et lorsque je le feuillette, la prise des images m'émeut toujours. J'ouvre la double page, avec sa reproduction photographique d'un tableau de Claude Lorrain imprimée à fond perdu. Plein la gueule, de plaisir.

### (9 février 2009.)

Nous avons eu de la chance, quand même... Nous, les gosses de la génération « *Spirou*, *Tintin*, *Pilote* »... Entre les bandes dessinées de notre enfance (celles de Tillieux, de Franquin, etc.) et la découverte de créateurs comme Fred<sup>65</sup> ou Dino Battaglia<sup>66</sup>, à la fin de notre adolescence, dans *Pilote*, quelle continuité!

J'étais déjà aux Arts-Déco, en 1974, lorsque j'ai découvert les images de *La Chute de la maison Usher*, par Battaglia, dans *Pilote*. Elles me hantent encore. Bien évidemment, j'y voyais mon pavillon. Cette quête m'avait mené à photographier une maison inquiétante, près du stade de La Plaine.

J'attends l'arrivée par la poste de *Bande dessinée et Figuration narrative*<sup>67</sup>, dont j'ai pu retrouver un exemplaire d'occasion. Pourquoi n'ai-je pas su garder ce livre? Est-ce au moment de mon entrée « en section artistique » au lycée de Sèvres que je l'ai laissé filer? Les staphylocoques dorés estompèrent-ils les bulles? C'était quand même gonflé, de la part de François Mathey, d'avoir osé faire entrer la bande dessinée au Musée des Arts décoratifs, en 1967! Il est bon de le rappeler pour les amnésiques.

(18 décembre 2008.)

Il faut dire. Il faut dire que c'était quand même une petite révolution, l'introduction de livres d'histoire de l'art (même si les ouvrages du docteur Faure sont peu considérés par les historiens de l'art), dans la maison. On ne peut pas comprendre, aujourd'hui. Nous, les gavés. À l'époque, ça s'méritait une image. La première fois que je suis allé chez ma copine Sophie, rue de Monceau, et que j'ai vu la bibliothèque de livres d'art de son père, j'ai été saisi. François Mathey. Plus peut-être que par les nombreuses œuvres qui ornaient les murs de la cage d'escalier.

```
(9 février 2009.)
[20 décembre 2008.]
```

Le *pavillon* – en lui-même – était le plus banal des pavillons en meulières, comme on en trouve partout, au nord de la Loire. Rien, sur la photographie de l'assemblage, ne le distingue des « autres pavillons de banlieue » que l'on peut voir à Juvisy, à Villeneuve-Saint-Georges ou ailleurs. Ce n'est pas à partir d'une photographie comme celle-là que l'on peut bâtir – ou entretenir – une légende.

(Journal, 20 déce	embre 20	108.)		
	• • • • • • • • • •	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	
<u>2009</u>				
[10 février 2009.	.]			

#### La piscine de la Butte rouge

Un clou, dans une cabine vermoulue. Un reste de stand. Les cheveux mouillés, en sortant de la piscine.

Une cuve au fond sans fond. Je me noie! Pas de bord! Je glisse! Atroces longueurs.

Lugubre, froid. Hauteurs. Maîtres-nageurs (j'en rêve encore). Pions sordides. Perches en bois.

Cabines. Sol froid. Sale. Hygiène. Sortir. Froid gris. Yeux qui piquent. Chlore. « Rince-toi ». Maillot de bain.

Petit bain. Eau chaude. Nager. La brasse. Le crawl. « Passer son brevet de natation. »

Quel dommage que les éditeurs n'éditent plus aujourd'hui de poésie! On casse l'école, à côté de chez moi. Tu vas être réincarné en... Non! Ils l'ont transformée en théâtre, la piscine de la Butte-Rouge. Pourquoi me suis-je baladé pendant des semaines avec une chaîne de chasse d'eau autour du cou, à l'époque du lycée de Meudon? Je me souviens de la poignée, de sa forme en salière, de sa couleur.

On casse l'école, j'entends les moellons, les bouts de colonne tomber dans la benne. Les petits carreaux verts.

Ce fut, paraît-il, « pendant longtemps, l'unique piscine de la banlieue sud. » Alors, vous comprenez, de Clamart, depuis le plateau de Châtillon, ce n'était pas loin. Ma femme l'emmenait *pour qu'il apprenne à nager*. Châtenay-Malabry. Oui, pourquoi pas ? C'était avant sa puberté. Au dispensaire municipal.

Le chaud, le froid. Les communistes. La « cité d'la but'rouge ». Mais tu vois, ce n'était pas pire que le cinéma.

Tu brodes, tu brodes. Tu voudrais nous la jouer « misérabiliste »; mais la vraie détresse, tu ne la trouvais pas dans l'eau, mais dans les salles obscures, là où tu doutais du plancher universel. Et il faut vivre!

L'inspecteur Wahrscheinlich avait de drôles de pensées, ce matin. Mal remis des excès de sa nuit précédente, il avait l'impression de mâchouiller une savate...

(10 mars 2009.)

# La Piscine en ciment, à Saint-Nicolas

Dans mon corps, il y a une piscine. Comme un corps étranger. Dans mon corps (sale), je peux voir à travers des vitres embuées. Nous sommes nus. J'ai honte. Froid du ciment. Se laver. Douches. Je hais mon corps. Je hais le sport. Vous m'avez fait froid. Gris de février. Mes testicules de plomb.

Puis vint juin. Dans le jardin horticole, une piscine rugueuse. Pas une main, une trappe. Ciment! Ciment! Frères des écoles chrétiennes. Racler au bord. De l'eau sale, froide. À l'ombre d'une cuve dans le jardin. Près de la porte, fermée.

Et puis ailleurs, un autre jour d'exil (il y en a eu tant!) des étrons qui flottaient, avec des feuilles, en automne. Les douches. La rangée des douches. Caillebotis. Pieds froids, pieds sales. Les autres garçons. Que j'ai haï! Miroir de mon corps. Je me déteste. La vie me l'a bien rendu.

Ce plaisir toléré, les bains sous surveillance, dans la piscine non carrelée de Saint-Nicolas. « Ainsi, il y avait ça? » Comme si dans ce bagne, il pût y avoir un trésor autre que quelque chose d'interdit, de caché, de secret. Ce n'était même pas de l'eau, qu'il y avait dedans. Un mélange d'eau de pluie et de vinaigre. De ce petit crachin d'octobre qui glace le cou. Jardin horticole. Grises pâtures. Exil. Eau du drame. Comme si je m'étais baigné dans le seau où l'on avait versé le placenta, après ma naissance. Tu te rhabilleras bien! Et tu sentiras mauvais, plus tard. La boucle est bouclée. Épave! Je suis devenu une piscine abandonnée.

Mais les douches, les douches propres, aux Arts-Déco, avec les filles! Mais la mort rôdait, et je ne le savais pas. Graine après graine, elle me liait à un avenir de misère. L'envers de l'eau frotte la plaie ouverte, dans le lit. Exil dans l'exil, il te faudra subir.

« Je te laisse à sa merci pour que tu donnes du fruit. Sans le prurigo, tu paresserais. » C'est ce que dit le frère responsable du jardin horticole, la nuit, lorsque les poiriers torturés viennent lui demander des comptes.

```
(10 février 2009.)
```

[En vacances à Eymet (Dordogne).]

[Dessin représentant le pis d'une vache] – SCINE

PISCINE. J'ai tellement mal que je suis obligé de regarder les photos de mon expo (mon « jeu de référence »,

en épreuves de lecture, que je sors de son enveloppe en papier kraft pour la première fois depuis que nous sommes ici.)

Piscine. Et pourtant, ce n'était pas abominable, à cause de la lumière. Il pleuvait sur Bergerac. Le ciel était couvert, comme dans *La Tempête*, de Giorgione.

Il y avait un plaisir physique à se tenir au bord de l'eau dans cette lumière *creuse*. À voir les enfants jouir du bain. À être bien dans la scène, à sa place, debout, sans fatigue. Il ne faisait pas froid.

C'était une image animée sur le mur de l'hôpital. Baignoire-sabot. Baignoire à portière – à l'hôpital d'Évry.

Je ne savais plus quoi faire. Alors, j'ai prié. J'ai récité le « Notre Père ». Face à la falaise de mon être. C'était dur. Soudain, j'ai eu envie de « tuer le temps ». Je n'étais pas un voyeur dans son coin. Je n'existais plus. Vitalité de mes jeunes fils. Ma colère. La moquerie des jeunes gens.

À la fin, je jouais machinalement avec le pistolet à *eau* de Pierre – en forme de crocodile. Sa matière plastique grenue me satisfaisait. Je tenais l'objet dans mon dos.

Il y avait ce maître-nageur étrange, à l'accent d'Europe de l'Est. [...]

Mon œil colle. Infection à soigner. Cela fait une semaine. Picasso et la plage. Les formes torturées<sup>68</sup>.

(Journal, 12/13 juillet 1999.)

[26 février 2009.]

« LA TOUR BIRET Châtillon (Seine)

Chef d'œuvre d'optique obtenu par des effets de glace. Paris au ciel et au bord de la mer. »

(Carte postale de La tour Biret. Fin du XIX<sup>e</sup> siècle.)

5 août 1848 : ouverture du chemin de fer de Paris à Dieppe.

Lorsque l'on considère l'histoire de l'implantation ferroviaire en France, on s'aperçoit que la ville de Dieppe fut reliée à Paris avant Lyon! C'est dire « le rêve de mer » des Parisiens.

(2003.)

Dieppe et ses falaises me font revivre le plateau de Châtillon. J'y ai retrouvé ces mêmes barrières en ciment que celles qui bordaient la limite du panorama, à Fontenay, derrière le fort de Châtillon, Pelouses.

(Journal, 25/26 février 2009.)

En revenant de Dieppe, j'ai eu envie de retourner au musée de la Batellerie, à Conflans-Sainte-Honorine. (Je me dis toujours que je devrais leur proposer d'acheter « ma photo des bateliers ».)

Nous y sommes allés, vers 1996. J'en garde un grand souvenir. D'un lieu. D'une sorte de demeure idéale, qui aurait contenu une péniche. Noé sur le mont Ararat. Avec une gravure représentant un pont de Paris, qui me semblait signée de Meryon (Charles.)

Tu ne dis rien. Souvenir d'une lointaine bourgeoisie. Comme si la maison qui abrite le musée avait appartenu à ta famille et que ton grand-père, déshérité, en eût été dépossédé. Cela n'a pas de fondement. Je me souviens être allé à Conflans lors des crues de la Seine, non pas en 1910, mais vers 1991. Le niveau du fleuve se confondait avec celui des quais. Promenade dangereuse, rêves propices. Des quais, tu plonges. Perdre pied. Crier: « Fougasse! ». Des quais te ramènent à ta lointaine bourgeoisie. Tu en fus possesseur, négociant en Gironde. Gabares à Bergerac. Les pétards éclatent. Le feu d'artifice tiré depuis le pont. Je l'ai vu s'agiter, le chalutier qui accostait. Et les filles du pêcheur, que l'on se passe de bras en bras, pour sortir du bateau. Un peu boulotte, avec son gros pull et son jean. Sourires. Il ramasse les quelques prises qu'il a mises de côté dans un sac en plastique. Je l'ai vu se pencher. J'admirais, j'admirais ces hommes forts comme des piliers de rugby, ceux-là mêmes qui ont incendié le Parlement de Rennes avec des fusées de détresse, en 1994. Perte irrémédiable des peintures de Coypel.

(26 février 2009.)

# Sous les pavés, la plage

Clamart, Étretat. Le plateau de Châtillon, le bord de la mer, avec les falaises. « Sous les pavés, la plage. » Comme j'ai été heureux d'apprendre à la responsable des bibliothèques de Dieppe que sur le plateau, dans la fameuse « tour Biret », il y avait une attraction qui s'appelait « Paris au ciel et au bord de la mer »!

Il suffit d'associer l'image de deux villes différentes pour qu'instantanément, elles se trouvent liées comme dans un rêve. Orson Welles nous fait bien passer sans transition de l'ancienne gare d'Orsay aux rues anciennes de Belgrade, dans *Le Procès* (1962). La quincaillière n'y trouverait rien à redire, là.

« Sous les pavés, la plage. » Au centre de la photo du haut, dans l'assemblage, l'observateur attentif remarquera une voiture automobile. « Ah! »

Combien de secrets ne cachons-nous pas dans les images? Tu m'avais offert un roman, trois romans d'Ernesto Sabato. Ces livres que tu m'offrais! Comment prier, avec une telle estacade dans le cœur! Comment regretter? Il était question d'un secret caché dans la toile. Une seule visiteuse l'avait décelé. Une seule, la future victime du peintre.

Oui, l'observateur attentif, celui qui mérite « des croix », des points à la remise des prix, le visuel (ne regarde pas par la fenêtre, tu seras puni), a fureté le long de la ligne de crêtes. Au bord du cliché et il a vu. *Blow Up*. Il a vu le petit chevron qui entrait dans le cadre. Ce triangle plastifié, bulgommé, pneuté, qui contraste avec l'image désuète, rurale de la porte du jardin, sur la droite. Un martien? L'avant de la « Zorglubmobile » ? Ils sont là, les prédateurs!

C'est à ce moment-là que l'inspecteur Gropius intervint. Depuis le début de l'entretien, il était resté silencieux. « Mais, n'y aurait-il pas une relation entre cette photographie du pavillon et celle qui fait partie de l'assemblage 13?... »

« Je remarque une chose, continua l'inspecteur. Vous voyez la DS, qui se trouve garée à droite, dans l'image du « 13 »? Eh bien, je vous le livre en mille, c'est l'avant de son pare-chocs que l'on voit sur notre photo. Ce qui voudrait dire que l'opérateur qui a pris ces photos le même jour, au même moment, établissant comme dans les plans d'architecte...

- Ah, ne me parlez pas de ceux-là!
- Il y a une vue de côté et une vue frontale.
- Passez-moi les radios faites après décès...
- Les voilà, docteur. »

Le médecin légiste resta un moment songeur.

« Vous ne trouvez pas qu'on dirait une vue prise au bord de la mer? »

(13 mars 2009.)

# À propos des plans inclinés qui s'enfoncent dans l'eau...

Il va y avoir encore trop de matière, dans ce chapitre. Pourquoi suis-je à ce point fasciné par les plans inclinés qui s'enfoncent doucement dans l'eau? Je le voyais, celui de Dieppe, à côté d'une église sévère, de l'autre côté du bassin. Un endroit où l'on n'aimerait pas chercher quelque chose, comme une montre perdue, dans la graisse, la boue infâme, entre chien et loup. Ah! Comme des lieux veulent dire:

« Punition »! De ces moments sans temps au cours desquels on se pose invariablement la question : « Mais pourquoi estce que je dois vivre un truc pareil ? Pourquoi, moi ? » Là, seul, dans l'ombre oblique de ce quai. Carte postale.

Mais des moments heureux. Funambule, un pied nu dans l'eau. Algues. Glissant plan. Soleil. Obus. Rue de la Division Leclerc. Poisson frais. Tu es jeune. Regarde un peu là-bas. L'espérance des Alliés. Tout n'est pas perdu. On le remontera, le bateau. Tu repartiras. Tu vogueras. Toutes les eaux se sont pas mortes.

Je vois l'eau et, par transparence, le sol qui s'enfonce progressivement sous le miroir. Je peux y aller. Jusqu'à un certain point. Après, si tu glisses... Mais là, avant de servir d'appât pour tous les crabes du bassin, attaché à un vieil anneau, la nuit tombante... Comme dans Bob Morane (*Trafic aux Caraïbes*<sup>69</sup>.)

Ce sol oblique est plan. Il est fait pour mes pieds d'homme. Trace de la civilisation. Je me suis enfoncé. Des hommes l'ont bâti, cimenté, maçonné. Je pourrais m'y coucher, la tête en bas, le menton clapoté par les vaguelettes. M'y allonger, les bras en croix. Suprême hommage à la mer. Prêt à m'envoler, à voguer. Il n'y a pas que des égouts! Ce n'est pas parce que l'école violée gît, les bras écartelés, dans une posture obscène, sur la scène, que le déluge approche. Non!

Ciment, un dimanche après-midi, à Clamart. Une piscine, dans la descente du garage! Une piscine à domicile. Tout aurait été possible. Il n'aurait pas été nécessaire de vendre « les petits trains ». Je serais devenu quelqu'un de normal.

Mes parents auraient été heureux. Nous serions partis, comme sur une arche, vers le Nouveau Monde. Tombées seraient les barrières. J'aurais pu embrasser mon père. Nous serions partis. Pas enchaînés à un boulet. Le cimetière et sa grille. Le forçat et sa chaîne. Nous serions partis, libres, dans la vie. Tu ne serais pas mort à soixante-dix-sept ans, boulonné à ton secret. Et je pourrais te parler, maintenant. Quelle chance j'ai eu d'avoir pu aller à Arcachon! Dans l'eau claire de ce belon.

```
(11 mars 2009.)
[27 février 2009.]
```

#### L'eau dans la bande dessinée.

Dans *Tintin*, l'eau ne mouille pas. C'est un monde sec. « Le dessin est chose mentale. » Dans Tillieux (*Gil Jourdan*), il pleut dans un album entier, de la première à la dernière page. Seule la dernière image montre l'apparition du soleil, après la pluie. Bien sûr, le corps du héros n'est pas mouillé, lorsqu'il sort de l'eau, après être allé fouiller dans *La voiture immergée*. Mais ce n'est déjà pas si mal qu'il soit en slip! Du linge mouillé viendraient les plis, révélateurs. Tillieux réussit cet exploit de faire chanter l'eau sans que ses pages sentent le moisi. Que ne donnerais-je pour être capable de décrire, avec des mots, l'odeur du papier journal imprimé, dans le bureau de tabac de la tour Biret? Nécessairement par métaphores, l'expression dessinée du mouillé. Les peintres

y excellaient en sous-exposant leurs natures mortes avec des cascades de fruits de mer. Plus facile à dire par l'écrit.

Je peux te dire, mais pas te dessiner? Il te faudra penser, avant de croire? Tu sais, tu te souviens... C'est comme ça. Mais quand les personnages piégés sur le *Pas du Malin*, se voient emportés par la marée au large, dans la nuit, alors que l'histoire s'arrête, que pense le jeune lecteur? Il n'a plus que la fatidique mention : « À suivre », ou : « Suite la semaine prochaine », ou encore : « La suite au prochain numéro. » Il lui faudra attendre une semaine dans l'angoisse pour voir ses héros sauvés (bien sûr.) Mais pendant tout ce temps, il plongera, lui aussi dans des eaux fatales, il s'immergera dans une nuit sans nom. La Grande Perte. Vers l'oubli. Cela s'appelle le suspens.

Et combien de cascades à double fond ? J'entends déjà le chant rauque des sirènes. On casse l'école à côté de chez moi. Du papier, du trait imprimé, des histoires. C'est parce que j'appelle l'eau que j'aime *Gil Jourdan*, les bandes dessinées de Tillieux. Nous chercherons longtemps. Dans la nuit de Noël, sur le tapis bien propre, alors que les adultes discutent dans la salle à manger (c'est comme ça que ça s'appelle.) Nous avons cherché l'eau dans les dessins de Maurice Tillieux. Il nous appelait, du fond de ses égouts. Je te croise au hasard de mes traits. Pluie.

Je suis allé à l'école en marchant dans le caniveau. La maîtresse m'a vu, les chaussures dans l'eau. Je fus grondé. Le soir, en pension, vingt « Gil Jourdan » se lavaient les dents dans la grande pièce avec les bacs et les robinets en rangs. Sentant l'adolescence monter en eux comme la nuit du printemps. Perchés, là-haut, dans cette vasque de meulière. Il y a des territoires humides sous la plante des pieds.

(27 février 2009.)

L'eau qui coule dans un caniveau en pente et *en cercle* ressemble à un peloton de cyclistes dans un virage. (Docilité dynamique.)

(Journal, 7 janvier 1981.)

# Retour à l'image

- « Nous voulions revenir à l'image. À une image particulière.
- Laquelle ? (Pendant un quart d'heure, des jeunes filles disent à tour de rôle des noms de livres d'images... Dans une bande dessinée ? Dans un roman-photo ? Etc. Le tout sur un fond de bruits de chantier de démolition.)

Il y a trop d'images! Il y en a de trop! Pourquoi en rajouter une, encore? Dans la publicité, à la télévision... Dans les magazines, chez le dentiste.

- Et dans le bulletin municipal! Trop d'images, trop de bruit! Il criait encore lorsque les infirmiers sont arrivés.
- Oui, pourquoi en ouvrir une de plus ? Nous sommes saturés d'images! Sur Internet! En se dématérialisant, l'image s'épaissit.
- Vous voudriez crier. L'écriture ne sert à rien. « Ne négligez pas les dons que vous avez reçus ». Petit préambule du lundi matin. Pourquoi labourer la nuit, si l'on n'écrit pas ses maux indistincts, le matin venu ?

- Je vais me retourner. Oui, c'est décidé.
- Parce que vous écrivez?
- Non, je laboure, la nuit.
- Et où dormez-vous?
- Dans une chaumière.
- Comme celles que l'on voit dans les dessins de Jacques Callot ?
  - Tout juste, mon n'veu.
- Alors, qu'attendez-vous pour le prendre, ce livre, et nous le montrer ? Il suffit de tendre la main.
  - J'hésite à retourner dans le passé.
  - En vous retournant, vous retrouvez votre passé?
- Il y a en a qui ont été pétrifiés en statue de sel, pour s'être retournés... Et les aviateurs qui ont lâché la bombe sur Hiroshima ont eu de la chance de pouvoir rentrer, après que leur B-29 eût été secoué deux fois par l'inimaginable explosion. La deuxième fois, « c'était le sol qui réfléchissait la première vague de choc. <sup>70</sup> »
- Que de circonvolutions! Venez-en au fait, mon ami... Vous vouliez nous parler d'une image qui était en lien avec votre passé...
  - Une image dessinée, oui.
- Dans votre livre de grammaire ? Celui dont vous avez gardé un fragment, avec ces beaux aplats de couleur tendre.
- Oui, un jaune de Naples. Je devrais me composer un nuancier de jaunes. Jaune comme l'école de la paix, de la concorde et de la justice. Jaune du matin, pas du soir enfiévré. Jaune de l'aube et de tous les espoirs.
  - « Au Soleil Levant »?
- Oui, c'est cela. À Clamart, sur le plateau, dans le quartier du « Jardin Parisien », où se trouvait l'école (pas de

tractopelle en vue?), il y avait un point avec quelques commerçants, un café qui faisait l'angle, avec la route nationale, et qui s'appelait justement: « Au Soleil Levant »... Il y avait là un marchand de charbon, je m'en souviens; lorsque je tombe sur une certaine image, dans « Gil Jourdan »...

- Vous vendez toujours des petits trains Märklin?
- Mais de quelle image s'agit-il, enfin?
- Maurice Tillieux l'a dessinée. Elle figure sur la planche « 19 B » de la bande dessinée intitulée : *La voiture immergée*. Cette aventure de Gil Jourdan fut publiée par les éditions Dupuis dans le journal *Spirou* entre 1958 et 1959.
- Je l'ai! Ah! Je vois. C'est la première image de la planche. Celle où l'on voit une palissade en bois, une Dauphine et un camion de livraison sous la neige. L'image du sol gris indique que celui-ci est mouillé. Une surface réfléchissante comme un miroir l'atteste...
  - C'est une flaque, je crois.
- Le dessinateur a indiqué la forme irrégulière des ombres, sous les véhicules.
- Et cela suffit, pour te transporter immédiatement vers 1959, « Au Soleil Levant » ?
  - Oui, comme dans un puits.
- Tenez-le. Sinon, il va nous raconter ses sorties d'école, avec le marchand de bonbons...
  - Non, je referme le livre. Il y a trop d'images. »

(16 mars 2009.)

#### Les voitures de ma mère

Nous ne parlerons pas des étages sans parler de voitures. Il y a eu « Les années Daf » – comme on dit « Les années Chess », pour les musiciens de blues – « La Floride », le cabriolet 203, la Cin'ch'fau'ci'tron. Les voitures de ma mère.

Le lecteur (la lectrice) bienveillant(e) se reportera avec profit aux pages du chapitre 21 du *Catalogue* dans lesquelles il est beaucoup question d'*automobile*.

(24 mars 2009.)

[3 mars 2009.]

Évry, le 18 février 2009.

Un axe architectural remarquable de la ville nouvelle d'Évry va disparaître

(En terme « d'image », la ville va en prendre un coup, mais personne n'en saura rien.)

Il y a quelque temps, à Évry, fut proposé la visite de bâtiments dont l'architecture honore la ville. Cela partait d'un bon principe, qui est de sensibiliser le grand public au patrimoine de la ville. Avec mon esprit mauvais, je raillais, pensant à l'articulation très réussie entre les deux ensembles

de bâtiments que j'avais sous les yeux : la ligne d'immeubles des « Grandes Marches », au bord du boulevard des Champs Élysée et l'école Queneau, qui se trouve derrière. Cela ne faisait pas partie du programme de la visite. Je me disais à l'époque qu'il faudrait que j'écrive, que je prenne des photos... pour défendre cette réussite visuelle dont personne ne parlait, au cas où viendrait l'idée de tout rénover.

J'allais même jusqu'à me dire que les villes devraient avoir le pouvoir de « classer » certains bâtiments, certaines perspectives, certaines articulations réussies, comme celleci. Dans une sorte de décentralisation bien comprise des compétences des Monuments historiques.

En ce mois de février 2009, des travaux de réhabilitation de l'école Raymond Queneau, comprenant la démolition et la reconstruction de la partie la plus proche de l'immeuble des « Grandes Marches » viennent de commencer. Les palissades sont en place.

Dans la ville moderne, l'accord réussi entre deux bâtiments issus de deux projets différents tient du miracle. Je n'ai pas le temps d'effectuer des recherches pour connaître le nom des architectes qui ont conçu « Les Grandes Marches » et l'école Queneau, ni de savoir dans quel ordre ont été bâties ces constructions. Mais le résultat était là : une articulation de volumes, une scénographie tout à fait remarquable avec la découverte que l'on faisait de l'école encadrée par le « porche », l'arche formée par l'entrée de l'immeuble d'habitations.

C'est cet accord visuel exceptionnellement réussi qui va passer à la benne.

Je ne suis pas allé consulter le projet à la mairie d'Évry. On ne peut pas toujours être sur la défensive. Tant pis pour la ville d'Évry, je préfère créer. Peut-être que les nouveaux volumes de l'école Queneau, une fois réhabilitée, s'articuleront de nouveau de façon remarquable avec ceux des « Grandes Marches ». On peut l'espérer, mais si ce n'est pas le cas, ce sera une grande perte pour le patrimoine de la ville d'Évry; et personne ne le saura<sup>71</sup>.

#### Bernard Louis Lallement

(18 février 2009.)

C'est la troisième fois de ma vie que je suis confronté à la destruction d'un lieu qui m'est cher.

La première fois, ce fut en 1971, lorsque le Jardin-d'àcôté fut anéanti, en quelques heures, par des engins de chantiers. Je n'y jouais plus depuis longtemps, dans ce jardin. Mais qui peut voir détruire le verger de son enfance sans se sentir mutilé? Un an après, je réussissais le concours d'entrée aux Arts-Déco.

La seconde fois, ce fut à Dieppe, en 1981, avec la destruction du champ de grève, à droite du port. Je fus tellement blessé, révolté, que lors de la nuit décisive qui suivit ma découverte du chantier, réalisant mon impuissance, je pris conscience de ma valeur, en tant que créateur, de la nécessité « de me défendre », en réalisant une synthèse de tout ce que j'avais pu créer jusqu'à présent, dans une lointaine préfiguration de mon *Sol double*.

Aujourd'hui, alors que je travaille depuis près de neuf ans à la réalisation de cette œuvre, bénéficiant de l'un des plus beaux ateliers de la ville d'Évry, j'assiste depuis mes fenêtres à l'anéantissement de ce point de vue spécialement réussi.

Que va-t-il se passer?

(26 février 2009.)

NUIT du 26 au 27 février.

Je pense au cadavre de cette école. À l'indifférence des chats.

Il nous faut subir cela. Quitter, quitter Évry! Ce théâtre dévoyé.

Quand pourrai-je dormir la nuit? Travailler, mon chapitre 23 du *Catalogue*.

Se risquer dehors.

*L'Homme de Londres*, de Georges Simenon, a pour cadre la ville de Dieppe, le port de Dieppe, dans les années trente.

(Journal, 26/27 février 2009.)

28 février. Soir. Cafard.

C'était le jour d'anniversaire de mon père et de ma grandmère, sa mère.

Je relis l'excellent roman de Simenon, *L'Homme de Londres*. Mais lorsqu'il évoque les dépenses inconsidérées de Maloin, cela m'affecte profondément. Je n'aime pas ces passages-là.

Mais c'est bien là une histoire de sol – au sens psychologique, bien sûr. Simenon rejoint le Faulkner de *Pylône*.

```
(Journal, 28 février 2009.)
```

Non, l'action de *L'Homme de Londres* ne se passe pas tout à fait à Dieppe, dans le Dieppe des années trente. Il y a toute une partie du roman qui se passe dans un monde dédoublé par rapport au réel imaginé.<sup>72</sup>

Ça y est, ils ont commencé à détruire l'école. Le bras de la pelleteuse est entré en action, arrachant le bord du toit. Une cheminée vacille.

Je suis déjà ailleurs. C'est dépassé, maintenant.

```
(Journal, 3 mars 2009.)
```

Difficile d'échapper, quand même. La vue grossissante de la fenêtre, le bruit de la démolition, grondements d'orages et ébranlement du sol. Je le sens sous mes pieds, depuis le troisième étage. Bientôt, ce sera fini à tout jamais. Cruauté de l'agonie de cette école. Elle est encore presque et déjà elle n'est plus. La nuit, encore illusion. Et je devrais dormir, avec ça!

[...]

Heureusement qu'il y a la lettre de ce vieux monsieur de Châtillon, qui m'écrit pour me parler du plateau.

```
(Journal, 3/4 mars 2009.)
```

N'oublie jamais cela, Lallement. La m. au cul, tu assistes à la destruction de ce qui était dessiné, de ce qui était l'œuvre d'architecte, sous tes yeux, depuis ta fenêtre.

Ceci dans l'indifférence la plus totale, à Évry, en ce jour. N'oublie jamais ce spectacle de destruction.

La pluie tombe. Pourvu qu'il n'arrive rien aux ouvriers du chantier.

[...]

Dans l'indifférence totale.

Vivement qu'ils aient fini, que je puisse reprendre mon travail. Il faudra que je dorme, aussi. Je suis profondément choqué. Il fallait que ce soit moi, « l'artiste qui bénéficiait » de cet atelier, avec cette vue privilégiée... Je ne veux plus penser. J'aurais mieux fait de partir à Merlines. Comment travailler lorsque le sol est ébranlé sous ses pieds ?

Je suis écœuré, blessé. [...]

Il y a des jours où les aveugles ont de la chance. Même les murs (de l'atelier) sont ébranlés. Celui contre lequel je m'appuie. C'est mon corps, je suis pécheur, esclave de la chair. Je me suis fait piéger. Heureusement que je n'ai pas appris cette destruction à l'avance – en allant consulter « le dossier en mairie » –, car la lutte que j'aurais entreprise, perdue d'avance, m'aurait assassiné. Heureusement. Personne ne se serait engagé. Il y a un an comme aujour-d'hui. Les bienfaits de la *communication*. Je ne me suiciderai pas pour autant. Je reprendrai mon travail de création, dès qu'ils auront fini d'ébranler la maison.

Curieusement, les frémissements en retour de l'histoire du plateau de Châtillon me confortent. Je vais répondre à ce monsieur N\*\*\*, dans quelque temps, après avoir relu plusieurs fois sa lettre.

[...]

Mais ce tremblement du fond du ventre, d'où me vientil? Ai-je été troublé par les travaux d'aménagement du pavillon, en 1955, lorsque j'avais trois ans? Ai-je cru que « ma maison » allait être complètement détruite? Ces coups ont mémoire en moi.

[...]

Soir

Ce n'est pas ce soir que j'écrirai ce que j'ai ressenti au cours de cette journée terrible.

(*Journal*, 4 mars 2009.)

C'est terrible, d'avoir raison contre toute la ville et d'être impuissant.

Ces « catastrophes » m'en disent long sur mon histoire intime. N'ai-je pas parlé « d'avorteurs en tractopelle » dans mon texte sur la destruction du Jardin-d'à-côté?

(Journal, 4/5 mars 2009.)

Il y avait un arbre, dans le patio de l'école Queneau. Ce petit espace évoquait quelque chose de japonais. Endroit interdit, il ne laissait pas indifférents les enfants de l'école. Lorsque le bâtiment a été détruit, cette terrible semaine, ils ont enseveli l'arbre vivant sous les gravats des murs.

 $\vee$ 

Combien de temps cela leur aurait pris de couper cet arbre avec une scie égoïne ? Ou d'un coup de tronçonneuse ? On me l'aurait demandé, je serais bien descendu le faire, malgré ma rage impuissante.

[...]

De l'atelier borgne, j'ai assisté à un avortement.

(Journal, 6 mars 2009.)

Plaie béante par la fenêtre.

Il ne me reste plus qu'à attendre la reconstruction pour voir ce qu'il en sera. J'espère peu. Je n'ai pas manqué le rendez-vous terrible de la destruction. Mes photographies seront là pour témoigner.

[...]

La destruction de l'axe architectural « Queneau / Les Grandes Marches » est une perte importante pour la ville nouvelle d'Évry. Cette disparition est bien plus dommageable que celle des différentes œuvres d'art qui ont pu être effacées du paysage urbain<sup>73</sup>.

Parce que c'était un SIGNE JUSTE.

(Journal, 7 mars 2009.)

Le chantier de la honte, à Évry. Ils ont arraché le toit aujourd'hui. Crise à la maison. [...]

(Journal, 9 mars 2009.)

 $\mathbf{k}$ 

Vous n'êtes pas du bon côté, Monsieur le Maire. Moi, j'établis des liens. Vous, vous [en] détruisez.

Ils continuent de détruire l'école. On voit à travers, maintenant, le toit a disparu.

Curieusement, cela m'est « étranger », maintenant. C'est un spectacle lointain. Un chantier comme les autres.

Maintenant que l'intérieur et l'extérieur se confondent, je ne me sens plus concerné.

Pas de chance! Le type à sa fenêtre était photographe!

« Queneau ». Il ne sera guère possible de prouver avec des images que l'école « réhabilitée » est une perte architecturale pour Évry.

À moins qu'ils ne construisent un blockhaus de trois étages, la confrontation des images d'avant et d'après ne sera pas accablante, probablement. Il n'y aura rien à faire.

(Journal, 10 mars 2009.)

Mercredi 11 mars, très tôt.

Tournent, tournent dans ma tête ces impressions funestes. Ils ont le droit pour eux. Je ne suis rien. Et les enfants souffrent. Ce palier du réel que j'avais fini par accepter, ils le détruisent. Ils l'ont détruit. Je sens mauvais. Mon âme est délabrée.

C'est la guerre sans l'ennemi. La politique, c'est dégueulasse.

(Journal, 11 mars 2009.)

Nuit du dix au onze.

[...]

J'ai vu arracher la trame métallique du « plafond » de la salle des fêtes de « Queneau ». En deux coups de cuillère à pot, des grands bruits et hop! Tout est au sol. Un instant, la grande fresque peinte pour les enfants est restée accrochée. J'ai essayé de la photographier. Mais mon appareil argentique n'était pas chargé (alors que je le croyais) et j'ai effacé par mégarde toute une série de vues saisies avec mon appareil numérique. Il ne reste que la bande-son enregistrée. Témoignage inutile, de toute façon. Tu as gagné, *Bonjourça-va*? Mais la ville a perdu. Aucun espoir pour nous.

Et il faut dormir, après ces images terribles. Quel espoir? Comment s'endormir sans espoir?

 $[\ldots]$ 

(Journal, 11/12 mars 2009.)

Je me suis longtemps dit que le volume intérieur de l'atelier aurait pu contenir le pavillon de Clamart. Comme un emballage cadeau. « Tiens, voilà ton passé! » J'avais même songé à le reconstituer avec des structures amovibles, comme s'il se fût agi d'un décor de théâtre.

Chaque assemblage en est une pièce, tout en étant l'image globale. En réalisant mon *Sol double*, j'ai dit ma maison.

Maintenant, nous pouvons quitter Évry, cette ville sinistrée par la bêtise.

(13 mars 2009.)

[9 mars 2009.]

#### Tirer les cartes

Sur la photo « du vertige » de l'assemblage, le jeu graphique des briques, avec les joints de couleur plus claire, évoque dans mon esprit des cartes disposées pour « une réussite ». Tu descendrais sur un tapis de cartes à jouer. Le chat traverse le jeu, en silence, ne bouleversant aucun arcane. Tout reste en suspension.

Un vendeur d'images à la sauvette crie : « La jolie Gitane au bord de la mer! » Une dame, rencontrée au marché de Châtillon, vient voir ma mère, un matin. Car la femme de l'ingénieur savait tirer les cartes. Pas de hibou, pas de boule, pas de pattes de poulet. Juste un jeu de tarots. Suzanne, qui t'a appris à « dire l'avenir en tirant les cartes »? De ton talent, j'ai peut-être été l'un des derniers bénéficiaires. « Tu l'auras, ton concours. » m'avais-tu dit, alors que j'attendais sans attendre le jour de l'affichage des résultats du concours d'entrée à l'École Nationale Supérieure des Arts décoratifs, en juin 1972. Rue d'Ulm. Et je l'ai eu. Je me souviens de ma bonne surprise, quand même, lorsque j'ai vu mon nom, « Lallement Bernard », écrit sur la liste des candidats admis, sur cette feuille apposée à l'une des colonnes cylindriques du hall de l'école. Mais je savais. Ce n'est qu'après, bien après, que j'ai repensé à la prédiction de ma mère, avec ses cartes.

Ce n'était pas une sorcière, Suzanne. Elle savait que ce rôle était déjà attribué, dans la pièce. Si je ne sais pas gagner d'argent, aujourd'hui, si malgré le fait « d'être diplômé de la meilleure école d'art française », je n'ai jamais travaillé que comme standardiste ou « monteur papier », si ce n'est comme « Employé polyvalent de restauration » (« C'est suicidaire », m'a dit un jour ma femme), ce n'est pas entièrement ma faute. La mauvaise fée, tapie à La Villa Élise, chez M. et M<sup>me</sup> Charles Lallement, les parents de Roger; l'épouse délaissée attendant le coûteux divorce pour repartir; elle n'a dit qu'une seule chose, sur mon berceau.

Par la voie des tambours magiques, à contre-courant du message radio envoyé par la chasse d'eau du pavillon, sur le plateau, pour annoncer à Roger, qui travaillait, « en bas », dans les sous-sols de La Villa Élise, que le moment était venu, pour Suzanne, d'aller accoucher à Malakoff. Elle n'a pas invoqué Sarakka, la Lapone! Elle n'a pas sollicité celle dont le « rôle était de faciliter l'accouchement des mères et la mise bas des rennes<sup>74</sup> ». Loin de là. Qu'a-t-elle formulé, en s'adressant au papier peint « Art-Déco » de la chambre, ou en jetant un coup d'œil au tableau représentant le port de Collioure, dans la salle à manger? Rien de bon pour le petit Lallement. Je me souviens d'avoir lu, dans Gösta Berling, que quelqu'un, un artisan, avait été frappé d'un sort à sa naissance, avec une « interdiction de reproduire » qui bridait le créateur, le limitant à la seule production de prototypes. Une interdiction « d'exploiter », de tirer profit de sa création<sup>75</sup>. De cette adversité, j'ai tiré parti. Ma création du *Sol* double l'atteste. Pas de chance, l'observateur de l'école mutilée était photographe! Pas de chance, monsieur le Maire! Votre dossier se charge. Il vous accablera.

Toujours est-il qu'elle tirait les cartes, ma mère. À des bonnes femmes du quartier; à des amis. Un jour, elle a cessé ses divinations de cartomancienne, « parce que c'était trop dur d'annoncer les mauvaises nouvelles. »

Je ne veux pas que l'on joue avec la petite mallette qui contient ses jeux de tarots, à Merlines. Je l'ai rangée dans un tiroir. Vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne pouvez pas. Il faut être entré dans le Casino de Dieppe, pour demander « où se trouvent les toilettes », avec l'air benêt d'un monsieur qui vient de quitter sa femme, à une hôtesse plantureuse, pour comprendre; et avoir traversé cette salle de jeu bleuâtre dans laquelle les addicteux étaient penchés sur leurs machines (comme je peux l'être sur mon écran de vingt-deux pouces ouvert sur un site pornographique.) Il faut peut-être traverser cette salle moquettée comme le vice pour comprendre.

La vessie soulagée, je me suis alors rappelé que mon arrière-grand-père, Jean-Baptiste Gillet, le grand-père de ma mère, le père d'Henri, s'était suicidé, « parce qu'il s'était ruiné aux courses. »

*Bleu, bleu, l'amour est bleu*. Je suis ressorti et j'ai rejoint les miens.

(9 mars 2009.)

[18 mars 2009.]

# « Les leçons »

Non, ce n'était pas un procédé de reproduction par « ronéocopie ». C'était un procédé avec de l'alcool, un produit volatil. J'en ai un exemplaire sous les yeux, de ces feuilles à remplir, que l'on nous distribuait, à « la petite école. » À propos de l'usage des photocopies, aux réunions de parents d'élèves, à l'école Raymond Queneau, j'avais agacé les enseignantes par mon intransigeance.

« Parent d'élève », voilà le dilemme. Être parent d'élève. C'est là que le bât blesse.

« Tu as appris ta leçon? » Ma mère, Suzanne Lallement, a pu prononcer cette phrase, au moins une fois dans sa vie. C'est plausible. Je sais bien la poser, moi, cette question, à mes enfants. Mais ça ne va pas plus loin. Cela me fait trop mal.

Connaissez-vous la vraie nature de l'école ? Du fil de fer barbelé, oui, madame, avec des images, de belles images, accrochées dedans. Celles que l'on gagne si l'on répond bien lorsque l'on nous interroge. Quelque chose d'obscène, vite!

« Retourne à ton sujet! Ne joue pas! »

Je suis dans « la salle à manger », ma mère se tient dans la cuisine, la porte est entrouverte.

Quand tu vomis, tout sort d'un coup, les haricots, les restes de pâté, le dessert et ça te rentre dans le nez. Les mots sont trop courts. Heureusement qu'ils ont cassé l'école, en bas de chez moi. Je me souviens d'une « remise de prix », à

Clamart. « Une école que l'on ouvre, c'est une prison que l'on ferme. » Cela se passait à la salle des fêtes de la mairie. Estrade, drapeau français, fleurs, beaux costumes.

Sur la grosse table en bois, tu essayes d'écrire correctement le mot « faisan » sur ton cahier d'exercices. Ou le mot « carnassière ». « Pierre Buisson vient dîner », dit ton père en entrant. Une horloge de glace. Sur la place, tu vois un camion passer.

On te fait passer du fil de fer barbelé dans le fondement, comme pour une « coloscopie ». Tu écris même ton nom. Mais à l'intérieur des nouilles, tu passes à quatre pattes. Quels risques n'as-tu pas pris, en te faufilant dans les terriers? C'est en creusant dans le sable orangé pour établir les fondations de l'école qu'ils auraient découvert le squelette d'un enfant mâle de sept ans, bien des années après. « Oh, tu sais, ma mère n'insistait pas trop, pour que j'aille en classe... Si j'étais malade... Elle m'avait mis en formation chez une coiffeuse. Puis est venue la guerre... » La grand-mère Badie, elle, elle vendait des oranges à la sauvette, devant le Gaumont Palace.

« Est-ce pour cela que tu achètes tant de livres? Ne raconte pas d'histoires, ta mère lisait du Kafka! Tu as détruit des livres de ton père! Des livres qui appartenaient à ton père. Tu ne sais même pas pourquoi. Pourquoi ne t'a-t-il jamais fait travailler, lui? Il ne faut pas tout confondre. Une mère issue d'un milieu populaire, dans lequel l'instruction n'était obligatoire que pour « avoir des chaussures » (voir le récit de la vie d'Édith Piaf) et les difficultés d'un enfant confronté à un *sol familial* incertain. Ton père était extrêmement instruit. C'était un homme de grand savoir, même s'il fut

par tempérament essentiellement autodidacte. Il détestait l'école, lui aussi. Il ne faut pas tout confondre. Aujourd'hui, je le vois bien, avec le petit voisin, dont le plancher familial n'est pas pourri, mais écartelé, béant. Je m'en rends bien compte, de l'inexorable volonté qu'il a, lui, de détruire, de désintégrer l'école qu'on lui met sous les pieds. C'est contre son bien, son avenir, mais il ne peut pas faire autrement, pour dire, pour se dire, pour dire sa souffrance de naufragé. Pour être, il doit détruire. Tu serais polytechnicien.

Je ne sais pas faire travailler mes enfants. J'aurais tant aimé... Vraiment? Mais ils n'ont pas détruit comme j'ai détruit à leur âge. J'en rends grâce à Dieu. La grande souffrance de ma mère, c'était qu'elle « ne savait pas écrire ». Elle écrivait phonétiquement. Cela la creusait. La pauvre, comment aurait-elle pu me faire apprendre l'orthographe du mot « rabatteur »?



# Le buffet peint de mon père

Impossible de parler des bassins, des ports, sans évoquer le buffet peint de mon père. Lorsqu'il a emménagé dans « le pavillon », en 1951 ou en 1952, Roger a apporté ses meubles et ses chaussons. Il faisait gris, ce jour-là. *La Vie du Rail* s'appelait peut-être encore *Notre Métier*.

Je le possède toujours, ce buffet. Il est à Merlines, je le garde pieusement. Sur les portes de la partie basse, Roger avait peint, alors qu'il était encore adolescent, juste avant la guerre, un paysage ferroviaire, et une scène de port. Un quai, avec un cargo et une grue. L'eau, de couleur vert forêt. Les vaguelettes figurées par des accents circonflexes. L'échelle qui descend le long de la verticale du quai. Une barque. Des hangars. La naïveté expressive d'un ex-voto peint dans la stricte observance des notions de perspective acquises au cours de dessin, à l'école Jules Ferry. J'ai retrouvé des photos de classe, datant des années trente. Les jeunes gens, graves. Roger, à l'œil rebelle sous la mèche bien peignée. Des garçons de type arménien. Un jeune israélite. Qu'est-il devenu? Je pense à lui et à sa famille, à leur destin pendant l'occupation, à Clamart.

Dans le pavillon, lorsque j'étais autorisé à rentrer dans le grenier de mon père, toujours avec lui, je savais qu'il y avait ce buffet avec les images peintes. Mais ce grenier, interdit, c'était « le musée des Plans-Reliefs. » Le menton au niveau des locomotives, je voyais les trains passer devant moi sur le circuit clos. Comme il avait envie de repousser les murs, le réseau! Le Lebel et la carabine, appuyés sagement contre l'angle formé par le côté du buffet et de la cloison. Si l'on avait percé à l'intérieur du buffet, on aurait d'abord traversé le bois du meuble, puis la couche de plâtre, les briques, encore du plâtre et l'on aurait abouti à une fine couche de papier. Sur les fragments rapportés, il aurait été possible de discerner le dessin d'un petit sapin. Le papier peint de ma chambre.

C'était son tabernacle, ce buffet. *Bals, balles et trou d'balle*, à l'intérieur.

(30 mars 2009.)

# Liverpool. Février 1989

Je suis un garçon naïf. Nous étions dans le train, entre Runcorn et Liverpool. Nous venions de franchir la Mersey. J'avais été émerveillé par la vision du pont métallique de Runcorn. Je me rendais pour la première fois, avec Nicole, chez Hélène et Franck, à Southport. Franck était notre beaufrère anglais. Liverpool! La patrie des Beatles! Mon père m'avait demandé de lui trouver des renseignements sur la société « Chadburn ».

En arrivant aux abords de Liverpool, j'ai eu soudain l'impression d'entrer dans un monde terrifiant, sans commune mesure avec tout ce j'avais pu voir jusque-là. Les images des docks, avec leurs entrepôts gigantesques aux murs éventrés, ouvrant soudain sur des vides terribles, avec en arrièreplan l'eau des bassins, défilaient comme dans un film de cauchemar. Je n'en croyais pas mes yeux. J'étais choqué, véritablement. Je n'avais jamais vu ça de ma vie. L'usine gazière, à Alfortville, c'était un jardin d'enfants, à côté de cela 176

(30 mars 2009.)

[6 avril 2009.]
Après être allé chercher son tout jeune fils à l'hôpital, l père l'avait emmené « faire de la barque », au bois d Vincennes. Si l'enfant était tombé à l'eau?
(6 avril 2009.)
[Fin de l'ensemble de textes constituant « le chapitre 2 du <i>Catalogue du Sol double</i> ».]

### Et les mouettes, derrière

Je refuse le réel. Cette araignée, qui hante le radiateur de mon cabinet de toilette est plus honnête que moi. C'est pour cela que je veux m'en débarrasser, d'une façon ou d'une autre. Je préférerais ne pas la tuer. Si je pouvais arriver à l'enfermer sous un bol, et à l'aide d'un bout de carton rigide, la transporter jusqu'à la fenêtre pour l'envoyer dans le jardin, ce serait parfait. Mais cette grosse tégénaire reste à l'abri de la falaise, dans son abri sous roche. Et bernique, pour l'attraper!

Oui, je refuse le réel. Il va falloir parler des petits trains. Et se séparer de la voiture rouge. C'est la Toussaint. Je voudrais m'abstraire, définitivement. Pourquoi cette insistance à avoir voulu ma présence? Et cette persistance, ensuite, jusqu'à aujourd'hui? Qu'est-ce que je laisse, qu'est-ce que je trace? Quelques mots égarés vous atteindront peut-être, sans que je ne sache pourquoi ni comment. Un fétu, échappé du panier, en revenant des courses. Un ticket, une liste de course fleurie d'un petit dessin dans le genre « téléphone ».

C'est la nuit, et je ne dors pas. Je fleure bon l'arrière-port. Toutes ces images, toutes ces assertions. Le derrière du décor, dans l'herbe, les voitures enfoncées, nous cheminons. C'est la nuit de mon intestin, c'est la nuit de ma sexualité fossile. C'est mon être de sous les radiateurs. Comme je suis loin de la mer! Pourquoi ces lignes? Quel territoire est-ce que je tente de tisser au-dessous de l'improbable? Du sous-réel, de ma cave?

Peut-être que toutes ces recherches pour entrevoir un audelà aboutiront à quelque chose? Nous avons voulu refaire le Monde. C'est la nuit et je ne dors pas. Il y avait des trains, à Dieppe. Ils n'avaient pas pu s'arrêter, en venant de Paris. Tant qu'on pouvait poser des rails, on continuait! Mais quand même, en arrivant à l'entrée de la jetée, il avait bien fallu arrêter l'exercice. Avec quel regret! « Cela s'appellera la gare maritime », dit l'ingénieur. Il y eut une nuit, il y eut un jour. Demain, je serai maudit, cuit, rôti, embroché, rissolé. Mais rien de comestible, voyez son écriture, sans queue ni tête! Un avoir sur l'avenir. Mangeons, pendant que c'est possible. Nous essayerons de sortir du hangar ensuite. J'ai peur de ma vie, alors je me réfugie dans l'histoire passée. Même mon Plateau, le site de mon enfance, refait surface. Il va falloir que je complète la liste des noms de rues, pour l'index qui sera placé en annexe. Le processus est engrangé.

Comme je n'ai pas envie de retourner à Houdan! Mais nulle part, tu le sais bien. Ces vasques que j'abandonne. Derrière soi, que laissons-nous? Quelques traits, qui frémissent un instant, puis s'estompent. Les mouettes derrière. *Je passé*. Oui, il faut l'admettre, c'est abrupt, comme formulation, les traducteurs vont s'arracher les cheveux. « Je passé », telle est mon expression, mon assentiment, ma cohorte. Je suis passé estompe. Vrille, popotin. Ces graines perdues. Un véritable hangar de pesticides. C'est ma vie qui se desquame. Petits champignons. Les pentes du Dahomey

(lieu-dit), sous la nationale. « Aux quat'routes. » Comme je suis loin de la mer, la nuit m'émerveille, passé, tourte. Puisard vert. Limures pourpres. Je suis, encore à peine, dans cette nuit, avec ce souvenir de garage visité. L'argent gardé par la tégénaire du radiateur. Traducteur hésitant. Non, pas celui de la voiture, avec ses ailettes tordues, mais celui qui gît près de l'endroit où, enfin, dans le cabinet de toilette. La chasse d'eau fuit. Je voudrais fuir loin des ailes. Je voudrais entrer dans... Dans quoi ? Ton livre t'écrasera. Ils te plieront. Je suis à peine.

```
(27 octobre 2015.)
```

# Où il est à nouveau question du Camping du Pollet

```
Le lendemain, il y avait du réel, en face de moi.

/

/

Le Jardin-d'à-côté n'existe plus, il n'existera jamais plus.
/
/
```

Et ce territoire compris entre ma mémoire et le réel, existe-t-il vraiment? Je ne voudrais pas m'imposer, mais il faut bien que je dise. Sinon, qui le fera? Vos silences m'usinent. Les grues se sont tues. Nous savons bien que la mer n'existe pas. Que c'est une invention des hommes! Un mythe, un grand rêve. « Et nous allons mettre des falaises! » Comme des enfants qui jouent à disposer le monde. Combien de fois? De tout temps, partout. Heureusement.

Vous faites ce que vous pouvez pour les éteindre. Par procuration, l'enfance, aujourd'hui. « Nous sommes partis. » J'aime les récits de fuite. Traqué, l'histoire commence. La peur. Le parcours, segment par segment. Jusqu'à la mer. Tiens? Et il faut s'embarquer. Qui le pourra? De nuit. Des heures à attendre en grelottant au fond de la barque à moteur. J'ai lu cela. Caché sous une vieille toile. Je n'emploie pas les bons termes, tant pis. S'il fallait connaître tous les vocabulaires particuliers, personne n'écrirait. Grande délivrance du latin. Cela m'a décomplexé. Ils sont partis, finalement. Le matin, il n'y avait plus personne. « Cela m'a fait drôle, de voir leurs tasses, le bout de papier froissé. Un mégot. Mon cœur s'est serré. Je voyais un sourire dans un regard aux yeux bleus... Loin, là-bas. »

« Tu vois bien qu'elle existe. Que ce n'est pas une invention des hommes. » Je te dis : « le port de Dieppe ». Je te parle des falaises, de l'espace rocheux dégagé par la marée basse. De tous les mondes possibles, mais éphémères. Tu sais bien que cela existe, que tu peux l'éprouver toi-même. C'est une sorte de dénominateur commun, entre toi et moi. Entre vous et moi. Cela s'appelle « le réel ». Mais si j'étais tout seul, quelle serait sa réalité? La part rêvée ne l'emporterait-elle pas sur ce qui est frotté, érodé par les échanges multiples, parfois douloureux, avec nos partenaires? Il faut une sacrée assurance, pour ne pas douter du fondement du Monde, lorsque l'on est seul. Le sol s'expatrie plus facilement sans le ressac de ses confrontations avec autrui. Tu te souviens, sous la tente, au *Camping du Pollet*?

(27 octobre	2015.)	

# « Dieppe, vers 1680 ». Gravure d'Israël Silvestre

Et ce sera juin. Toujours, de partout, il y avait eu un mois de juin. « Juin. » Ma voyante n'y pouvait rien. J'étais parti, i'allais partir. Il y avait du travail, pourtant. On m'attendait à la ferme. Elle finissait mon pull en point de baptiste. Je partais. Comme des vitraux qui implosent à une vitesse minuscule. Dans un ralenti phénoménal, je me décolorais à vue d'œil. « Ferme vite la fenêtre! Tire les rideaux! » Négatifs argentiques passés, dernière plate-forme avant les flots montants. « Dans une heure, dans dix minutes, il sera noyé. Mais qu'il bouge! » Le bain d'arrêt, le bassin Duquesne. Le bassin Bérigny, rempli de fixatif. Ou de fixateur. Je ne sais jamais. Les formules. Le temps à respirer les produits-photo. La darse de révélateur, cuvette rouge. Les épreuves, comme des chalutiers. L'une dessus, l'autre dessous. Les remuer. Brouillard sur la falaise. La corne de brume dans le laboratoire. Lumière inactinique, avec des ombres puissamment contrastées, des creux terribles dans les étagères. Où est mon passe-vue? Et mon crayon? Ah! Il roule toujours... L'église du Bon Secours. La nuit. Je ne sais pas. Je ne saurai jamais. « Il y a plus », me disent-ils. « Va plus loin! »

J'arpente le banc du poissonnier à plein nez, sur le marché, à Houdan. « En direct de Dieppe » affiche-t-il sur une pancarte accrochée. Les maisons normandes. « Mais je suis! Mais je suis! » En revenant, nous trouvâmes des trésors, déposés sur le trottoir. « Le raid de Dieppe était-il nécessaire? »

Tu veux la preuve qu'il rêvait? Nous avons retrouvé dans ses écuries, entre deux stalles, un bac rempli d'une sorte de tell en sucre. Un vague bloc informe. Tout gluant. « Qu'estce que c'est que ça? » Une grande cuvette photo, de la taille d'une feuille « grand aigle », pour du papier. Marron. Et cet instantané de champ de bataille, après la boue, après la fonte de tous les reliefs. Du sol de murs, comme dans Le Feu. « Vous allez me mettre ça à la poubelle... — Oui, nous ferons le nécessaire. » Qui me l'a dit? L'ai-je rêvé, est-ce un délire dans ma tête? Je le vois, triomphant de désir, devant moi, comme un chevalier. Les yeux ardents. Qui lui résisterait? Quelle femme ne se laisserait pas séduire, au secret de son cœur? « Je vais faire un plan-relief de Dieppe, avec du sucre. » Il y a trente-cinq ans, je crois. Mais il s'était trompé, il avait représenté le bassin de l'Octogone, au parc de Sceaux, avec la cascade, qui évoquait le relief du Plateau d'où provenaient ses eaux. Du moins en partie, probablement. Alors, qui peux-tu croire? Il avait confondu deux gravures, l'une d'Israël Silvestre, et l'autre, de Jacques Rigaud. Peut-être.

(2	2	7	7	0	0	2	t	0	l	b	1	1	e	2	2	l	)	I	١.	5	,	•,	)																																
										•				•													•						•			 •	•					•		•									•		•

# Du ressac, dans la nuit

« Il est peu probable que... Je t'arrête tout de suite, parce que... Vous m'avez coupé la parole... Alors, enfin, c'est que... Nous n'allons jamais en sortir... Puisque vous écrivez, vous allez pouvoir... Oui! Goitre! Le causse Méjan, et... Pour sortir une fois, pour être sortie une fois dans la nuit, toute seule, ils en avaient fait toute une histoire.

C'était en 1956... Peu probable qu'il le retrouve... Ils avaient un aérostat, et... Les Grecs partirent en vacances... C'est peu probable, en effet... C'était la nuit, un soir de juin, il faisait beau. Nous étions tous les deux... À Prague, peu avant le coup des Russes... En 1950, il y avait encore peu de... Surtout que je lui avais dit... » On entendait leur dialogue incohérent s'éloigner dans la petite rue. Une pointe perçait encore une fois par-ci par-là, mais bientôt le silence retomba.

Mais ces deux sagouins m'avaient bien réveillé! Me vider la vessie, boire un peu d'eau, rallumer la lumière électrique, manger un yaourt, ouvrir l'ordinateur, regarder « mon courrier » et me recoucher. Les moules (excellentes), le champagne, le vin blanc, un peu de salade verte. « Digérez, digérez! Il en restera toujours... » Non, c'est stupide.

Tout ce préambule pour quoi, en fait ? Il faisait nuit, c'était au cœur de la nuit, dans la moelle nocturne, là, maintenant. Vieille rengaine, les actes du présent de la veille raclaient. Coutumier. Nous allons y aller. Il faisait relativement froid, lorsque nous sommes sortis. Le trottoir était tout défoncé. Travaux. Il fallait faire attention de ne pas tomber. J'entendais le ressac sur les galets, au loin.

Il n'y avait personne. Nous étions seuls, face à la grande bruyante noire et inquiétante. Sourde menace. « Je vais te manger. Je vais... » À gauche, à droite, devant, au loin. Cette grande langue grise qui bruissait. « Je vais te manger. Je vais te... »

J'étais fatiguée, un peu abrutie. Il ne disait rien. « Tu crois qu'il va vouloir revenir ? » Les galets humides. Sol incertain. Puis la nuit, même la nuit, encore la nuit, surtout la nuit, tout de suite la nuit. « Je vais te manger. Havresac. » Au loin, une

balise. Il se taisait. Pour une fois qu'il sort... « Je vais te... Havresac. » Sol incertain. Nuit, temps passé. Pour une fois... Nuit « ... te manger. Havresac. » Tous ces roulements incertains. Comme ça, la nuit. Éternelle. Il me dira. « Havresac. Te manger, te manger... » Ronfle, soudain, s'éboule, friture. Petite dégoulinure minérale. La nuit, cette balise, le temps. Provisoire. « Il me dira. »

Est-ce pour cela qu'il est parti, et que nous ne nous sommes jamais revu? À cause de cette énigme entrevue comme un feu au loin au-dessus, au-dedans d'une grande langue qui voulait, qui évoquait, qui faisait penser à... Nuit. Froid, maintenant. « Havresac. Manger. Toi... » Bruyant, glissant, incertain, nocturne. Malaise diffus. Sombre. Loin. Inquiétant. Tu t'es tu.

Et nous sommes rentrés. Il n'y avait plus personne. Le Monde s'était arrêté. Désert, désert absolu autour de nous. « Mais quand même, nous ne nous sommes pas absentés longtemps! »

(28 oc	ctobre	2015.	)		

#### Le bassin de Demi-Marée

Une insupportable mélancolie. Je l'ai ressentie, en ce jour. En revenant avec la voiture. Le bureau était fermé. Ma déception dépassa l'importance relative de la démarche que je voulais effectuer. Les ombres me semblèrent plus ombreuses. Du coup, j'ai estourbi un monstre. Elle voulait

entrer dans la maison, grosse pataude à longues pattes. « Ça suffit! »

Je me sens en exil de la mer. Toutes mes belles certitudes. « Noirs desseins du duc d'Anjou. »

C'est aujourd'hui ou jamais, qu'il faudra lui parler. « La petite auto rouge. » Ne pas oublier de prendre la carte de sainte Thérèse, qui est dans le pare-soleil.

(28 octobre 2015.)	

# À propos de la rue Quiquengrogne (comme des autres noms de rue de Dieppe)

Je ne suis pas à Dieppe, je suis à Merlines (Corrèze.) Je n'ai pas été graisseur sur un chalutier. Je ne sais rien de l'histoire des rues de votre cité. Faut-il vraiment être à Dieppe, ou en revenir, pour écrire sur ce que m'inspirent cette ville et ses falaises? Comment garder l'unité de mon propos? Je me pose la question, ce soir. Je voyais le ciel nuageux et les beaux arbres colorés. Une vague au-dessus du « Sancy ». Nous sommes allés au cimetière, Pierre et moi, sur la tombe de mes parents.

Je ne sais pas. Il y a en moi une part de Dieppe, je m'en aperçois quand je fais la vaisselle. La forme de radoub me rappelle mon évier, ou l'inverse, peut-être. « Dans la cuisine de ma ville portuaire. »

Non, j	e	ne	sais	pas.	Il	va	pleuvoir	sur	les	feuilles
d'automn	e.									

(2	2	8	•	0	(	ì	t	0	l	b	)	ľ	•	0	2	2	(	)	)	1	5	• ,	)																																										
					•				•	•		•			•						•		•		•	•	•	•	•		•	•	•	,	•	•			•		•	•		•	•	•	•		•		•		•		•		•		•		•	•		•	

# La pente douce du bassin Bérigny

Mais ces photos me font rêver. Alors, que pouvez-vous me reprocher? Bien sûr que je ne suis pas Dieppois, que je n'ai pas passé mon enfance au Pollet! Mais la mer appartient à qui? Quelque chose en moi pèse de son passé dieppois. Même au milieu des feuilles d'automne, à Merlines, je le ressens. Frémissais, hier soir, alors que passait *La Moldau* sur le gramophone. Je suis plein d'attachements, en fait. Depuis que le Bureau du Plateau de Châtillon est ouvert. Mon écriture baigne dans le bassin de Demi-Marée, dans la pente douce du bassin Bérigny. Depuis que s'est murée la cour de Sacy. Je me joue de mots, je pille la mémoire des autres, me direz-vous. Je grappille dans les haubans. Mais ces images me font rêver.

(29	90	C	to	b	re	2	0.	15	5.	)														

#### Forme de radoub

« Forme de radoub ou cale sèche, bassin spécial creusé dans un port pour la réparation des navires. » (Larousse du XX<sup>e</sup> siècle, 1930.)

(29 octobre 2015.)

# Dictionnaire perdu, de Dieppe

J'ai compris : « Dieppe » est devenu pour moi le substitut, le fantôme du Sacy perdu. Depuis Merlines, j'ai envie de projeter un « retour à Dieppe ». Déjà

(Journal, 29 octobre 2015.)

# Destruction du port de Dunkerque

Au risque de l'éparpillement. Il y a trop d'un certain type d'ingrédient, toujours un peu composé de la même façon, sur le même mode. La maison étant assez grande pour un homme seul, j'en ai profité pour placer hors de ma vue toutes ces pulsions du passé qui ne m'appartiennent que partiellement. C'est la nuit, j'entends toutes sortes de bruits étranges.

Oui, bien sûr, ce n'est pas à Dieppe que tu le trouveras, ni à Merlines, ni à Houdan. Ni sur « le plateau de Châtillon » (dans les Hauts-de-Seine.)

« Tu ferais mieux de dormir. » La destruction des ports occupait toutefois une vaste place, dans sa résonance mémorielle. Il ne savait pourquoi. Dans le registre des images de débauche, mais tout en restant honorable. Pas comme le catalogue de vente des œuvres d'Albert Marquet, sur le présentoir de la salle d'attente. « Si les enfants voient ça! »

Non, je ne quitte pas le sujet. Je cherche à discerner en moi, au cours de cette nuit, à cet instant particulier, alors que je ne suis pas distrait par la belle lumière automnale, attiré par l'extérieur glorieux, et que je suis concentré sur les fruits de ma solitude, dans cette maison fragile comme un gland sur la route, que l'on peut écraser d'un coup de bâton bien placé, avec une sorte de jouissance de collégien qui ravage les proéminences de son épiderme, je cherche ce qui m'est déjà donné et que je discerne à peine. Il le faut! Ce temps de jachère et d'abandon ne durera qu'un yaourt. « Racle bien ton pot, avant de le jeter à la poubelle! » Bien sûr que ces numéros de La Vie du Rail font partie de la chaîne de mes images. Femmes photographiées avant 1965. En se retirant, la mer dévoile les jambes de la boulangère frigide. Elle ne vend pas plus que du pain, elle. Elle ne laisse pas entrevoir des errances qui sentent le poisson. Ou qui peuvent le sentir. Qui pourraient. Les dernières lueurs brillent sur le port.

Mais que creuse cette nuit! Elle est unique! Jamais, loin du regard, je ne pourrai entrevoir un tel contre-écartèlement. Tu te crispes de tout ton corps et la France se ramasse comme un sac en papier. Le passé et le présent s'embrassent. Les souvenirs et l'appréhension de l'avenir proche. La laitière et la vase. Le putréfié et l'éclatant.

« Vous faites erreur, mon cher. La nuit ne peut rien. Les personnes qui travaillent sur l'aire d'autoroute, percée d'une porte dans la forêt non plus. Jeune homme, je vais vous dire... Depuis que vous avez acquis cet étau, de la marque « Plateau de Châtillon », vous cherchez à moucharder dans l'entre-Dieppe! On vous voit, tout mielleux, attaché à plaire, lors des réunions du « Club d'Arques et des Quatre Bassins ». Mais vous ne trompez personne. Même si vous leur adressez, comme promis, la liste des numéros de La Vie du Rail, dans lesquels il est question, directement ou indirectement, de Dieppe et de son port, de sa gare maritime, des fleurons de la flotte S.N.C.F., du lancement du Villandry et du Valençay (sans oublier le château), vous ne retrouverez pas votre jeunesse. Vos protubérances sont rouillées. Seul le temps nocturne vous illusionne encore. Et vous le savez. Le temps de la nuit, votre temps, votre marge. Votre domaine, votre royaume, votre conquête (honorable, celle-là), votre base de lancement pour l'espace intérieur, celui qui ne trompe pas.

Peut-on l'écrire ? Vraiment ? »

(30 octobre 2015.)

Le Lisieux, la plus récente unité de la flotte S.N.C.F.<sup>77</sup>

« Tu réalises, la nuit. »

(Journal, 31 octobre 2015.)

# Épilogue

Le printemps et l'automne, à Merlines. Unité de lieu, unité de temps. Unité d'action?

Que s'est-il passé dans le devenir de ces feuilles? De quoi ont-elles été les témoins? Elles partent, arachnides. Vaste fumier qui refait le monde. Il nous est tant donné. Que cherchons-nous?

Ces feuilles qui tombaient pendant que ces femmes chantaient. « Jacques. » « Mon père. » Où êtes-vous? Je ne veux pas savoir. L'hiver parle aussi bien. Par la fenêtre ouverte, je vois l'avenir des feuilles. Mon temps. Le passé. Qu'avonsnous pêché? Dieppe en saisons. Que ne puis-je retenir? Avec quels mots? Ma monnaie n'a plus cours. Je suis déjà tronc nu. Encore par temps d'orage, m'entendais-tu! Mais maintenant? Attendras-tu le prochain printemps? Que ne puis-je retenir?... Ma monnaie n'a plus cours. Derrière le rire, bien sûr, nous le savons, tout le monde triche. On enfourne, on tasse, au fond du tiroir... Mais le sourire, comme admettre, accepter, que ces fossettes soient profondément, indubitablement, factices? T'ai-je forcée? Ai-je fait violence à ta sensibilité? Dis! Ai-je assez regardé tes yeux? On ne peut pas retenir. On ne peut pas. Je pourrais « parler toutes les langues du monde »... Rien ne nous appartient, si ce n'est l'instant. Les feuilles tombaient, hier, dans la chapelle, pendant que... Je suis revenu par la forêt. La route m'a semblé longue, à la fin.

( $Journal$ , $1^{er}$	, novembre 2015	)	

# Le Dictionnaire perdu de Dieppe

Et si, bien plus prosaïquement, de façon bien plus terrible, en fait, grave de conséquences futures, j'avais tout simplement oublié la présence de mon fils et de son amie, près de nous, au cours de notre séjour commun à Dieppe? C'est effectivement ce qu'il s'est passé. Un pan de mon passé proche s'est estompé. Comme si les capacités de ma mémoire étaient tout simplement saturées, ou lésées. Tout simplement. « Boston? Il y a vingt ans à ma connaissance que Peter Rugg cherche cette ville. Ne La nouvelle de William Austin, *Peter Rugg, le disparu*, que l'on trouve dans les « Anthologies de la littérature fantastique » est peut-être à reconsidérer, sous l'angle de la maladie d'Alzheimer.

Dieppe, c'est là que je veux mourir.
(3 novembre 2015.)

# II Les actions délivrantes

# A

# **Dieppe III**

Cela doit être le DIMANCHE HUIT. « Mais alors? »

Trop chaud, trop sale. Je suis en vie, malgré tout. La carcasse de la librairie gît dans la rue. C'est moi. On va me transformer en boutique de fringues.

/

Dieppe III. Mon « Dieppe » est plus complexe que je ne veux bien l'admettre.

(Journal, 8 novembre 2015.)

# 2009-2010

# La vue de la fenêtre sur la place

Qu'est-ce qu'elle avait de particulier, « cette vue sur la place »?

À la différence des autres vues que l'on pouvait avoir des fenêtres du pavillon, elle me semblait DRAMATIQUE. J'y voyais une scène et les bâtiments qui en formaient le fond (le « L.C.I.E. », le centre d'essais de l'E.D.F.), m'apparaissaient comme des éléments de décor. J'y projetais le cadre d'un spectacle.

Aurais-tu ouvert les volets, la nuit? Peut-être aurais-tu surpris le passage d'un convoi exceptionnel, tous feux éteints. Des camions transportant des matières radioactives entre l'usine du Bouchet et le fort (ou dans le sens inverse.) C'est cette même vision, de la place, la nuit, que tu t'étais offert, l'été où tu t'étais installé avec toutes tes affaires, sur la terrasse. Projections de lumières colorées sur les rideaux en plastique. Peur, finalement.

C'était avant tout une scène, cette place sur le plateau. Et nous étions aux premières loges. Le moindre détail y avait de l'importance. C'était, pour moi, l'image du monde extérieur.

L'image du monde extérieur...

Mais pourquoi cette vue-là en particulier? Quelle différence par rapport à la vue que j'avais de ma fenêtre de chambre sur les terrains qui étaient en face?

Parce qu'elle était inaccessible, comme le décor d'un panorama. Alors que sur le devant du pavillon, les terrains en question, j'y jouais, je les connaissais.

C'était « l'autre monde des adultes ».

Cette scène était animée par un fort mouvement transversal, celui des véhicules qui circulaient sur la nationale, sur cet axe historique « de Paris à Chevreuse ».

Il y avait une certaine solennité, dans ce lieu où il ne se passait rien.

Des transports fastueux, comme dans les décors de Tiepolo, n'auraient pas tellement choqué, finalement.

Il était trop grand, ce lieu. Les voitures y apparaissaient comme des coccinelles. Il fallait qu'elles s'agitent pour se donner de l'importance.

« Derrière la haie », cette vision encadrée par la fenêtre de la salle à manger. La place, avec son décor solide comme du carton-pâte. Cette silhouette particulière d'un sanatorium construit en 1932 par *La Renaissance Sanitaire*. Haut, avec des murs larges. C'est ce sanatorium qui a donné le ton. Une vague mélancolie et un espoir de guérir, de reprendre une vie normale. Mais autrement, en étant régénéré par l'épreuve de la maladie, grâce aux rayons du soleil, à l'air sain (sur ce plateau, à 165 mètres d'altitude) et à la disposition heureuse de ce bâtiment construit pour guérir. Pour guérir de la nuit et de l'humide. Des mauvais vents. Il le fallait bien, sous peine de se retrouver couché dans « L'allée des Lavandières », au cimetière de Clamart.

On les voit, en arrière-plan, sur la fameuse photo montrant les blindés de Leclerc passant « devant le pavillon ». On les voit, les toits des bâtiments de *La Renaissance Sanitaire*.

Ce sont eux qui ferment la scène, au centre.

L'image « d'un monde inaccessible ».

Pourquoi ? Parce qu'il eût fallu sauter par la fenêtre de la salle à manger – tu ne te serais pas tué, elle était « au niveau de l'entresol ». Il eût fallu traverser le jardin – « les ruines » l'ont effectué, ce trajet, lorsqu'elles ont été rebâties. Il eût fallu sauter la haie de troènes – ne l'aurais-tu pas fait, malgré

les petites piques? En forçant le passage à travers les branches? Quel obstacle? Il eût fallu traverser la place – malgré le passage incessant des voitures. Pour trouver quoi? Attrape-t-on l'horizon? De l'herbe rase, du vide, de l'espace inutile. L'absence apparente de limites et la solitude. Le désarroi. Qu'aurais-tu fait, tout seul, là, sur cette place, côté « Fontenay » ou côté « Clamart », au vu et au su de tout le monde? Il n'y avait même pas de public, mais toujours une mémère ou un pépère pour rapporter l'annonce de mes méfaits à mes parents. Aujourd'hui, je les sollicite, mettant mon costume. On n'entre pas dans un rêve. La place n'était qu'une place. Tu aurais pu la sillonner dans tous les sens (en prenant garde aux voitures), tu n'y aurais rien trouvé de remarquable. C'était la place, un vaste espace ouvert à tous les vents, bornée par des décors et située sur un plateau, alimentée par la grosse conduite de la nationale. Rien. Pas un monument. La place de la Division Leclerc. On y circulait. Décu, tu serais revenu. Le monde n'offre pas d'échappatoire. Tout n'est que décor, provisoire.

« L'exotisme » n'existe pas. Ce n'est qu'une vue de l'esprit. Partout, le monde est clos.

Mais pourquoi les autres réussissent-ils, alors?

Où est la faute? Quelle vitre faut-il casser pour se retrouver libre? Je comprends mon geste insensé à l'école maternelle. Avoir foncé tête baissée dans un carreau<sup>79</sup>.

Il faut avoir une maison dont le plancher soit ouvert, pour pouvoir évacuer les débris de verre, au fur et à mesure, avec un camion-benne garé en dessous, dans le garage ou en soussol.

Alors, il serait assis devant un poste de télévision déglingué, dont il ne resterait plus que le cadre, la boîte, au milieu du terrain vague, assis sur un siège en fil électrique tressé sur une structure en tube – comme on en voyait dans les années soixante. Il serait resté là, au milieu de la place, comme un fou, un original. Mais il aurait été vite lassé de sa performance. D'ailleurs, personne ne faisait attention à lui. Sauf les enfants, comme toujours.

Je hais les grands espaces. J'ai souffert à Versailles. Jamais assis à la terrasse d'un café. Je n'aime pas être vu, seul dans un espace dont je ne sens pas les limites. Avec lequel je n'ai pas établi un lien personnel, un chemin, une trace. Combien ne savent pas marcher sur une scène? Je m'y sens menacé. Le jugement des autres commence sur la place. « Tu as raté ta vie. » Comme si les éléments du décor se mettaient à jaser. La place de la Division Leclerc était l'intérieur d'un bibelot. Dans un sous-verre. Une belle image (tellement insignifiante.) Mon personnage n'y trouvait pas place. Pas de pion pour moi, dans ce jeu.

Mais je vous l'assure, il ne s'est rien passé. Il ne s'y est rien passé, sur la place nouvellement *découverte* du plateau.

C'est bien là le problème. La jeunesse des années soixante « ne montait plus danser sur le plateau ». C'est à Paris, place de la Nation, que le héros de la nouvelle génération a pris position, dans un concert historique, au mois de juin 6380. Il n'y a jamais eu de « Woodstock » sur le plateau.

Auparavant, « la place n'existait pas ». Il y avait un carrefour entre deux axes et un bastringue à l'angle du croisement.

Mais à partir du moment où elle a commencé à exister, à partir de 1954, elle ne fut plus qu'un hématome, une vague rougeur au sommet de la côte. Un non-lieu, avec une route nationale et des bretelles. Jamais de défilés, jamais de fêtes,

jamais de concerts, de parades, sur cette fameuse place. C'est bien la preuve que « le plateau de Châtillon » n'existe pas, n'a jamais existé, puisqu'il n'avait pas d'unité administrative, non? Mais c'était trop tard. Le génie du lieu avait déserté la place. Elle n'en gardait plus qu'un pâle reflet. Une vague mélancolie qui flottait encore, le dimanche matin, quand il n'y avait pas trop de circulation.

(22 mai 2009. Texte écrit pour le chapitre 24 du Catalogue du Sol double.)
<u>2013</u>
4.1.2013. Fort tôt dans la nuit.
Sans Éros, le Plateau n'est que l'idée d'un champ mort.
[]
(Journal, 4 janvier 2013.) (Texte présenté dans Télescopage.)
À l'aube du 26, je crois. Un mardi. […]

Ce lent travail intérieur, pour trouver l'envers du Plateau. Établir sa marque, sa contre-empreinte. Si je ne le fais pas, qui le fera? Mais déjà, à partir de tout ce qui est enregistré dans ma base, de toutes mes notes, une personne judicieuse trouverait. Mémoire numérique flanche. Sur le coteau, les arbres mouraient. Plus de hannetons, moins de marronniers. Univers blafard. Après les sacs du « hannetonnage », dont il est si souvent question dans le journal *La Rive Gauche*, vers 1900, les chimistes prirent les choses en main. Plus de bourdonnements, les feuilles sèchent, les marronniers perdent de leur vigueur. On ne froisse pas un arbre.

```
Tu ruines ce que tu vois. [...]
```

Le chien attend les caresses et l'homme les coups de téléphone. Je peux fermer les yeux.

/

Il faudra te reconstruire, il faudra te reconstruire pas à pas. Le réel m'atteint bas.

```
(Journal, 26 février 2013.)
(Texte présenté dans Télescopage.)
```

1er MAI.

Tu te vois : « finir tes jours ici, enseveli sous les affaires » ?

\

Dans la grande synthèse sur le Plateau de Châtillon, il faudra qu'il y ait un chapitre sur Alfortville – au même titre qu'il y aura un développement sur la « Hauteur ».

Ce que j'ai appris sur le Plateau... lorsque j'habitais :

- Près du parc de Sceaux
- À Dieppe (et au Tréport)
- À Alfortville, ville close
- Ou lors de mes promenades au bois de Clamart, à l'époque de *la Selve*...

```
[...]
(Journal, 1<sup>er</sup> mai 2013.)
(Texte présenté dans Télescopage.)

Définir un lieu par son absence.
(Journal, 6 mai 2013.)
```

La mer, si loin. L'orage, c'est le rivage qui migre à toi en patates, en rouleaux.

Il s'est décommandé, cette nuit-là. Je vous laisse imaginer ce qui restait, finalement.

```
(Journal, 2/3 août 2013 – Texte présenté dans
Télescopage.)
```

B

Au soir du neuf commence Ce poème apéritif. « On danse. »

(001 – 9 novembre 2015.)

« Eyk! Eyck! » Entendait-on Du fond de la loge. Les mouchoirs Sales s'acoquinaient entre eux Pour former une sorte de bouillie. « Pâte à papier » pensa le commissaire.

Loin de moi, l'idée de la réali-Sation d'un tel drame! Je pêche Et c'est tout. Éternelle équité Du dard. La mouise. « Et les Jaurès, au fond du tiroir, ils Dansent? » Fume au glabre, Léon.

Proustal vert. Ce ne sont Que des mots. Ventre grave. Pantagruélisme aigu, pensa Le docteur. Suave, il était.

 $\nearrow$ 

Et du dard, il chopinait. La bourriche y passa. Plût Au Ciel que je ne fusse lapin! La farce grésillait, le chef Sommeillait. Médor reniflait. Paf! Une mite. Dans les éponges.

(002 - 10 novembre 2015.)

Rouston bleu, rouston vert. Ratapoil Zargü. Je ne veux Plus de sens. Pataquès infusoral. Sa casquette était toute grasse. Millian, le Nègre, faisait mauvais Genre, Allusion raciste! Vite le À fromage! Manque un mot. Plâtre. Tu vas te faire coincer. Bon, ca Pour cette fois-ci, mais ne recom-Mencez pas. Il se le tint pour dit. La Frisure, on l'appelait. Il était Soudeur. Aux Chantiers de l'Atlan-Tique, il touchait sa bille. Manque Un. Manque encore un mot. T'as-vu? « Ira » est passé à la trappe. Une Conversion tardive? Ludocar Pleinier. Plum pudding des dents.

(006 – 11 novembre 2015.)

Et comme ça pendant des Jours et des jours. Palais tu Suaves? Le Souabe avait des Suez. Crois-tu? Ça ne vaut plus Rien. Prends de l'Octogone (four Rage vert.) Les plantes radicellent À qui mieux mieux. Vous ne me l'en-Lèverez pas. Le ciment porteur.

(007 – 11 novembre 2015.)

Noir terne. « Mareyage », ai-je Lu. C'est bien ça? Mais que ce Soit la nuit ou le jour, la dégra-Dation est toujours la même. Da. Elle avait disparu. Le Plateau m'use. Je suis passé de l'autre côté du Rideau. Photophore. Plâtre gris, Sale. Marécage. Tu auras beau Luire comme tu le pourras, de ta Petite luisance verbale, tu n'éclaire-Ras que les tréfonds de tes tiroirs. Jusqu'au déménagement fatal. Le Grand Éparpillement. « C'est à qui, La chaussette? » Tu connais la Benne. Ses relents nauséeux, mal-Gré les désinfectants Demain?

(008 – 12 novembre 2015.)

Talamine. La mer. Non, c'était « Marnage. » (« Marine. Élévation de La mer au-dessus de son niveau Normal, par suite de la marée. ») La-Rousse. (Fais-nous danser, Julie la.)

(009 - 12 novembre 2015.)

Signe d'espoir : le poids du *Sol double*. Si je n'avais plus à Le porter, cela soulagerait bien Ma mémoire. J'ai compris cela.

(010 – 13 novembre 2015.)

Nous le savons! Nous le savons, main-Tenant. Ce sont des bassins d'expan-Sion. Il faut penser à la plomberie, pour S'en souvenir. (Toujours une histoire D'eau.) La marraine. Jette-pas l'seau!

(012 – 13 novembre 2015.)

Le Léonzitronosaure. Si c'est Flasque, laisse tomber. Ils crurent L'affaire entendue. Mais dormir!

 $\angle$ 

Vingt fois, il essaya. En vain. La Porte lui résistait. Prêts à tout. Pa-Raît-il. C'est terrible.

(013 – 13 novembre 2015.)

Parce que je suis, je porte. Et j'écris la nuit, dans le Trop-chaud de mon plumard, Agacé par le cisaillement de mes Pieds. Visages revus. Repensés.

(014 - 13 novembre 2015.)

Sans prétexte. C'était le Nom de leur barcasse. Mais Que les choses soient claires. Je voudrais partir, vous le sa-Vez. J'espérais, mais je me suis Tu. Du coup, ils en ont profité.

(015 – 13 novembre 2015.)

Voir le noir. Plus plongé, le Profond, je crois. Minaude pas. Tentaculaire (Le grand). Gros Léon.

(016 – 13 novembre 2015.)

Dialogues, souvenirs échangés sur le blog *quiquen-grogne-dieppe*<sup>81</sup> à propos de photographies de Dieppe représentant « le dessous du parking des camions », qui correspond à l'un des deux plans inclinés qui se trouvaient à l'entrée du port.

« La raison de cette cale en pente douce, qui est en fait ce qu'on appelle une chambre d'expansion (en asymétrique il y a la même coté Pollet)... son but est de casser les lames qui entrent dans le chenal, en largeur, ce qui les diminue en hauteur. Les estacades de bois étaient, elles, des chemins de halage.»

« Par contre le passage en « pont de bois » de la jetée Ouest sert à diminuer la violence du courant dans les passes. Dès qu'il y a une à deux heures de mer montée, au lieu de s'engouffrer entre les jetées, sous ce passage, cela fait comme « un raccourci » qui permet à la mer de pénétrer, à l'intérieur du port sans passer par les jetées (même chose quand elle baisse, mais en sens inverse). »

(Blog quiquengrogne-dieppe. Jean-Louis. 12 et 14 novembre 2015.)

« [Le passage en « pont de bois » de la jetée Ouest.]

Quand j'étais gamin, on appelait çà « les fermes ». On s'y baignait à la pleine mer (évidemment) quand le vent ne permettait pas de se baigner sur la plage, à cause des rouleaux!...»

(Blog quiquengrogne-dieppe. Jean-Louis. 13 novembre 2015.)

« Avec les copains, à marée basse, bien sûr, nous descendions, et passions dessous le pont de bois et allions nous promener sur le radier. Nous pouvions aller jusqu'à l'épi (partie du quai juste en face de la rue de la Rade) ou inversement.

Il fallait faire attention, car c'était glissant. Il y avait du varech et des algues vertes.

Évidemment il ne fallait surtout pas que les parents l'apprennent.

Il y avait, je crois, sur le pont de bois, des échelles, coté chenal. Nous les remontions parfois depuis le radier. Il faut admettre que c'était assez osé. [...]

Il y avait, aussi, il me semble me souvenir, autour de cette descente, une odeur d'eau de mer stagnante mélangée au varech et aux moules qui séchaient. C'était assez particulier. »

(Blog quiquengrogne-dieppe. Barcos. 15 novembre 2015.)

« Tout ce que tu dis est parfaitement vrai!...à moi aussi, il m'en rappelle des odeurs de varech, de moules séchées et de « crabes enragés »...

Les échelles étaient bien là!... on s'en servait pour remonter après avoir plongé dans le chenal!... et échelon après échelon, on finissait par plonger du haut!...»

(*Blog* quiquengrogne-dieppe Jean-Louis. *15 novembre* 2015.)

« Ici, pour les crabes, on recherche surtout les étrilles, les tourteaux, l'araignée. En bas de gamme il y a le crabe vert et l'enragé (plus rouge). Le plus « enragé » de tous est l'étrille, très vive et belliqueuse. Le radier est la plate-forme à la base de la jetée, sur lequel elle repose. Un radier souvent renforcé par des palplanches. »

(Blog	qui	quer	ngrog	ne-di	eppe.	Olivi	er. 22	noven	nbre 2	015.)

# III PARIS AU CIEL ET AU BORD DE LA MER

Mais qu'est-ce qu'il y a sous Dieppe? Des mots? C'est dit. Mais on clame, la nuit, dans la digestion en cours, que « cela ne suffit pas ». Alors quoi?

Quelle mixture indégoutante faut-il aller extirper de cet amas subdieppois? Les mots n'existent peut-être pas pour exprimer cette réalité qui n'est sans doute pas partageable.

Pourtant, je n'aime pas laisser mes auditeurs, les auditeurs de mes lectures, « n'importe où », comme à la sortie d'un mauvais film grand public (je ne peux pas écrire le nom auquel je pense. Procès à la clef.) Il faut creuser encore. Au cours de cette nuit, toujours, selon mes habitudes (honorables, celles-ci), de ce temps volé sur le jour.

Qu'il y a-t-il, derrière? Derrière le paravent? Dans le dos de la cabane de plage? On ne l'a pas ouverte depuis plus de... Et un jour, une lame plus forte qu'une autre l'a éventrée. Je ne sais pas savate. Je danse goitre mal aimé. Plâtras sonore. Ils cherchent, moi aussi.

Bernadette, entendue à la radio. Dans les années soixante. Je vois le bistrot qui vient juste au bord de la nationale. Pas du tout dans l'alignement. On me dit quelque chose. Je charrierai des mots jusqu'à ma mort. Jusqu'à leur non-sens. À leur pure sonorité. À leur premier impact dans ce qui fut mon oreille naturelle. Otite purulente du sens propre, de l'aversion, des pièces graisseuses, de l'ivresse malsaine du trichlo et de l'éther. Derrière chaque syllabe, dans l'entre-fibre de chaque phonème. Armand Cuvillier: « Mais la thèse la plus fausse est assurément celle qui prétend rattacher l'art à la sexualité. 82 » Et les Rolling Stones, et Rabelais! Tu voudrais les émasculer! Parfois une sourde obscénité ouvre une ouverture dans une dent calcifiée depuis le jurassique inférieur. Les plus doctes avaient tourné le dos. « Rien à

faire. » Et là, sous le cimetière, sous les fondations de l'immeuble de standing, sous le nom de Dieppe à l'envers, prononcé par des émissaires turcs, alors qu'ils revenaient « malades à en crever » d'une promenade en mer. C'était tellement sale que personne ne voulait s'approcher pour recueillir ces derniers fragments. Et pourtant, si tu avais su!

Qu'est-ce que je cherchais à creuser, dans « ma cave à plâtre » en écoutant dans la nuit les invocations spectacles, les cris d'outre-tombe, le susurrement morbide des frères mort-nés d'un groupe de hard rock renommé? Pas de nom, pas de procès. Cela me revenait à l'esprit, tout à l'heure, avant que je ne me relève. Combien de fois? Combien de nuits stériles? Que de temps perdu! Que d'ardeur effacée! Mais en 1971, j'étais loin d'avoir réalisé ma synthèse du *Sol double*. Il me manquait du *Dieppe*.

Mon pauvre Lallement, vous aurez beau secouer toutes les bandes de papier découpé dans un volume de dictionnaire Larousse dépareillé, que vous avez immergées dans l'eau du premier port, sous forme du volume intérieur d'une bouteille verte, vous aurez beau les tourner dans tous les sens, toutes les strates de votre vie passée, bousculer vos carottes, intervertir les syllabes, les paragraphes et les mots, jouer du couteau, des ciseaux, faire du « croupier-coller » jusqu'à vous salir le derrière et repartir honteux de cet établissement de basses besognes funéraires et lubriques – Ils crient – et repasser pour la huitième fois le même morceau cataleptique dans votre sanctuaire blanc, strictement intime, à deux pas du cimetière, là dans l'entremaison du marbrier et du rebouteux, sous la plaque, dans les jardins, au milieu des pierres provenant de la démolition de la barrière de Paris (il était impérialiste, le « Botteman ») – tu auras beau, mon

pauvre Lallement, faire œuvre d'entrecave, noircir de bave les pièces d'archives, te suinter la gueule de moisissure, devenir plâtre, lame sale, mélanger, dans un collage qui pourrait te sembler génial au stade de la fatigue musculaire, oui. Mais qu'en reste-t-il, le lendemain?

Ne racle pas plus la muqueuse des mots, c'est fini, admets-le! Tu ne peux pas avoir à la fois seize ans et soixante-quatre ans! Tu ne peux pas être ce vieux et ce bourgeon rougeâtre. Ce n'est plus une question de lieux, nous le savons. Pour écrire le mot « être », il faut s'appuyer sur deux syllabes. Deux. Avant et après. Il y a une suite chronologique, une évolution, un passage. C'est le propre de l'écriture et de la musique. Mais il est vrai que j'écris comme « un artiste plasticien ». Alors ?

(19 novembre	2015.)		

## 2014

Vendredi 14. Et si je partais au bord de la mer? Poussant la route après Houdan, tout seul, jusqu'à Dieppe? Quelle trace y trouverais-je? *Le champ de pierres* n'existe plus. La plaisance a remplacé la gare maritime. Tu le sais bien. Même la mer, même la mer te couvrirait de remords.

/

Tu as un aplomb qui surprend. Ne t'étonne pas qu'ils te résistent, ou qu'ils aient une certaine crainte de toi, ce qui ne t'est pas agréable.

(Journal, 14 novembre 2014.)

Travail obligé d'écriture du 20 juin 2014 – Texte N° 2. Je n'ai aucune idée. Je suis fatigué. Il ne manque plus que la pointeuse et les affiches syndicales. La machine à photocopier, la secrétaire, à l'accueil. « Bonjour, monsieur Lallement, comment allez-vous? » Et le patron, derrière la porte matelassée de son bureau.

Tu aurais préféré qu'il la détruise, plutôt que de la transformer en annexe du centre d'études de « L'Équipement », ta maison? N'était-elle pas devenue un prolongement tentaculaire du « Grand Bâtiment bleu de l'E.D.F. », dont le chantier de construction t'avait fait tellement peur, parce qu'il semblait menacer ta coquille de par ses flèches qui vous surplombaient, de par ses engins de destruction qui pratiquaient la stratégie de « la terre brûlée » là, juste au bout du jardin? Une fois, j'y étais retourné (pas en rêve), dans LE PAVILLON. Cela m'avait fait drôle, de voir la salle de bains, l'entrée, avec les affiches syndicales, justement. « Pourquoi reviens-tu à cela? » Ma caverne en plâtre était détruite depuis bien longtemps. Peut-être restait-il des fragments de mes peintures fluorescentes entre les lattes du parquet? En tout cas, plus de « bals du 14 Juillet dans l'atelier »! J'habitais à Auteuil, ou à Passy, dans les beaux guartiers. J'étais venu en mobylette, jusqu'à Clamart. Pour vérifier quelque chose. Je ne savais pas nommer.

Je vous ai lassé? Tant mieux, je serai plus à l'aise pour me vautrer dans mes souvenirs. Vous m'avez laissé tomber? Heureuse initiative. Je le méritais bien. Les plus sages ont renoncé, même les plus bienveillants d'entre eux. Il faut aussi comprendre. La vie est courte. Nous n'avons pas le temps de lire des textes sans histoire ni propos véritables. Des verbiages autobiographiques sans fin. C'est accusé, c'est pesé. Le verdict est enfin tombé : « un hâbleur. » Il mène une expérience de survie en écriture. Tant mieux pour lui, mais qu'il ne nous entraîne pas dans ses circonvolutions labyrinthiques! Nous ne sommes pas payés pour le lire! Il faut dire qu'il a une façon bien à lui de vous prendre par le coude, pour vous faire entrer dans son laboratoire... « Venez, vous allez voir. Je vais vous expliquer le processus... Alors, là... » Personne n'y croit. On était venu pour faire plaisir à ses parents. « Oui, c'est original... À propos, alors comment allez-vous faire, pour les vacances? » Je creuse dans le sable un tunnel pour mes petits camions. Au loin, le bruit de la circulation me parvient. À chaque fois que j'achète un livre, je rajoute une couche à l'opercule qui ferme mon terrier. Déjà des kilomètres que ça dure! Je voudrais arriver à la mer. On m'a dit que lorsque je passerai sous Rouen, je trouverai un signal. Quelqu'un m'aurait laissé quelque chose, au bar-tabac des égouts. Ou du moins dans l'annexe. Celle qui sert de tripot pour le cercle de jeux clandestins. « À Sainte-Jeanne-d'Arc », cela s'appelle. Ils ont toujours de ces noms! Où ai-je lu qu'il y avait un bordel pour clochards, dans le Marais, avec deux salles, deux tarifs? L'une d'entre elles s'appelait « Le Sénat », et l'autre : « La Chambre des Députés », je crois<sup>83</sup>! Enfin des noms comme ça, complètement décalés et ironiques. Fruit de ce

bon esprit gaulois qui enchantait tant le linguiste Albert Dauzat.

Tu passerais sous les docks. Sous les darses. Tu caresserais le dessous du ventre des gazomètres, gynécologue-photographe! Il n'en reste rien. Comment veux-tu qu'ils comprennent? Tu déféquerais dans la piscine Triton, au centre atomique, la nuit. Tu jouerais de la harpe au sommet des installations à haute tension. « On te crierait : redescendez, vous êtes fou! Arrêtez! » Tu n'en aurais cure. J'aimerais te voir, grisé par l'altitude, à une époque où la notion de Hauteur n'était pas dévaluée, au sommet du Mont, environné de feu! Cent cinquante gamins éclateraient des silex – odeur de poudre! Mais la fête s'est fermée en juin 1940. Les têtes grises sont arrivées. Elles ont tout envahi, comme de la morve. Je me le suis fait dire. Peux pas être partout à la fois. Alors, il faut se souvenir, de la mémoire des autres. Mes yeux n'étaient pas créés, en conséquence de quoi, je ne pouvais pas voir les arbres. Je ne pouvais pas encore apprendre le langage de l'arborescence et des ramures. C'est après que tout est venu. On m'a fait savoir qu'ils avaient eu peur des bombardements, à l'île Seguin. Je jouais dans un tango. Ils me cherchaient dans un paso-doble. Nous ne nous sommes jamais trouvés. Ou, peut-être un peu, à la fin. Je voudrais me moquer de la Mort.

Le Plateau de Châtillon, j'en joue! Maintenant, je danse dessus avec mon écriture.

(En repoussant le point final – III, 12.)
(20 juin 2014 – Texte présenté dans Télescopage.)

#### Samedi 21.

Pour faire matière, j'écris ces lignes. « Sous Rouen. » Il me reste quelques kilomètres à franchir, mais je vais y arriver. C'est dans la creuse que. Sans majuscule, dans l'acte. Nous sommes partis du sable orange et nous allons vers les galets. Silice.

()	I	)	u	u	r	r	l	a	l	!	,	4	2	1	1		ľ	ı	C	)	ı	,	e	? [	η	n	į	b	)	r	e	?	2	2	(	)	,	1	5	5	•		)																									
								•	•			•	•			•	•		•		•	•		•	•			•		•		•		•	•		•		•		•	•		•	•	 •	•		•	•		•	•	•		•	•			•			•	•			•	•

Mais où suis-je? Quelque part entre Dieppe et le Plateau de Châtillon. Entre le passé et le présent. Sur une route incertaine, n'existant plus. Un temps éphémère, il faut se dépêcher. « Ils ferment de bonne heure, tu sais. » Toujours cette pression. « Alors, tu l'as trouvée, la solution de ton problème? »

Oui, quelque part sur un trajet incertain. Dans un café, en train de mériter la confiance que l'on a bien voulu t'accorder. « Il faut bien s'entraider, n'est-ce pas? » Mais ton odeur te récuse. Tu as appris que les « étrilles » pouvaient aussi être des crabes d'une certaine taille, « extrêmement agressifs », des « enragés », comme les appelaient les gamins dieppois. Pas seulement des petites soucoupes inoffensives, tout juste bonnes à effaroucher les enfants, sur le sable d'Arcachon.

Mais leur histoire ne croisera pas la tienne. Moi, je prenais des risques sur les pentes de la casemate « de la coupure du fort de Châtillon ». Si j'étais tombé, une chute de bien quatre mètres... Nous avions de l'eau, nous aussi, mais... Pas sous une cathédrale humide, des arbres, certes, mais rien à voir avec... Les gosses de Dieppe, les gosses du Plateau. « Départ en mer, départ pour l'école. »

Il faut bien écrire, il faut bien interférer, donner de sa sardine. Pendant que les tubulures tiennent encore. Si l'odeur précède le désastre... Il faut bien essayer de dire. Nous le baliserons, ce territoire incertain. Cette halte d'autoroute d'une ligne abandonnée depuis longtemps. Elle n'a jamais existé, en fait. C'est resté à l'état de projet. Mais un sbire avait acheté un terrain pour y faire bâtir une station, espérant de bons profits. Lors de sa succession, le notaire n'a même pas mentionné...

Les idylles ridicules. Toujours, toujours, des espérances vaines. « Tu sais bien... » Bouilleur de cru. Crève-moutarde Jacques, adjudant, mort au champ d'honneur, le... Le lien n'existe plus. Il faut tout expliquer aux jeunes. « *La Reine des Batailles*... – Ah? – C'était imprimé sur le journal, quinze jours après l'armistice du 11 novembre 1918. » Comment sursauter? Si, au moins, je pouvais dormir!

Quelque part entre Dieppe et le Plateau, entre des falaises réelles attaquées par la mer et un site en surplomb disparu, qui fut comme une explosion, par une nuit nuageuse. Des kilomètres d'intestin, entre les deux. Tu pètes dans l'Hurepoix, ça infeste à Puys! « Mon corps, ton corps, ta grand-mère en peignoir! » Et les petites chèvres? L'Alphonse, ce benêt, qui collationnait chez les autres. « Dans moins d'une heure, ils atteindront Dunkerque... » En automne. Dans le clair grizzly des arbres. Et sous la chape. Déjà, ils t'interpellent.

Tu n'en peux plus de partir, sur cette route qui n'est pas indiquée. « C'est un chemin intérieur », cria le moine. Mais avant que j'aie pu lui demander...

« Ou tu continues, ou tu reviens. Mais tu ne peux pas rester à rien faire, là. Comprends-tu? »

« Il va faire complètement nuit. Qu'allons-nous devenir ? » Ils lui ont bien téléphoné, mais il était en panne, sur la route.

Ses pultréférences attaquaient la rouille. On l'employait à mi-temps sur un chantier de l'arrière-port. Il revenait fourbu, chaque soir, dans son galetas dont il gardait la clef attachée à une ficelle, autour de son cou. Bac à graisse, bac à cambouis, bac à trichlo, perle rare. « Mon beau canard, vous n'êtes pas fait pour ce métier... » À Châtillon. Sous Bagneux. Ce désagrégement de ma personne. Remonter la côte un peu vexé, mais soulagé, quand même. Et puis comme ça pendant des kilomètres. Je ne sais pas. Des pas de macadam. Tu ne vas nulle part, tu le sais? Ta salle d'attente tubiculaire ne mène à rien, strictement à rien. Les belles dames de la haute société ne te considéreront pas pour autant. Elles t'apparaissent, tu les suis du regard, tu détailles la matière de leurs habits en rageant. Mais iceberg poussiéreux, tu fluides pour elles. Te bousculeraient-elles qu'elles sentiraient le courant d'air. Vaste regard de cave.

Je vais aller me coucher.

L'essence de Dieppe, c'est d'être superfétatoire. Mais les maquereaux ! Mais le turbot ! Parchemin de glace, je file à travers le temps. Chaque dirigeable avait sa trace inversée, sous terre. C'est pour cela qu'ils ont eu tellement de mal à s'orienter. Dans le Jardin-d'à-côté, je chevauchais des feuilles, puis je traçais mon chemin. Mais toujours, je me heurtais à un mur. Alors, je ressortais, et, sans que je ne sache pourquoi, s'il m'arrivait de tourner la tête vers le panorama, avec le Mont Valérien, au loin, vers l'Ouest, je soupirais, porté par une déception fatale.

(2	2.	3	ŀ	ı	0	ı	'	2	ľ	r	l	b	)	r	e	,	2	2	(	)	Ì	1	4	5	•	)																																	
				•	•				•	•				•					•					•			•	•		•	•	•		•	•	•		•	•		•		•	•		•			•			•		•					•

Publicité liée à « Versailles », à la gare de Versailles-Chantiers. La communication « plaquée » est une injure. C'est dans le décalage que s'instaure la relation.

/

Rencontre d'une grande profondeur avec Martine Malinski. Je lui relate l'incident de « l'oubli de la venue de Pierre », à Dieppe. « Mais tu ne dois pas t'inquiéter. *Le bonheur est sans histoire*. S'il y avait eu un incident, un verre cassé, par exemple, alors là, ta mémoire aurait constitué un point de relais... » (J'adapte ses paroles, mais le sens est là.)

(Journal, 24 novembre 2015.)

Tu comprends bien que tu ne pourras pas refaire tout ce parcours. Tu ne retourneras pas t'asseoir sur le banc en pierre, au bord du bassin de l'Octogone. « De la Petite Mer. » À Sceaux. Tu ne coucheras plus, révolté, à l'« Hôtel du Vieux Puits ». Tes territoires sont établis, ou alors, ils n'ont jamais existé. La route souterraine menant du Plateau à Dieppe n'est qu'une vue de ton esprit. Oui, bien sûr.

Mais n'empêche qu'il y a une part de vérité, dans ce que je dis. Le canon fume. Il a servi. La charge est partie exploser du côté du Val-de-Grâce. Il y a eu des morts. Ce n'est pas une vérité historique, il faudrait vérifier, mais il y a une part de vrai, là-dedans. « Les batteries prussiennes ». Pendant la guerre de 70.

 $\backslash$ 

Ce parcours entre Dieppe et Paris, c'est ta vie. Tout le déroulé du petit fil des événements de ton existence. Nous arrivons au terme. Peut-être.

Je cherche, je continue de chercher où se trouve ce segment manquant, englobé dans l'enclave de... Je ne cite pas le nom. On va encore m'accuser de « brouiller les pistes volontairement. » « Tu pourrais faire un effort, quand même, pour rendre ton écriture intelligible. » Demain, peut-être. Mais ce n'est pas certain. Tant qu'ils peuvent résumer, réduire à un thème, ils poussent à mépriser l'écriture. Si le mot « Filmographie » n'est pas imprimé en noir sur la quatrième de couverture d'un livre, celui-ci n'existe que de façon transitoire, à la limite de la chute décisive. L'écrit rebute. Pour eux, le texte n'appartient qu'au passé. Ils ne peuvent, vous ne pouvez, admettre l'accrétion de nouvelles terres. Quel terme emploie-t-on, au fond des mers, au bord des failles, entre les plaques ?

C'est pour cela que vous réclamez tant d'*histoire*, alors que nous nous tuons à ouvrir un champ. Nouveau.

(2	2	6	ľ	u	)	V	e	r	n	ł	)	r	е	,	2	(	)	1	5	• )	)																													
											•		•										•	•			•		•				•			•	•							•			•	•		

Je ne sais pas. Combien de fois devrais-je le dire? Après tout, pourquoi est-ce à moi de rechercher cette source de non-dits au fond de ce que je croyais établi communément? Parce que je n'ai rien à faire, cette après-midi? Parce que toutes les assertions me semblent vaines, ou consommées?

Je ne sais pas. Il y a des gens bien plus compétents que moi. Des spécialistes, patentés, que l'on reçoit à la radio, ou dans des colloques. Le temps qui nous est donné à vivre est incertain. Heureusement. Toute mort nous aiguillonne.

Si je savais écrire des histoires, si j'avais su « dessiner ». Le temps passe. Je ne sais toujours pas comment transmettre les émotions que je reçois. Ces instants de grâce, comment les dire? Comment témoigner, pour les incroyants, ces méritants? Tu ne sais pas dire, tu ne sais pas. « Il manque des liens entre toi et tes lecteurs. » C'est vrai. Vous, vous savez; moi, il m'est donné de creuser dans « l'entre-tombe ». Pour ce qu'il me reste de mémoire!

Je suis né pour chercher, peut-être. Il m'a été donné ce talent d'écrire, me semble-t-il (de plus en plus). Alors j'emploie cette ligne de diligence pour descendre la rue de la Division Leclerc et pour me diriger vers... Car pour partir, il me fallait toujours descendre. Sauf pour aller au Bagne, chaque semaine (lorsque je n'étais pas consigné). C'était tout plat, la route, là, pour aller vers le Petit-Clamart. Et après... J'ai peut-être fait de la photographie à cause de mon angoisse du temps qui passe. « Le bon moment » n'attend pas. Les ombres glissent. Les piliers sous l'Office de Tourisme sont déjà plus noyés. Je mettrai des appels de notes partout. « Là, à Dieppe. Là, c'est à Clamart, au bord du Plateau de Châtillon. » Mais vous ne comprendrez pas. Mes nuits, toutes mes nuits, toutes mes insomnies n'y suffiraient pas, pour vous expliquer. C'est pour cela que j'ai hanté les soirées dansantes des villas de Meudon, à l'époque du lycée de Sèvres. Monsieur le Vicomte de Grouchy, venez à mon aide! Encore une note. Le Journal inédit du Duc de Croÿ, c'est lui. Le Château de Meudon, c'est lui encore. Unité de lieu. Je n'en finirai pas de creuser, sous les souches du bois de Clamart (Domaine de Meudon).

Tu pointeras sur la carte. Tu pourras enfoncer des pointes dans le papier collé sur... Dans le papier imprimé en quadrichromie. Mais tu ne me trouveras pas. La liste de tous mes termes, de tous mes lieux, de toutes mes haltes, ne ferait que t'abrutir. Mon *Glossaire* jase mal. Et je t'écris dans l'instant. Comment résumer?

Je me répète? Tant pis!

(2	0	n	10	v	ei	m	l	) [	e	? .	2	U	1	_	) .	.)																			
																				 				 											•

## **2015**

Cela doit être le « 23 », dans cette maison vide et pleine à la fois. J'étais tombé bien bas. Bien en dessous le seuil de mes obsessions. Avant même que j'apprenne l'orthographe. « Loin derrière. Tu n'y es jamais allé... » Seuls les récits de marins peuvent en rendre un peu compte (et encore!) Ils le regardaient tous, comme s'ils attendaient de lui la réponse à tous leurs maux. Alors que deux heures avant, ils ignoraient son ombre. « Mon pauvre vieux, ça va être à vous de jouer... » Tu as un *Fantômas*. Je ne peux pas regarder autour de moi, mais si j'éteins, je songe et c'est encore pire.

(Journal, 23 janvier 2015.) (Texte présenté dans Potoma et Zaargi, ou le livre des transformations.)

#### Samedi 23 mai.

Retour au Royaume des ombres. Le télescopage des éléments de décor continue. Cela devient une habitude, maintenant. En un mot, après avoir effectué un trajet de quatre cent cinquante kilomètres en automobile, je suis revenu dans la maison de Houdan, dans laquelle j'habite désormais, pour me retrouver au milieu d'une partie de l'ameublement de « Sacy », que j'avais quitté il y a dix-sept jours, lorsque je suis allé à pied jusqu'à la gare « Champagne-Ardenne ».

Et il faut dormir, au milieu de tous ces bouleversements. Dormir, oui.

```
/
/
(Jour.)
```

Non. Non, non et non. C'est trop. La poussière, une poussière empêche la porte de s'ouvrir.

/

Curieux comme tous ces faits sont dédoublés et donc secrètement douloureux.

/

Ce que j'appelle « ma nuit de Dieppe » – cette prise de conscience essentielle de la nécessité de défendre ma création, au mois d'août 1981, a eu pour cadre l'Auberge du Vieux Puits, à Puys, qui fut la maison du fils d'Alexandre

Dumas, dans laquelle l'écrivain est venu mourir, le 5 décembre 1870. Je n'avais pas pensé à ce rapprochement, tout du moins considéré mon histoire sous cet angle.

```
(Journal, 23 mai 2015.)
(Texte présenté dans Potoma et Zaargi, ou le livre des
transformations.)
```

Dimanche 28 juin. 0 h 48. Est-ce mon Journal? Est-ce un « texte écrit en résonance »? C'est un texte écrit la nuit.

Le corps criaillait de trop. Il n'y avait rien à attendre du mauvais roman policier de la dame dont j'avais acheté le livre au supermarché. Décidément non.

Même Conrad, l'excellent auteur de *Typhon*, à cette heure-là, dans ces circonstances-là, restait sur le tapis. Alors, pour ne pas sombrer dans l'anticave, je suis descendu chercher de quoi taper ce texte nocturne. La nuit. J'ai laissé la fenêtre entrouverte. Il me manque un intérieur.

Par moments, le monde que je reçois n'est plus qu'une coquille. Je ne suis pas dedans. Nous marchons dans la rue de La vieille Cicatrice, un vieux cinéma désaffecté, des murs suturés, des populations casées là sans racine, m'apparaissent. Cela pourrait être pire. Nous sommes en province. Dans un temps recomposé. C'est la nuit, oui c'est ce temps particulier où la Terre est plongée dans l'obscurité parce le soleil lui rôtit le derrière. Et qu'il ne peut pas être partout à la fois. Et que pendant toute cette période d'oubli, d'abandon

à elle-même, sans le vernis de ses ferrailles, alors qu'elle nous apparaît comme une vieille bagnole rouillée au fond d'une basse-cour, ou sur le remblai du chemin de fer, cette belle délaissée invite, normalement, ses habitants non éclairés à laisser plonger leur générateur cérébral dans un bain de jouvence. Cela fait du bien, vous savez! Il est dit dans l'Écriture que le sommeil est un cadeau de notre Créateur. Un juste cadeau pour celui qui vit bien. La paix du cœur ne s'invente pas, ne se bricole pas. C'est pour cela que j'écris, à l'heure présente.

Toutes mes archives ne suffiraient pas à couvrir le bruit de mes turbines. De la tête aux pieds, cela rugit en permanence. Et il faudrait dormir!

Par pustules, par plaques, par des gratouilles incessantes, multiples, se répondant les unes aux autres, de l'intérieur à l'extérieur, des tensions, de l'âpreté, une bande de sales diables me secoue comme un vieux sommier métallique jeté verticalement dans une décharge. Ridicule structure! J'avais photographié Jacques à côté d'un bac à déchets du cimetière de Merlines. Je ne sais pas pourquoi un ressort rouillé traînait par là. Un gros ressort de matelas. Quel trépassé l'avait jeté hors de sa tombe, en grognant après ce magouilleur de fossoyeur, qui avait utilisé un produit bas de gamme, alors que la famille avait payé le tarif « Excellence Confort » ? Il faut faire attention. Un navigateur solitaire était parti pour sa traversée de l'Atlantique avec une barrique de nourriture pourrie. Celui qui lui avait vendue savait ce qu'il faisait. Ce chien de chrétien pouvait bien crever au large, il ne reviendrait pas se plaindre! Il faut être honnête dans l'oubli.

En ce qui nous concerne, nous approchons, nous approchons du terme de notre voyage. Ce n'est plus qu'une question de jours. Le complet détachement est proche. Nous serons lâchés, pour de bon. Il faudra partir. Pas question de rester au bureau maritime. « Nous désirer quelque chose d'autre, peut-être? » La grosse secrétaire était déjà allée chercher son sac et son manteau. Qui allait avoir la chance de partager son hareng avec elle, ce soir? Je me serais bien inscrit comme suppléant. Bon, ne joue pas avec les rouages de ce téléphone, tu vas casser quelque chose. Tu ne serais pas à la hauteur de la situation, de toute façon. Il faut partir, puisque tu es arrivé. Tu n'as pas fait tout ce chemin, pour te cantonner dans le couloir d'entrée de ce bête bureau administratif, qui va fermer dans quelques instants. La dame s'est levée. Elle te chasse déjà de la poitrine. « Faites attention à la marche! » Tu le vois, son Jules, qui l'attend dans sa voiture. Il te regarde d'un air goguenard, la clope au bec. Pas de danger qu'il se soit garé au bord du quai en marche arrière. Et que ce jour-là, pensant à autre chose, il ait continué de reculer... Entre chien et loup, le quai était désert, en cette fin d'après-midi, personne ne vit son mégot surnager sur les eaux grasses. Les auréoles, les courbes compliquées de mandalas psychédéliques, aux couleurs irisées, achevaient de se refermer sur le gros biberon qui venait de s'engloutir dans son sein. « C'est toujours ça d'gagné », pensèrent les crabes. Des vieux ronds de cuir à l'œil lubrique qui se levèrent en soupirant de leur chaise en bois.

 $\mathbb{Z}$ 

Et elle le regarda, sa clef à la main. « Vous avez fait tout ce chemin pour venir souper dans mon meublé? J'avais justement préparé du maquereau au vin blanc... »

(28 juin 2015.) (Texte présenté dans Potoma et Zaargi, ou le livre des transformations.)

Traité du savoir pas. Tel devrait être le titre de ce recueil de textes dont j'ignore le centre. Imaginez! Quelqu'un qui partirait en croisade sans autre but que de croiser! Dont la quête en elle-même serait sa seule justification! Une fois ses limites trouvées (et attestées dans tous les Instituts) il continuait de colomber, de magellaniser, ce Portugais! Comme s'il ne croyait pas qu'au bout de ces buttes reproduites en image par ces niais de peintres impressionnistes (tout juste bon à orner les boîtes de biscuits), au bout de ces champs faucille la route nationale! Tous les lapins le savent, et les lièvres. « Là, la mort! » Ton territoire s'estompe. Papier à cigarette, ton Domaine. Tes lèvres, la bergerie. Et la nuit, qu'est-ce c'est! Juste justification de l'insomniaque. J'irai dans tous les ports! Et tu me répondras. Là, quelqu'un se souviendra. Je ne repartirai pas disgracié, orphelin, castré. « Ah oui, tu es sensible, spécialement sensible, mais... »

Je suis un isolateur. Suspendu au fil d'araignée d'une ligne à haute tension. De mes deux mains, je tiens les cordons du câble. Que l'on me foudroie et je lâche mes prises! Tout s'éteint à des kilomètres à la ronde. Mes frères ont explosé dans l'enceinte blindée du Centre de Recherches et d'Essai

de Clamart. Là, tu mélanges tout. Même pas de point d'exclamation. Je partais vers Paris. Plus je crois que l'innommable, l'indicible, l'intemporel, le remarquable (un seul sujet, une seule notion, donc le singulier) se tient, se tiennent (si vous tenez au pluriel), dans le vain. Caillou, bataille, petit clou. Le cigare chu qui grésille dans l'eau, après un petit ploc, nous raconte Conrad<sup>84</sup>. La vie est courte, il faut s'en tenir à l'insignifiant. Mais le vrai, pas le frelaté. C'est parce qu'ils ont peur du vide entre les mots qu'il y a tant de contrefaçons. Alors, on n'y comprend plus rien. Et aucun bagage n'accompagne le pauvre ami en partance vers le néant. Sa voix n'est déjà plus aussi ronde.

Je voudrais que mon chant soit le monologue désespéré d'un type enfermé dans une citerne, mais qui ignore que la lourde porte métallique s'est refermée discrètement. Heureusement, une femme, sourde, vient se pencher au bord de la cuve. Elle se rend bien compte qu'il vocifère. Mais a-t-elle remarqué que la porte fermée condamnait le braillard à... Va-t-elle repartir, en serrant ses jupes pour se relever? Ou bien, prise d'un malaise, va-t-elle tomber, elle aussi, au fond de ce trou? Et son mari, aveuglé par la jalousie, va-t-il survenir peu après et voyant ce type penché sur sa femme allongée, balancer par-dessus bord un gros moellon pour lui écraser la tête, à la femme, à sa femme (comme dans une belle scène de labyrinthe racontée par la romancière américaine, une femme qui écrit avec talent des romans policiers, cela se passe à Cnossos<sup>85</sup>)?... Et, au fond de ce puits, la mort va survenir, d'une facon ou d'une autre. À partir de quel âge peut-on parler du monde funéraire? Avant même de pouvoir formuler des concepts, j'y étais baladé, au cimetière – de Clamart. Il paraît que j'aimais bien. J'ai grandi dans le

funéraire. Alors, ne m'accusez pas d'acheter de la littérature fantastique! Encore *Melmoth*! L'édition de Jean-Jacques Pauvert. Nous passerons à travers les livres, pour te rejoindre.

Et je resterai, avec mes mots. La nuit tombera. Je repartirai en pleurant. À quoi servent nos mains, puisque l'on ne peut pas retenir? Pourquoi la herse de nos doigts? Tu voudrais retenir la mer et le temps passe. L'ombre te décapite.

Il ne restera que mes mots, et je ne saurai pas. Toujours pas. Jamais! Pauvre mouton, le camion rouge t'attend. Monte vite le plan incliné, c'est là ta destinée! Tu verras le paysage, par les claires-voies. Jusqu'à l'arrêt. Mais c'est le feu rouge. Là, juste au bout du boulevard des abattoirs. Regarde encore les boutiques. Le marchand arabe, la palissade pleine de tags et puis cette vitrine arrogante, des tas d'ordinateurs en vrac, à l'intérieur. Une femme, devant, qui semble hésiter. Et ce café, tout petit, avec des tables rondes, devant et une lumière qui brille, à l'intérieur... Encore un arrêt. Il te reste du temps. Jusqu'à Dieppe. Car le chauffeur, fou, a décidé de continuer, de détourner sa course, il roule jusqu'au soir, jusqu'à la jetée. La marée basse a dégagé les goulots du champ de grève. « Allez! Allez! », crie-t-il à ses bêtes, qui restent terrées au fond du camion. On ne peut pas tout demander à la race ovine.

Oui, c'est par pudeur que j'escamote les passerelles. Parce que je ne sais pas comment empêcher les ombres de courir sur le mur, le dimanche après-midi.

(26 novembre 201.	5.)	

```
Rien. Ni même miel. Dans l'entre de ses phages.
```

Ce moment de vide absolu, de solitude abyssale, si je le connais! Aucun mérite à écrire, dans ces cas-là. Il faut bien respirer. On ne se pose pas la question. C'est ce soir. Ni la « pile atomique » ni « Dieppe » ne m'arracheront à l'inéluctable face à face avec moi-même, avec mon vide. Le mien seul. Celui où je génère. Ce n'est plus un choix, celui de la générosité ou non, ce n'est qu'un réflexe de survie.

Puisque je sais le faire. Les autres se sont tus. Ou du moins, je ne les reçois plus. Déjà, « l'éclair au café » de quatre heures a du mal à passer... Ces territoires que j'ai eu tellement de mal à constituer. Mes bras n'étaient pas assez digue pour me protéger. Et vos mots, vos vocables, m'atteignaient comme flasques. Je voudrais être capable de peindre les banals lieux ingrats. Non pas « horribles », mais simplement légèrement pénibles, comme « déshérités ». L'assemblage de deux oublis, que l'on voudrait franchir sans s'y attarder, mais qui se révèle propice à affirmer une certaine existence cadastrale. Là plus qu'ailleurs. Le monde est fait de tas.

(Journal, 28 n	ovembre 2015.)	

La vie authentique de Putréphal Glabre Rose. C'est dans la nuit que commença son histoire, un certain 25 mars, de l'année 19... Toutes les mauvaises fées du quartier s'étaient donné rendez-vous autour de son berceau. « Il ne saura pas

écrire », dit la doyenne. « Il n'y a rien à rajouter ni à soustraire, c'est parfait ainsi », dit la plus moche et la plus méchante, celle que l'on appelait communément « la Conseillère ». Et toutes s'en furent.

Des années plus tard, il lui vint l'idée de... Mais entre temps, une laborantine du Centre Atomique l'avait littéralement ensorcelé. Il venait de dégrafer son soutien-pile-piscine et palpait voluptueusement sa piscine Triton, dont il... (Censuré.)

« Vous voyez, j'avais raison », dit la doyenne. « Il valait mieux le brider, ce zèbre. Heureusement qu'il ne sait pas écrire d'histoire. Dieu sait où cela nous aurait menés! » Comme quoi une mauvaise donne peut mener au bien, finalement

(29 novembre 2	015.)	
	• • • • • • • • • • • • • • • • • • • •	

Ce n'est pas « Dieppe », ce n'est pas « le Plateau ». C'est comme un vague désir de Dieppe, depuis le Plateau. Remémoré.

(.	J	0	l	1	r	r	l	a	l	,	4	2	9	)	ľ	1	(	)	ı	'	e	ľ	r	ı	ľ	)	ľ	•	0	2	2	(	)	1	l	)	١.	•,	)																															
	•									•	•	•	•	•	•				•	•				•	•			•	•		•			•	•	 •	•		•	•	•	•		•	•		•	•		•	•	•	•	•		•	•	•		•	•	•		•	•	•	•		•	•

# IV Le miroir atomique

Ce que nous révéla le miroir atomique... Mon seul territoire étant l'écriture, je m'y vautre avec complaisance. Ce soir, où hagard, claquemuré dans ma solitude, je suis, vivant malgré moi, attiré, repoussé par ce passé vécu en face d'un centre nucléaire, lieu secret et mystérieux, véritable congélateur de ma mémoire. Dieu sait quelles souris irradiées on va y retrouver! C'est ma vie, tout au fond de moi-même. Mon domaine fantastique est bien plus riche que tout ce que je peux lire chez les meilleurs auteurs. Il est plus pur, parce qu'il est non dit, en germe, en servitude mémorielle, en attente de ce qui ne sera peut-être pas, soumis à mon bon vouloir. Prince des grilles du cimetière. Je suis passé devant, l'autre soir. J'ai pensé à la tombe de mes grands-parents. Mais j'ai filé vers mon miroir. Celui qui me blesse depuis la nuit dernière, aimable prétexte. Tartuffe!

Lorsque je considère l'effet produit sur moi, en moi, par l'évocation de ce site « de mon enfance », dans sa part secrète, interdite, maudite, j'ai l'impression que le temps n'a pas couru, là, dans la perspective de ce long tuyau, à chaque fois pointé sur un sujet donné. Pas de liste!

Je ne m'étais pas retourné, je ne m'étais pas rendu compte qu'une partie de mes lignes était restée en arrière, que çà et là des bataillons étaient restés figés sur place. Mais alors? Je comprends pourquoi je n'ai pas « réussi dans la vie »! Il me manquait la moitié de mes troupes!

Triste bilan d'un déclassé du soir. Je me remémore ma confusion et je comprends, maintenant. Ils étaient restés en arrière. Voilà ce à quoi me fait penser telle ou telle de ces vignettes<sup>86</sup>, grossièrement tramées, représentant les « travaux de terrassement du Bâtiment 18 », dans l'enceinte du centre atomique, entre les moignons, les chicots de l'ancien fort

mis à terre, comme s'il avait été bombardé à outrance par les batteries prussiennes « des hauteurs de Châtillon », justement.

Vous confondez tout, mon pauvre Lallement. Comment voulez-vous que vos lecteurs – mes quoi? – s'y retrouvent? D'un fort à l'autre. D'Issy à Châtillon. De Penly au C.E.N.F.A.R. C'est un brouillamini documentaire, votre histoire! Votre mémoire fuit de partout. Il faudrait aller vous faire caréner dans la forme de radoub la plus proche.

Si l'on voulait expliquer toutes les allusions impliquées dans vos lignes, et les comparaisons visuelles que vous établissez entre telle ou telle image que vous connaissez, il y aurait plus d'appels de notes que de texte-mère! Une vraie forêt d'aiguilles de tricot! Pour vous lire, il faudrait pouvoir disposer d'un « Dictionnaire de *chacun de vos paragraphes* »! Ce n'est pas possible, vous le comprenez bien. Il manque une pièce régulatrice, à votre machine à produire du verbiage. Les normes de sécurité sont dépassées depuis longtemps! Savez-vous qu'il n'y a plus de libraires dans les rues? Vous vous croyez encore au temps de la caverne à livres de la place de la Mairie, à Clamart! Cette grotte de Noël perpétuelle et interdite à l'enfant que vous avez été. Une parfumerie ou un cabinet d'assurances, aujourd'hui, certainement.

Voilà bien la raison pour laquelle vous achetez tant de « bouquins », aujourd'hui, non pas vraiment pour les lire, ni pour les ranger dans votre bibliothèque – dans quoi ? où astu trouvé de la place ? –, mais pour le seul plaisir d'acheter, des livres. Une fraction de seconde éperdue, à chaque fois renouvelée, dans cet acte empreint de la plus totale insatis-

faction personnelle. Le verre d'alcool consommé pèse plus lourd, il s'inscrit dans une histoire, lui.

l er	6	le	é (	C	ei	n	u	b	ľ	•	?	2	2	0	)	1	4	5	٠,	)																																						
 						•														,	•		•		•		•		•		•	•	•	•		•	•		•	•		•	•	•		•	•		•	•		•	•		•	•		•

En un instant, la nuit. Comme si une impulsion nouvelle craignait d'être écrasée dans un tout petit placard et que son cri de demande d'existence me parvienne. Alors, là, maintenant, plus question de différer. Vite! Le mode d'emploi de la voiture! Nous partons! Je m'arrêterai en route. Mais partons sans attendre! Tous frissonnaient dans le grand salon obscur éclairé par une lumière bleuâtre qui perçait de façon inhabituelle le rideau de la fenêtre. Non pas une alerte intermittente, mais une ouverture sur des champs immaculés, dans lesquels chacun, attendait de s'élancer dès que le premier jour se lèverait.

Mais comment dire que « nous ne sommes pas enfermés dans des placards exigus » ? C'est ma façon de prier lorsque mon corps m'enclume. Oh! Je n'y arrive pas tout seul. Il fait nuit, je grève mes heures de jour en veillant. Mais qui dira?

C'est comme si une petite graine à demi broyée voulait quand même germer. Nous ne comprenons rien. Enfin, moi, pour ma part, je suis dans l'ignorance. De tant de choses. Un accélérateur de particules ressemble à un essore-salade. « C'est circulaire. » Mais cela ne va pas plus loin. Peut-être que dans les ruines vermoulues de ce moulin, que je discerne en contrebas ? Toujours les vieilles villes.

Comme si j'avais assemblé trop vite les impressions reçues au cours de cette journée vécue hier. Mais que le sens

que j'avais enregistré avait été écrasé par le souvenir de la vision du torse de cette femme qui se posait dans ma conscience, telle une énigme irrésolue, récurrente. Je ne me laissais pas dissoudre par l'arborescence première. De l'arbre que je voyais par la fenêtre. Quelque chose résistait, en moi. Nous rêvons le jour que nous avons vécu. C'est une nouvelle chance qui nous est donnée, une sorte « d'examen de rattrapage ». Il faut bien cribler. Sinon, on se retrouve enfermé dans un tout petit placard, avec une sensation d'angoisse antédiluvienne, qui nous réveille douloureusement, à chaque fois. Mais avant? Chaque jour est un miroir qui nous est tendu. Nous vivons le présent et le passé simultanément. Comment ne pas trébucher sur le sol inégal, à certains moments? Mal criblé nous dure. Dans les caillots, les agrégats hétérogènes – comment s'appelait ce fragment de roche que je possédais? Le mot de « brèche » me vient à l'esprit. Une grosse langue pour la forme. Avec des haricots emmêlés. Un bloc compact, dont la vision était réconfortante pour l'esprit, d'une certaine façon. Un peu lourd. – c'est dans l'encollé, le cimenté, que se conservent nos énigmes, celles qu'il tient à nous de résoudre un jour. Je ne sais pas tout. C'est l'une des raisons qui me poussent à rechercher un physicien, aujourd'hui.

(3	3	6	le	é	2	21	n	u	b	r	e		2	(	)	1	5	٠,	)																													
											•	•			•							•	•			•	•		•	•			•	•	•													•

Et si c'était moi, l'oubli ? Tes paroles résonnent à contresens.

()	I	9	и	r	1	u	ı	l,	, '	4	!	a	le	é	C	$\epsilon$	21	n	ı	ľ	)	ľ	e	?	4	2	(	)	)	1	5	5	•	)																												
	•	•		•	•															•	•	•			•	•	•			•	•	•			•	•	•		•	•	•	•			•	•	•	•	•		 	•	•		•	•			•	•	•	

C'est comme s'il m'avait fourni une sorte de clef à une très vieille question qui n'avait jamais été résolue.

Le parquet arraché, l'ascension à La tour Biret, c'était « avant ». Ces déménagements. Les piliers de Babel sont en sable. Elle tremble un tout petit peu.

(J	I	) [	u	r	n	C	ıl	,	(	9	(	d	é	ć	6	e	n	n	Ł	)	ľ	•	?	4	2	(	)	)	1	4	5	• /	)																										
		•						•	•		•	•	•	•	•	•	•	•	•	•				•	•	•			•	•		•	•	 •	•	•		•	•	•			•	•	•	•		 •	•	•		•	•	•		•	•		

1967. Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui. M'auraiton reçu au C.E.A.? « Bonjour, c'est M. Cassandre qui a demandé à vous voir... » M<sup>me</sup> Fétu et son cabas, penchée sur son basset, au marché de Châtillon. Qui n'a jamais eu l'envie de rentrer dans un magasin de verres et glaces? De briser à pleine membrane toutes ces grandes cartes transparentes? Comme j'ai eu envie de casser!

Et maintenant, je reconstitue passionnément. « Trop facile », dit la femme aux deux profils.

C'était un véritable gâchis. Pour le temps qu'il lui reste à vivre. Le dos, le dos, surtout faisait mal, avec les bras. Demain, pareil, moi. Mais je le trouve courageux. J'appelais les arbres à ma rescousse. Il faut toujours essayer d'arriver

à faire coïncider deux repères. Le tireur et le photographe. (Le premier n'est pas un laborantin.)

« Si j'avais su » – mais je savais déjà. J'avais compris l'essentiel, dans « mon petit grenier », avec mes décors de montagne et mon plateau de tourne-disque. Tout y était.

Pourquoi me suis-je déchiré ainsi? Vieille peau éberluée. C'est moi dans vingt ans. Toutefois, toutefois, mon petit Martin, notez bien, je vous prie, que ce qui s'inscrit là présentement, en ce jeudi 10 décembre 2015, à deux heures quatorze du matin (il faut toujours le rappeler) se gagne d'un présent plus présent que le tour de sang qui passe de la rate au poumon, à chaque pulsation. Je ne me souviens plus exactement. On nous faisait apprendre un schéma, avec du rouge et du bleu, une sorte d'installation de chauffagiste. Il y en avait pour cher. Mais au fond de tes jardins, ils ouvraient. Des portes dont tu n'as appris l'existence qu'aujourd'hui. Tu avais cru que creuser, c'était porter des asticots, sentir une fraîche fumure funéraire. Rien! Ils t'avaient devancé.

Je n'ai même plus envie d'aller à Dieppe. Cet entassement de tiroirs, comme après un dépôt de bilan. Toutes ces liasses, jadis précieuses, se vomissant les unes sur les autres dans un vaste carnaval blanchâtre. Des bouts de fils. Un vieux téléphone. Nous passons à travers toute cette décharge en risquant de chuter. Nous sommes ridicules. Je le suis.

Alors, je me défends en constituant une moissonneuse batteuse (lisez « une base de données ».) Et j'implore le vent de ne pas souffler dans le cas contraire (je pense à ma jauge.) Nous irons, nous irons, sur la route qui finit par s'enfoncer dans l'eau, à certaines heures. Dans la petite Dauphine de Gil Jourdan. En voulant échapper à ses rêves, il s'est retrou-

vé dans une friche industrielle, au premier étage d'une cage vitrée-cassée. Mal. Plantes rudérales comme l'Amazone. Territoire premier, territoire genêt. Après avoir cheminé pendant un certain temps, nous arrivâmes sur un plateau. Au bout de la perspective de notre chemin sableux, s'affirmait l'axe d'un temple hindou, ou comme une construction oubliée de « l'architecture révolutionnaire ». Un gâteau à trois étages. C'était notre récompense. Nous étions arrivés. Le Bon Dieu allait nous accueillir, ou Babar, ou Castro. Peut-être Biret (François Célestin), vêtu de blanc, figure céleste. Ce n'est pas parce que nous avions réussi à...

Les guerres sont venues. Tu n'as rien dit. Tes paroles s'effacent aussi vite que tu les écris. « Juste pour toi, en ce moment. »

Les années trente, avec leur idéal annamite. Mes mots, mes mots, serviront de plumeau pour les femmes de ménage du centre atomique.

Il y a des tas de gens qui savent. J'ai vu la vitrine brisée.

(10 décembre 2015.)	
	• • •
J'écris avec mon odeur.	
(Journal, 10 décembre 2015.)	

Il y a quelque chose d'épouvantable derrière tout cela, qui est *moi*.

/

Mais alors, si je n'ai plus aucun endroit pour me mettre, que vais-je devenir?

/

Tel était le constat que le brigadier A. établissait, non pas pour dresser une attestation pouvant constituer une preuve effective des dégâts matériels causés par un automobiliste, mais « en lui-même », alors que sa femme venait de le quitter et qu'il s'était retrouvé tout seul, soudain, abattu par une fatigue presque maladive. Son environnement s'était dévalué comme une pièce ensoleillée qui passe à l'ombre en un instant, sans un bruit, sans un frémissement du rideau de voilage, avec une évidence fatale. « C'était bien la peine de faire tant d'histoires! » pensa-t-il amèrement. Mais c'était trop tard.

Un glissement s'était opéré en lui. « En si peu de temps. » A priori, tout allait bien. Comme quoi des pans entiers de nous-mêmes peuvent s'effondrer soudainement, sans offrir la moindre solution de continuité avec les affaires courantes. Et l'on s'assoit, certes un peu surpris par la différence de niveaux qui vient de s'imposer à nous. « Mais bon! Cela fait partie de la vie, hein! » Et, pendant un moment, nous sommes comme rivés à notre fauteuil. « Il faut que... » habille l'effort musculaire que l'on devrait fournir pour arriver à réaliser telle action que l'on souhaiterait effectuer. Mais l'on reste cloué à son siège comme à la toupie volante de la foire foraine. Et elle passe, la seconde. Notre tour de

garde de la conscience nous trouve toujours assis dans la même position. Une fois, deux fois. Puis le sortilège cesse et l'on retourne prendre sa place dans la marée montante. On ahane comme une scie.

Ce n'est pas grand-chose, mais elle est passée. Non, je n'ai rien d'extraordinaire à dire. C'est pour cela que je parle volontiers avec les commerçants. C'est en revenant du marché, justement, que... après avoir déposé les affaires dans l'frigo... Au moment de me remettre au travail, je me suis trouvé pris dans un affaissement. Une sorte de fontis intérieur. Comme il a dit le brigadier : « Tout dévalué », comme si les livres, les envies, le projet en cours, étaient « tirés de l'intérieur », qu'ils refrénaient leur façade. Dans l'antérieur de leur décision d'être. En suspens dans l'obtus.

Voilà, tout est dit. Mais cela n'est pas à cela que je pensais vraiment.

(1	2 6	dê	éc e	en	nb	r	e z	20	)]	5	.)															
													 	 		 	 		•		 					•

# 2015

À Dieppe, le rythme des marées accentue l'angoisse du temps qui passe (photo des piliers sous l'Office de Tourisme – à prendre à marée basse!) À l'époque des grandes marées, la course du Temps semble s'exacerber. Alors qu'il n'en est rien.

(.	I	9	l	l	r	n	C	ı	l	,	4	2	1	7	S	$\epsilon$	Ì	D	1	•	0	ľ	r	ı	ľ	)	ľ	•	2		2	2	(	)	İ	1	4	5	•	,	)																								
											•	•	•			•	•	•								•	•			•			•	•			•	•		•	•		•	•	•		•	•		•	•			•	•		•	•		•	•	•		•	

Il y avait une dernière chambre, Avec un miroir, atomique.	
(Journal, 13 décembre 2015.)	

## **Postface**

### Le Plateau de Châtillon?

Le Plateau de Châtillon est un site en surplomb sur Paris qui a eu une destinée particulière entre 1763 et 1976. C'està-dire entre le moment où le duc de Croÿ a découvert le magnifique panorama qui s'offrait à ses yeux depuis le sommet de « la montagne de Châtillon » et le jour où a été arrêtée définitivement la pile Zoé, le premier réacteur nucléaire français.

Auparavant, des champs et des forêts pour la chasse. Ensuite, des kilomètres carrés de banlieue parmi d'autres.

Le Plateau de Châtillon existe et n'existe pas. Dans ce lieu qui peut évoquer aussi bien les falaises du bord de mer que la Montagne magique, le temps réel semble hésiter comme lors d'une nuit d'insomnie.

Si l'on effectue une recherche documentaire sur Internet, on ne trouve pratiquement rien sur « le plateau de Châtillon », mis à part une évocation de la « bataille de Châtillon (19 septembre 1870) » et de la pile Zoé, qui a divergé pour la première fois le 15 décembre 1948. En revanche, si l'on effectue des recherches « croisées », on entre dans un monde d'une déconcertante profusion. À tel point que la création d'une base de données pour classer (et retrouver) les documents découverts m'est apparue nécessaire.

C'est un centre, un « sommet du Monde », où les contingences trouvent leur convergence. Comme tout plateau, c'est un lieu scénique.

Malgré des agressions majeures, consécutives à la Défense de Paris ou à l'aménagement du Territoire, le Plateau garda son identité, même si son centre ne coïncidait plus avec l'axe permanent institué par le duc de Croÿ en faisant bâtir son belvédère et qui avait perduré avec les différentes moutures de la tour Biret. Le passage progressif de la traction animale à la motorisation aplanit ses pentes et ruina sa singularité. Qui se souvient aujourd'hui de la *valeur* de la Hauteur?

Le dernier acte de la destinée du Plateau, commencé en 1946, avec l'installation du C.E.A. dans l'ancien fort de Châtillon, donna une autre dimension à toute cette histoire locale, après tout. On entrait alors dans un monde sans images.

La plaque photographique développée par Henri Becquerel (1896) est la *dernière* image du monde visuel.

(23 décembre 2013	5.)	

#### FIN

Paris au ciel et au bord de la mer.

Ensemble de textes écrits et composés à la date du 31 décembre 2015.

Bernard Louis Lallement lallementbl@free.fr

Texte déposé. Tous droits réservés.

### **Notes**

- 1] D'après l'article d'Edmond Bouchery, « Miscellanées 70 », paru dans le *Bulletin de la Société des Amis de Meudon-Bellevue*, septembre-décembre 1970, page 1892.
- 2] « C'est grâce à ces effets miroitants que le nom de *Paris port de mer* sera bientôt attribué à la tour Biret. » (Martial Leroux, Monique Barrier, *Châtillon aux portes de Paris*, Ville de Châtillon, 1998, page 162.
- 3] Le Mariage de la Tour Eiffel, par J. Roche-Mazon, dessins de V. Le Campion, Boivin et cie, 1931.
- 4] Sans compter les quelque mille commandes que Charles Lallement a honorées, en tant qu'« Ingénieur constructeur » à partir de 1925, avant la fondation de sa société.
- 5] La Maison Léon était un débit de boissons, avec restaurant et dancing, qui se trouvait à Clamart, sur le plateau de Châtillon, à l'angle de la route de Versailles (l'actuelle avenue du Général de Gaulle) et de la rue de [Clamart au] Plessis-Piquet (l'actuelle rue de la Division Leclerc). Cet établissement a été fondé en 1869. Après la construction du fort de Châtillon et de sa coupure annexe (1874-1876), il s'est trouvé isolé du centre historique du Plateau par le haut talus de la nouvelle fortification. La Maison Léon, qui était également un dépôt de lait, semble avoir eu une bonne renommée. Vers 1898 et jusqu'en 1914, à la suite d'un

changement de propriétaire (?), elle deviendra : La Maison Mériot, et est désignée dans le journal La Rive Gauche, comme étant alors le point de rendez-vous des sportifs de la Société Sportive de Châtillon (S.S.C.). Au cours des années vingt ou trente, cet établissement s'appellera désormais Aux Trois Communes. Dans la salle de bal « peinte tout en bleu », on y danse la java. L'ambiance est populaire : « C'était pour les garçons boucher, il y avait de la bagarre ». Le propriétaire est rebouteux. Celui-ci vendra en 1951 à Charles Lallement (le patron de l'entreprise C.L.C., mon grand-père) le terrain mitoyen à son établissement, sur lequel se trouvait un pavillon construit en 1928. Le café-dancing Aux Trois Communes sera détruit en 1954, lors des travaux d'agrandissement de la place de la Division Leclerc. (Septembre 2016.)

- 6] En 1978, je notais l'idée de « Monter à la tour Eiffel, image par image ». J'ai longtemps cru que la scène première de mon *vertige* correspondait à une ascension de la tour Eiffel. J'ai retrouvé effectivement dans « les photos de famille » une vue prise à la tour Eiffel en 1957, sur laquelle je figure, avec mes parents et cette même amie d'Arcachon, M<sup>me</sup> Cannevet. Mais l'ascension « à la tour Biret » a été effectuée deux ans plus tôt. (Ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas monté à la tour Eiffel avant l'âge de deux ans et demi, mais je n'en ai pas de preuve par l'image.)
- 7] Il s'agit de l'inventaire du *Fonds photographique Charles et Roger Lallement*, constitué par les photographies prises sur le Plateau de Châtillon par ces deux photographes, entre 1951 et 1971. (Voir sa présentation sur mon site : www.bernardlouislallement.net.)
- 8] Au mois de décembre 1983, après que ma grand-mère paternelle m'eut raconté la peur qu'elle avait éprouvée en

- voyant un dirigeable dans l'encadrement de sa fenêtre, à Issy-les-Moulineaux (vers 1914), je notai dans mon *Journal*: « Ma terreur d'une [voiture qui passa en hurlant]? sur la place, dans le jardin remémorer naissance? Course éperdue dans le jardin. » (*Journal 1983 décembre, noté page 15 juillet.*)
- 9] « L'emploi de la faïence s'est généralisé pour le service de table, comme revêtement (carreaux), comme matériau sanitaire. Son aspect agréable, sa fabrication économique en font un produit d'emploi massif et varié. » (*Grand Larousse encyclopédique*, 1961, article « Faïence ».)
- 10] Au mois d'août 2000, après la création de mon *Sol double*, j'ai écrit dans une nouvelle version de ce texte dont je ne me souvenais plus : « Je me souviens de ma première émotion érotique : je dévalais la côte menant au chemin de l'école, il pleuvait, il faisait lourd (?), j'étais en retard. Quelque chose de délicieux m'est monté des jambes... Le claquement de mes chaussures sur *le sol*. » (*Journal*, 26 août 2000.)
- 11] Que l'on ne se méprenne pas. Je n'ai pas fait d'études « classiques ». Mais j'ai suivi des cours de latin, pendant deux ans et demi, à partir de l'année 2012.
- 12] M. Oria. *Sciences naturelles*. *Géologie*. Classe de 4<sup>e</sup>, Librairie Hatier, 1963.
- 13] Dans la suite de cette histoire obsessionnelle et cyclique, le personnage se réveille dans une tombe « bouton », au milieu « d'un cimetière gigantesque, infini, sous une lumière verdâtre... » Il est question auparavant d'un « grand plateau désolé, battu des vents », sur lequel on lance « des caisses en carton qui partent et que l'on espère voir

- revenir »... Ces délires d'adolescent constituent la toute première transposition littéraire du cadre de mon enfance.
- 14] Cette teinte, sorte de jaune moutarde, couvrait invariablement toutes les surfaces extérieures de la maison et de l'atelier de la petite société créée par mon grand-père : « C.L.C. »
  - 15] Actualité du 15 juillet 2013. Vidéo sur « BFMTV ».
- 16] Alexandre Blok, « C'était dans les sombres Carpates...» in *Ce que chante le vent* (1913). Poème présenté dans le recueil *Le Monde terrible*, traduit du russe par Pierre Léon, Gallimard NRF, Collection Poésie, 2003, page 296.
- 17] Il s'agit du « Nouvel avant-port » de Dieppe, dont j'avais remarqué précédemment les plans inclinés des chantiers de construction. Les Dieppois appellent ce lieu : « La Carpente ».
- 18] Aux Îles Hawaï (huile sur bois, 35 X 27 cm, collection particulière) est le titre d'une œuvre d'un peintre clamartois, Alexandre Pineau, que j'ai découverte dans une exposition, au centre d'Arts plastiques Albert Chanot, à Clamart, en 1985. Elle représente une sorte de baraque de foire isolée sur un plateau (?) couvert de neige, avec comme enseigne : « Aux Îles Hawaï ». Cette œuvre m'a énormément fait rêver, à l'époque, et j'ai écrit ces paragraphes en m'inspirant de la scène qu'elle représentait et de l'émotion qu'elle me procurait.

Aujourd'hui encore, ayant eu la chance de pouvoir la contempler de nouveau, grâce à une reproduction que m'a très aimablement fait parvenir le neveu du peintre, je réalise à quel point cette œuvre figure, avec sa poésie *juste*, l'image

que j'ai d'un plateau de Châtillon désert, avec une atmosphère de zone et la proximité d'un cimetière, et cette présence de guinguettes, de dancings « un peu Far West », mais c'est là peut-être une interprétation toute personnelle. Alexandre Pineau ne s'est peut-être pas inspiré de l'atmosphère du plateau, au cours des années trente, pour réaliser cette œuvre. Qui sait ? (Septembre 2008.)

- 19] Il y a eu plusieurs rédactions de ce texte. L'une d'entre elles développe plus encore cette idée d'une protection incertaine: « À Dieppe! À Dieppe! Tout seul sous la tente alors que montent les rugissements des bêtes marines! Une mince paroi de toile pour me protéger de ces sirènes qui résonnent longuement, de leurs notes graves, puissantes, ventrales, aussi pesantes qu'une masse de bronze et qui me transpercent, qui envahissent tout, comme une humidité, comme une peur, comme une terreur primitive, irraisonnée. Je replonge en pleine préhistoire, en pleine insécurité. Les mammouths, le taureau et le piaf – l'homme. Du duvet et de la plume contre la force brute, une mince paroi de toile contre la corne, contre la trompe de brume qui transperce tout, comme une humidité, une peur primitive. » (Dans la Selve obscure. XXII. 1er novembre 1984. Brouillon 1985/86. B 357.)
- 20] Pierre Bellair, Charles Pomerol, Éléments de Géologie, Armand Colin, 1968, page 328.
- 21] « Tigré, ée. Adjectif. (XIX<sup>e</sup> s ; de tigre.) Qui est marqué de bandes foncées. Voir Rayé, zébré. Chat de gouttière tigré. » (*Le Robert.*)
- 22] Un « cramu », c'est un nom que j'ai inventé, vers 1980, pour désigner des dessins plus ou moins automatiques

(comme les « dessins-téléphone ») que j'ai faits à partir de 1978, sur les pages de notes de mon mémoire, puis sur toutes sortes de supports. Fantômes de mon activité créatrice (*Les cramus*, c'est toi qui vis caché), ils représentent souvent des têtes de bonshommes, mais pas exclusivement. À partir du moment où j'ai recommencé à écrire, vers 1982, je n'ai plus produit de *cramus*. Il est très difficile de dessiner, c'est-à-dire de se raconter une histoire *sans faire de l'art*.

- 23] Lorsque j'ai écrit ce texte, je pensais que les travaux réalisés à Dieppe sur la partie droite en sortant du port étaient en relation avec l'implantation de la centrale nucléaire de Penly. C'était une erreur. Cette plate-forme était destinée à l'aménagement d'un nouveau terminal pour la liaison maritime Dieppe / Newhaven.
  - 24] Voir note 23.
  - 25] Voir note 23.
- 26] Fonds des Archives départementales de la Seine Maritime, cote 1Fi314.
- 27] « Ce que j'ai recherché, en 1992, dans [mon travail photographique] sur « le vertige », c'était les sensations oubliées de mon ascension à la tour Biret, au mois de mai 1955. » (*Journal*, 29 octobre 2010.) Voir le texte « Mais le petit garçon... », page 21, dans le présent recueil.
- 28] La formulation exacte de Bachelard est celle-ci : « Pour [Henrich Steffens], le vertige est une soudaine solitude. Une fois qu'il s'empare d'un être, aucun appui ne peut le sauver, aucune main secourable ne peut le retenir dans sa chute. Le malheureux, frappé d'un vertige pris dans sa signification première, est *seul* jusqu'au fond de son être. » Gaston Bachelard, *La Terre et les Rêveries de la volonté*,

- José Corti, 1978, page 347.
- 29] À l'époque de ce séjour au Tréport, j'étais encore convalescent, après avoir eu une leucémie et avoir été traité à l'Institut Gustave Roussy en 1995-1996. Pas de rechute.
- 30] *L'Atalante* (1934) est un film de Jean Vigo. Un chef d'œuvre.
- 31] Il s'agit d'un livret illustré, intitulé: 1946-1996. Du Fort de Châtillon au C.E.A. de Fontenay-aux-Roses, ou 50 ans d'Études Nucléaires en ville, publication hors commerce, Commissariat à l'Energie Atomique, septembre 1996. Textes de Claude Legendre, Alain Debiar, ARCOM.
- 32] « Transgression marine : montée générale des eaux due à la fonte des glaciers. »
- 33] Texte intégral du vingt-troisième chapitre du *Catalogue du Sol double*. Ce chapitre a été écrit et composé entre le 11 décembre 2008 et le 11 mai 2009. *Le Sol double* (2000-2009) est une œuvre plastique et littéraire, composée de 25 assemblages de photographies et d'un *Catalogue du Sol double*, lui-même composé de 25 chapitres, chacun d'entre eux se rapportant à un assemblage particulier.

Voir la présentation de l'ensemble de cette création sur mon site : www.bernardlouislallement.net.

34] Pour chacune des séquences qui composent ce chapitre, on trouve à chaque fois un texte qui agit comme s'il en était le « centre magnétique » : c'est « le texte d'accroche ». Les dates imprimées en rouge, présentées entre crochets au début de chaque séquence, correspondent à la date d'écriture d'un texte d'accroche donné (et non à la date effective du fait qui y est relaté.)

- 35] Il s'agissait de l'ouvrage du Vicomte de Grouchy : *Les Châteaux de Meudon et le château de Bellevue* (1865).
- 36] Il s'agit de la bande dessinée de Tillieux : *La voiture immergée* (1960), parue dans le journal *Spirou* de 1958 à 1959. Je garde aussi un souvenir extraordinaire d'une autre aventure de « Gil Jourdan », qui est parue entre 1959 et 1960 dans *Spirou* : *Les cargos du crépuscule* (1961).
  - 37] Voir la note n° 18.
- 38] Germaine Deschamps, *Histoire de Clamart*, chez l'auteur, 63 rue du Moulin-de-Pierres, Clamart (Hauts-de-Seine), 1968, page 134.
- 39] Claude Dubois : « Réverbères et becs de gaz », in *Lumière*, Autrement, série « Mutations », N° 125, 1991, pages 48 à 61.
- 40] Georges Seurat, *Le phare de Honfleur* (1886), crayon Conté rehaussé de gouache, New York, The Metropolitan Museum of Art.
- 41] Jean Arp, « Kurt Schwitters », in *Jours effeuillés*, Paris, Gallimard, 1966, pages 333, 334.
- 42] Voir « À propos du plâtre et des cavernes » dans le chapitre 1 du *Catalogue du Sol double*.
- 43] *Kurt Schwitters*. Catalogue d'exposition, Centre Georges Pompidou. RMN. 1994.
- 44] Victor Hugo, *Les Travailleurs de la Mer*, Paris, Nelson Éditeurs, « L'Archipel de la Manche », I, page 17.
- 45] *Fins d'empires*, sous la direction de Jean-Pierre Rioux, *Le Monde*, numéro spécial, septembre 1992.

- 46] *Tous* les éléments du central téléphonique de la gare d'Ussel, que Roger Lallement avait récupérés et entreposés dans plusieurs pièces de sa maison, à Merlines. Il s'agissait d'un « système Rotary R6 », avec des centaines et des centaines de commutateurs rotatifs.
- 47] « Il faut partir. Il faut reprendre la route, mais sans sa maison. Nous ne sommes pas des nomades. Finalement, les « habitants des étages » c'est curieux, on ne leur a jamais donné de nom. [On aurait pu ressentir la nécessité, à partir d'un certain moment, de les désigner avec une expression telle que : les « étagiers », ou les « hors-sol » ? Et parmi eux, ceux qui ne peuvent tenir « entre deux niveaux » que parce qu'ils ont la télévision et une voiture, ne sont plus tout à fait des sédentaires, mais sans être vraiment des nomades.] » (Journal, 13 août 2010.)
- 48] Exposition collective organisée par l'association « Art Essonne. »
- 49] Léo Malet, *120, rue de la Gare*, Fleuve Noir, 1983, Édition Paperview, VI, page 145.
- 50] François Loyer, *Paris XIX<sup>e</sup> siècle*, *L'immeuble et la rue*, Hazan, 1987.
- 51] *Op. cit.*, ch. I, « Naissance de l'habitat superposé », page 48.
  - 52] 1875, Musée d'Orsay.
- 53] Je me suis aperçu, en feuilletant le *Catalogue raison*né des peintures et pastels de Gustave Caillebotte (Marie Berhaut, Wildenstein Institut, 1994), que « le sens du sol » était une clef pour comprendre l'œuvre de ce peintre. J'ai noté un certain nombre d'exemples significatifs, non seule-

ment dans les vues urbaines (*Rue de Paris*, temps de pluie, étude partielle – N° 54), mais aussi dans certaines vues de jardins ou de bords de mer (*Le père Magloire sur le chemin de Saint-Clair à Étretat* – N° 307).

- 54] Bien des années après avoir écrit ces lignes, en feuilletant le *Code de la route* de mon fils, j'ai trouvé une comparaison entre la violence du choc produit par la collision d'un véhicule, selon la vitesse à laquelle il roule et celle d'une chute depuis la hauteur d'un étage donné d'un immeuble. Ainsi :
- « Un choc à 50 km/h correspond à la violence d'une chute du 3e étage d'un immeuble, soit environ 10 mètres.
- un choc à 90 km/h correspond à une chute du 11° étage d'un immeuble, soit environ 32 mètres ;
- un choc à 110 km/h correspond à une chute du 16° étage d'un immeuble, soit environ 48 mètres ;
- un choc à 130 km/h correspond à une chute du 22e étage d'un immeuble, soit environ 66 mètres »

(Éditions nationales du Permis de conduire. Édition janvier 2010. Page 180.) (Note du 28 juin 2010.)

- 55] Simone Berteaut, *Piaf*, Récit, Robert Laffont, 1969, ch. I, page 12.
  - 56] *Op. Cit.* Ch. VI, page 113.
- 57] Voir dans le présent recueil, page 50, le texte : « Je me suis rendu... »
- 58] J'ai écrit cette idée pour la première fois (dans mon Journal) le 23 août 2004.
- 59] « L'invention d'Edison permit d'effectuer le premier *collage*, bien avant les chaises cannelées de Picasso.

Le fait de reproduire des sons (et de la musique) implique la nécessité de placer – de coller – ce fragment dans la trame des événements historiques. Cette perturbation de l'ordre chronologique est peut-être plus bouleversante que le fait d'avoir été capable de reproduire [pour la première fois] une séquence sonore, en 1877.

[Pour comprendre « les Guitares » de Picasso, il faut penser aux baffles, aux « enceintes », et non rester le nez collé sur l'instrument typique du flamenco.] » (Journal, 8 août 2006.)

- 60] Mon site, sur Internet: www.bernardlouislallement.net.
- 61] Sans revenir sur le souvenir ému d'images justes découvertes dans *Spirou* au cours de mon enfance, je dois reconnaître que les derniers albums de Maurice Tillieux ne sont guère inspirés.
- 62] « Il y a eu un tremblement de terre, à Clamart... » [Voir dans le présent recueil : page 28.]
- 63] Je pense notamment aux toiles de Max Ernst : *La ville pétrifiée*, de 1933 (City of Manchester Art Galleries), *La ville entière*, de 1935-1936 (Kunsthaus Zürich) et *La ville entière*, de 1935-1936 (Collection particulière.)
- 64] Il s'agit d'une peinture d'Andrew Wyeth: *Christina's World* (1948. Museum of Modern Art, New York.)
- 65] Le Petit Cirque, de Fred, est paru dans Pilote en 1973 (numéros 701 à 730) et en 1974 (numéro 741.)
- 66] De Dino Battaglia, *Le Golem*, est paru dans *Pilote* en 1973 (numéros 732 et 733) et *La Chute de la Maison Usher* en 1974 (numéro 754.) *Les Histoires extraordinaires*

d'Edgar Poe, dans leur création graphique originale par Dino Battaglia, sont actuellement publiées en Italie par Grifo Edizioni: *Poe*. Dino Battaglia. (2008)

- 67] Pierre Couperie, Proto Destefanis, Edouard François, Maurice Horn, Claude Moliterni, Gerald Gassiot-Talabot, BANDE DESSINÉE ET FIGURATION NARRATIVE, Histoire/ Esthétique/ Production et sociologie de la bande dessinée mondiale/ Procédés narratifs et structure de l'image dans la peinture contemporaine. Musée des Arts décoratifs/ Palais du Louvre. Avril 1967. Cette étude de 256 pages, abondamment illustrée, a été publiée en accompagnement de l'exposition Bande dessinée et Figuration narrative, qui s'est tenue au Musée des Arts décoratifs en 1967.
  - 68] Voir la série des « Baigneuses », de 1928.
- 69] Henri Vernes. *Trafic aux Caraïbes*. Marabout junior N° 206.
- 70] Willy Bourgeois. *Cap sur Hiroshima*. (1961). Marabout junior N° 207. Éditions Gérard et cie. Page 147.
  - 71] Historique de « l'Affaire Queneau », à Évry.

En 1985, dans la Ville nouvelle d'Évry (département de l'Essonne), mail Maurice Genevoix, construction du « groupe scolaire B d'Évry Les Pyramides » (école élémentaire Raymond Queneau) par les architectes J.P. Colin et Le Foll.

En 1988, sur le terrain mitoyen sur deux côtés de cette école et qui est limité par le boulevard des Champs-Élysées et la rue Jules Vallès, le groupe OPIEVOY fait construire un ensemble d'immeubles d'habitations : « Les Grandes Marches ». L'architecte Jean Poyeton, qui signe cette réalisation architecturale, tiendra compte de l'espace et du rythme architectural des volumes de l'école voisine. Il

conçoit notamment la disposition de la cour des « Grandes Marches » en prolongeant l'axe arrière du « groupe scolaire B d'Évry Les Pyramides », créant ainsi une scénographie architecturale bien comprise.

En 1997, pendant le mandat de Jacques Guyard, députémaire d'Évry, l'Académie de Versailles décide la fermeture administrative de l'école primaire Raymond Queneau et son inclusion dans un grand ensemble scolaire. Les parents d'élèves de « Queneau » mèneront une lutte publique pour tenter d'empêcher la perte de cette petite structure à taille humaine, dans un quartier (Z.E.P.) qui avait bien besoin de repères. En vain.

En 2006, pendant le mandat de Manuel Valls, députémaire d'Évry, un appel d'offre publique est lancé par la ville d'Évry pour « la réhabilitation et l'extension du bâtiment Raymond Queneau à vocation de centre de loisirs et d'école maternelle sur le quartier des Pyramides à Évry. » L'Agence Nationale pour la Rénovation urbaine (A.N.R.U.) obtiendra le marché et la consultation publique du projet sera présentée en mairie au mois de février 2009.

Une fois les travaux de réhabilitation terminés, il apparut que dans la conception de « l'arrière » du nouvel ensemble « Queneau », il n'avait pas été tenu compte de l'articulation visuelle avec les immeubles des « Grandes Marches » (même si les règlements d'urbanisme concernant les vis-àvis avaient été observés à la lettre). C'est ainsi qu'une partie des appartements en rez-de-chaussée se retrouveront face à un mur. Quant à l'articulation scénographique de la cour avec l'ancienne école, elle disparut corps et biens avec la destruction de l'ancien bâtiment de « Queneau ». (Septembre 2016.)

721 L'ENTRÉE dans un monde au « sol double », avec l'alternance d'indications sur le sol en tant qu'élément du relief, sur lequel prennent appui les personnages et sur lequel ils peuvent exercer une action, et d'indications sur le sol au sens psychologique (où dès lors tout ce qui concerne l'argent EST sol), est signifiée dans le roman par cette séquence : « ... quand [Brown] s'installa seul à une table, non loin de deux voyageurs de commerce, personne ne se doutait qu'il lui restait tout juste une livre sterling en poche. Quant à Maloin [...] La descente, jusqu'au quai, n'était pas éclairée. Il la franchit à pas si précipités qu'il faillit glisser. » (II – Page 40). LA SORTIE libératoire de ce monde fantasmatique, extrêmement douloureux, est signifiée par la phrase : « [Maloin] était mou. Il agissait à contrecœur, comme on accomplit une corvée, comme on va à l'enterrement d'un voisin à qui on ne disait pas bonjour. Il ne croyait même pas à ce qu'il faisait. Il ne se sentait pas dans un univers solide. On l'aurait secoué soudain et il se serait réveillé dans son lit qu'il n'eût pas été autrement étonné. » (VIII – Page 147.)

Étude établie à partir de l'édition parue dans « Le Livre de Poche » en 2008. Il faudrait pousser plus loin l'analyse pour essayer de discerner ce qui motive les personnages créés par Simenon dans *L'Homme de Londres* à « basculer » ainsi d'un niveau d'appréhension du *Sol* à un autre.

- 73] Voir l'analyse de Rosalyn Krauss sur « la crise du socle » dans les monuments publics, dans son article remarquable, intitulé « Échelle/monumentalité... » et qui est présenté dans le catalogue d'exposition *Qu'est-ce que la sculpture moderne?* (Centre Georges Pompidou. 1986.)
- 74] Arthur Spencer, *Les Lapons*. *Peuple du renne*, traduit de l'anglais par S. Vernet, Armand Colin, 1985, page 119.

- 75] Voir, dans *Gösta Berling*, de Selma Lagerlöf, les chapitres VIII et XXXIII.
- 76] « Différence de perception (pour moi) entre les bombardements des villes allemandes, au cours de la Seconde Guerre mondiale, et ceux des villes anglaises. Intérêt un peu morbide dans le premier cas, méconnaissance ou reconnaissance partielle des faits, et un sentiment de commisération, pour Londres, Coventry, Liverpool, frappées durement par la Luftwaffe.

Par exemple, lorsque j'ai découvert avec stupeur les faubourgs en ruines au bord de la Mersey, à Liverpool, en 1989, je n'attribuais absolument pas ces désolations aux bombardements allemands de 1941. C'est la lecture des *Mémoires de Guerre* de Churchill, au mois de janvier dernier (en 2011!) qui m'a permis d'établir le lien. Il y avait un « blanc » dans ma mémoire. Ou du moins, dans ma perception du monde. Même chose pour Londres. Le « Blitz » ne restait qu'un mot, un attrape-mouche du sens.

/

La clef, c'est peut-être « l'île Seguin ».

Au fond, qu'est-ce que j'en sais, moi, des bombardements?

Je n'en connais que la peur organique. Celle qui se transmet de façon confuse par les liens du sang. Ma mère et sa terreur « du bombardement de l'île Seguin ». Était-ce en 42? En 43? Les usines Renault, qui travaillaient pour l'occupant allemand, furent bombardées quatre fois. Les riverains et les habitants des communes proches étaient « pris en otage ». Trois cent quatre-vingt-onze morts, lors du premier raid, le soir du 3 mars 1942. La famille Gillet vivait à la limite d'Issy-les-Moulineaux, de l'autre côté de la voie ferrée.

- Henri descendait travailler tous les jours aux forges de Meudon, en face de l'île Seguin. » (*Journal*, 10 février 2011.)
- 77] Légende de la photo d'une couverture de *La Vie du Rail*.
- 78] William Austin, *Peter Rugg*, *le disparu*, traduction Georgette Camille, in Roger Caillois, *Anthologie du Fantastique*, I, Gallimard, 1966, page 322.
- 79] Voir dans le présent recueil, page 25, le texte : « C'était à l'école maternelle... ».
- 80] « Le 22 juin 1963, le magazine *Salut les copains* organisa un concert place de la Nation, à Paris, avec Johnny Hallyday, Richard Anthony, Eddy Mitchell, Frank Alamo et d'autres artistes. Ce concert attira plus de 150 000 jeunes. » (D'après Wikipédia). On remarquera que cette date correspond à celle du solstice d'été, à la date symbolique de « la Saint-Jean », où l'on allumait jadis « des feux de joie [...] sur des points culminants afin qu'ils soient vus à plus longue distance. » (D'après Albert Maugarny, *La Banlieue Sud de Paris*, 1936, page 65.) Albert Maugarny pensa-t-il au plateau de Châtillon, lorsqu'il écrivit sa notice sur « les feux de la Saint-Jean ou Brandons »?
- 81] « Dieppe. Quelques aspects de l'histoire de Dieppe, en images, avec un léger parfum d'archives et avec le sourire. » http://www.quiquengrogne-dieppe.com/
- 82] Armand Cuvillier, *Nouveau précis de philosophie*, tome 2, *L'Action*, Armand Colin, 1954, XI, page 205.
- 83] Jean-Paul Clébert, *Paris insolite*, avec 115 photographies de Patrice Molinard, Le Club du Meilleur Livre, 1954, page 197.

- 84] Dans L'Hôte secret, au début du récit.
- 85] Patricia Highsmith, Les deux visages de janvier (The Two Faces of January), Calmann-Levy, 1964.
- 86] Ces vignettes photographiques sont reproduites dans le livret 1946-1996, du Fort de Châtillon au C.E.A. de Fontenay-aux-Roses (voir indications précises dans la note 31).

La lecture attentive de ce livret, dont je possède désormais un exemplaire, m'a appris l'existence, dans le centre atomique de Fontenay, au cours des années cinquante, d'équipements destinés à la maîtrise expérimentale, puis industrielle, des procédés d'extraction du *plutonium*. Après l'isolement du premier milligramme de plutonium français à l'usine du Bouchet (Essonne), par Bertrand Goldschmidt, un premier laboratoire a été créé à Fontenay (en 1951), puis une usine pilote (« L'usine Pu »), qui a fonctionné de 1954 à 1957. Ces équipements, prévus dans le plan quinquennal du C.E.A. de 1951, ont contribué à la création des futurs réacteurs plutonigènes du centre de Marcoule, dans le Gard (1956, puis 1959/1960).